1/21/69


12 F

DON JUAN

DE MAÑARA

EDMOND HARAUCOURT

DON JUAN
DE MAÑARA

DRAME EN CINQ ACTES

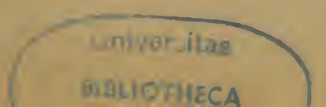
EN VERS

Romance et Musique de scène,
de Paul VIDAL

Représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre national de l'ODÉON
le 8 mars 1898.

PARIS
LIBRAIRIE CHARPENTIER ET FASQUELLE
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1898



A ma femme

MATHILDE HARAUCOURT

Je t'offre ce poème écrit dans l'attente de toi : j'y avais mis l'angoisse de ma vaine agitation, et, sans te connaître, l'espoir de ta venue.

La paix que le cloître nous refuse, en ces temps où la Foi est morte, tu me l'as apportée dans tes yeux clairs, et ma gratitude te donne cette chanson du passé pour te remercier de l'avenir.

E. H.

PRÉFACE

La figure de don Juan, comme celle de Faust, est une création du monde chrétien, catholique; elle ne pouvait se produire avant lui, mais tant qu'il existera, cette figure, essentiellement transformable, pourra, de génération en génération, être reprise, analysée, différemment comprise, et se modifier à l'infini.

I

Aussi loin que nous remontons vers les origines de ce personnage légendaire, il nous apparaît comme le pécheur hanté du démon de la chair, forcené dans l'assouvissement de son vice, une force en délire et que Dieu châtie au dénouement, mais une force. Son caractère est triple : vice, force, révolte; avec ce total : châtiment.

Tel, ce héros de la chair se manifeste pour la première fois au moyen âge, et vers la fin. Plus haut, nulle trace ne s'en révèle. Ne la cherchons pas; elle est introuvable, du moins dans les races aryennes.

* * *

L'ère du paganisme, qui précéda la nôtre, n'avait point connu ce symbole : elle ne devait pas le connaître. Son essence même le lui interdisait.

Pouvaient-ils inventer ce poème d'une *force* punie, ceux qui, loin de punir les forces, les divinisaient toutes? L'Olympe est une bibliothèque scientifique, et l'histoire des Olympiens est un cours de sciences naturelles.

Pouvaient-ils concevoir ce poème d'un *révolté* que l'on châtie, ceux qui célébraient toute manifestation de la puissance humaine, et qui, aux phénomènes du monde, dont on faisait les dieux, opposaient les gestes de l'homme, dont on faisait les demi-dieux?

Pouvaient-ils concevoir ce poème d'un *vice* damné, ceux qui vénéraient toutes les manifestations de la nature? La Grèce n'a pas plus connu le vice que la révolte. Non pas que l'homme, certes, y fût impeccable et sans souillure : il était homme. Mais je dis que la Grèce n'a pas connu le vice, parce que rien, dans la nature, ne lui apparut comme un vice. La Grèce ne juge pas ; elle constate. Elle ouvre ses yeux sur la vie, et la chante, parce qu'elle aime la vie.

Sous cette pure lumière du ciel hellénique tout se manifestait en pureté. Le peuple heureux savourait les heures de l'existence, et la race s'épanouissait comme un jardin. La terre était féconde, la nuit limpide; les corps étaient beaux, les esprits étaient sains et la joie s'exhalait des choses. Ce fut l'Inde d'Europe, notre Éden.

L'homme y vivait en paix avec ses dieux; en paix armée, peut-être, avec de rapides querelles, des raccommodements, et les rapports étaient ceux d'une sympathie assez égalitaire : nos faiblesses, nos dangers, nos misères, les bienheureux d'Homère les ont connus, et le dieu, plutôt qu'un maître, n'était guère qu'un frère de l'homme, frère aîné, mieux partagé de la fortune,

jouissant de quelque majorat, et qui ne différait du mortel que par le bien-être de sa demeure et l'immortalité de ses jours. Aussi, de la plaine à l'Olympe, on se disait son fait; parfois même on en venait aux mains. Devant Troie, Vénus, Mars, Pluton, Junon reçoivent des flèches ou des coups de lance, et soignent leurs blessures. Vénus réussit péniblement à protéger son fils Énée, et Minerve à sauver Ulysse. « Cérès est en esclavage, et le forgeron de Lemnos, et Neptune, Apollon à l'arc d'argent, et le terrible Mars. »

Blessés ou joués par les hommes, et chacun à son tour, les dieux se vengent ou se défendent comme ils peuvent, et leur orgueil serait soumis à de cuisantes épreuves, s'ils n'avaient pour se consoler la notion d'une loi suprême et qui s'appelle le Destin : loi mystérieuse, loi sacrée, qui préside à l'équilibre des forces et qui fait l'harmonie du monde : loi divine et seul dieu, puisque devant son inflexible autorité les hommes et les dieux sont égaux.

Contre cette puissance-là, point de révolte : Zeus lui-même ne l'essayerait pas. Et quant aux autres, on peut les combattre sans être un révolté, puisque à vrai dire elles ne sont que des forces : forces amies ou ennemies que l'on balance l'une par l'autre, car, chaque fois que l'homme entre en lutte avec un des dieux, il en trouve un qui le protège : un élément l'aidera contre l'autre ; et presque toujours l'humanité triomphera, même quelquefois de la mort. Ainsi la race, à travers les peines, et superbe d'efforts, s'achemine vers son épanouissement total, et l'on sent que les dieux, si formidables au début, s'adouciront au dénouement, et jusqu'à servir l'homme.

Zeus alors, et malgré sa foudre, n'est plus qu'un administrateur des êtres et des choses, mais il ne les a point créés : on le vénère, car il est grand, car il est beau, étant le ciel et l'air, si vastes et si beaux; on l'aime, puisqu'il est bienfaisant, comme son fils, le Soleil fécond, comme sa fille, la douce Lune ; on le bénit d'avoir engendré la Moisson, la Vigne et l'Olivier...

La terre est devenue habitable et bonne : la pacification

entre les dieux et l'homme, mélodieusement, déroule son poème, de la chute à la délivrance de Prométhée.

* * *

Celui-là même fut-il un révolté? Non certes, mais un héros. Sa peine fut-elle d'un damné? Non pas, mais d'un martyr. Après l'antique bouleversement du sol, après la lutte obscure et rude au milieu d'un monde chaotique, après Saturne qui dévorait ses fils, et les grandes eaux envahissant la plaine, et Deucalion, et Pyrrha, au temps où les aïeux gravissaient les montagnes pour chercher un refuge, quand de leurs bras géants ils entassaient Pélion sur Ossa, les Titans vaincus étaient retombés dans la plaine : mais cet échec n'était-il pas la première victoire, puisque en résultat définitif une patrie restait conquise aux hommes? L'exode aryen avait franchi les épouvantables plateaux qui s'élèvent entre l'Asie et l'Europe. Bien des hommes avaient péri dans la région des foudres, et Prométhée gisait sur la route. La Fable nous dit qu'il est parmi les roches du Caucase; mais, si les éléments se sont vengés de l'homme, ils seront domptés à leur tour. Car Prométhée est immortel! Dans sa douleur quotidienne, dans son infatigable renaissance, il crie aux dieux : « Vous mourrez! » Parole qui n'est point d'un athée, mais d'un libérateur acharné au devoir, d'un vaillant qui, dans la défaite, garde sa confiance en la valeur de l'invincible volonté. « Vous mourrez! » A qui parle-t-il donc, sinon aux phénomènes de la Matière, que l'Esprit asservira? En sorte que le cri d'Eschyle, loin d'être impie, est un acte de foi : foi dans la sainteté de l'effort. « Ciel orageux, terre inculte, désert sauvage, je saurai vivre malgré vous! » Et il le prouve! Le jour où, délivré, il se dresse au sommet de la montagne, ce jour-là, le monde entier pousse un chant d'allégresse : « Les dieux sont morts! »

Qu'est-ce à dire, sinon que le faible a vaincu la force, que la patience a lassé la douleur, que la volonté triomphe, et que

la terre est à nous? Prométhée est le symbole de la vaillance humaine, et nulle morale ne lui dit que son énergie est coupable, au contraire. Il n'y a pas eu rébellion, mais lutte : l'Homme s'est défendu contre la Nature, et non révolté contre la Loi.

La différence est grande, et le type hellénique du héros accablé par les Forces n'a rien de commun avec le type catholique du rebelle châtié par les Dogmes.

II

C'est l'honneur de la race aryenne : tandis que les peuples de l'Orient, noirs ou jaunes, s'agenouillent avec terreur devant les divinités qu'ils adorent, et hurlent leur propre néant, toute notre pensée soixante fois séculaire tend à la glorification de l'homme. Cette épopée du faible qui triomphe, du courage qui parvient à tout, cette apothéose de l'énergie fut et reste à travers les âges le noble idéal de notre esprit. A toutes les époques, dans tous les empires, sous tous les climats, dans les grandes fables comme dans les petites, partout nous retrouvons ce mythe, célébré par les religions ou conté aux enfants. De l'Inde à la Norvège, et des Vedas jusqu'à nos jours, qu'elle soit dite par Prométhée ou par Balder, par Çakia-Mouni ou Jésus, chantée par Homère ou par les Sagas, discutée par Platon, précisée par Virgile, confessée par les martyrs chrétiens, toujours elle reste la même : « Honneur au faible qui lutte ! honneur au droit, à la justice, et meure la force ! »

Car c'est notre immortelle chimère, que le fort soit vaincu par le faible !

Cette foi nous valut, dans le sombre moyen âge, le rassurant éclair que fit l'épée de la chevalerie : mérovingienne et

carlovingienne, la brutalité des temps nous suscita les redresseurs de torts que rien ne trouble ou n'intimide, et qui promettent la justice : Sigurd ne craint pas le feu, Roland et Amadis ont fait bon marché des géants ; leur neveu, le petit Poucet, se rit de l'Ogre. Eh ! la ruse elle-même, dirait-on, n'est pas interdite contre la force? Il nous plaît et nous exigeons qu'un seul homme triomphe de mille, et que, dans la lutte inégale, la défaite vienne à celui dont la victoire était certaine et trop facile : toujours notre héros est et sera le même, et peu nous importe qu'il soit sorti de la Légende ou de l'Histoire, qu'il ait vécu dans un royaume ou dans un livre ; notre sympathie les adopte tous ensemble, et vivants ou rêvés, tout est bien s'ils sont conformes au type, ayant la vertu comme Bayard, la foi comme Parsifal ou don Quichotte, l'exubérance comme Du Guesclin ou d'Artagnan. La fable ose en faire un enfant rusé. Pourquoi pas ? L'histoire ose bien en faire une femme.

Si Jeanne d'Arc n'avait point vécu, nous l'eussions sans doute inventée, car il nous la fallait ; et les ères futures auront peine à ne la point considérer comme un symbole, tant elle synthétise le génie de la race. Une bergère dispersant des armées ! Les poèmes aryens n'avaient osé confier cette tâche qu'à de divins aventuriers, et nul roman ne s'était risqué jusqu'à l'invraisemblable poésie de cette réalité.

Comment donc notre race indo-européenne, dont l'instinctive et constante hardiesse travaille à célébrer la dignité humaine, comment put-elle, en un jour de son histoire, s'incarner en ces deux types de l'humiliation : Faust damné, don Juan dam né?

*
* *

La raison est simple : ces deux types ne nous appartiennent pas ; il est vrai que nous les avons inventés, mais l'esprit qui

nous les imposa était venu d'une autre race, et cet esprit, pendant des siècles, a gouverné l'Europe.

L'âme d'un monde étranger avait pénétré dans la nôtre par la Rome des derniers jours, la Rome dépravée des empereurs à qui les légions apportaient leur butin d'idoles et d'idées, les dieux, les esclaves, les vices de l'Orient, l'âme syriaque et sa volupté sombre, et son énervant mysticisme.

A cette heure de l'histoire, les divinités de la Grèce et du Latium avaient fini leur temps, et la foi en elles était morte; elle était morte précisément lorsque le peuple aurait eu besoin d'elle, quand la masse des hommes se prenait à rêver, et cherchait. Cette foi que n'avaient plus ni les empereurs, ni les poètes, ni les matrones, ni les plèbes, quelqu'un la possédait : l'esclave. Les troublantes filles de la Chaldée, des Cyclades, de l'Égypte, entraient en foule dans la ville, avec leurs dieux entre leurs bras; elles avaient des yeux à la fois lascifs et chagrins, qui tour à tour prenaient le corps et l'âme; après le piment des baisers, elles avaient celui du remords, de la honte et de la prière; subtilement, d'instinct, elles mêlaient le culte à l'ordure, et versaient tout ensemble l'ivresse de leurs perversités savantes, et leur tristesse native, qui s'angoissait encore de l'exil et de l'esclavage : les Lycoris, les Delie et Lesbie, en tous les poètes, épanchaient, après les caresses, leur langueur sémitique : ce mélange était si délicieux et nouveau, que tout le reste semblait fade, et l'on n'adorait que ces femmes. C'est merveille de voir que toutes les amoureuses, de Virgile à Tibulle ou Properce, ne portent que des noms orientaux. Mais, tandis que les hommes s'intoxiquaient de ces poisons exquis, que pouvaient les dames romaines? Elles faisaient la même chose. Elles s'instruisirent. Tous les vices entrèrent. Tout l'Orient s'installa dans Rome. Ce fut alors la vraie, la grande invasion punique, la revanche de Carthage : morte, la dernière capitale de Sem se vengeait en empoisonnant le vainqueur, et son cadavre vint pourrir au pied du Capitole. Ce fut le triomphe de la volupté et de la mort. Dans cette puanteur mêlée de parfums, tous les dieux accouraient : Bacchus Sabasius, Isis,

Serapis, Horus, porté dans les bras de sa mère, comme demain sera l'Enfant Jésus. Moloch escortait Adonis. Le sombre Jéhovah, qui n'eût tenté personne, restait au quartier juif. Mais la Judée offrit un charme, et combien celui-ci était doux! Après les dieux impurs, après l'orgie de la lubricité sacrée, on aperçut venir le réparateur mystique et triste, dont la langueur convient après les voluptés trop assouvies. Jésus apparaissait aussi beau qu'Adonis, son précurseur, mais apportait à ce monde blasé un plaisir inconnu : le repentir. A ce monde finissant, l'espoir! Parce que tout mourait, tout renaquit. La vie sort des tombes.

III

La doctrine de Jésus mariait l'âme des deux races : dans la sévérité de la loi sémitique il introduisait la clémence de l'Inde, et le Ramayana de nos premiers aïeux se fondait dans sa voix avec la dure austérité de l'Ancien Testament. En lui se réunissaient les dogmes des deux mondes, et par lui l'humanité se faisait une, pour la première fois.

Il fut le Conquérant qui réalisa, dans l'ordre spirituel, ce qu'Alexandre avait rêvé dans l'ordre politique. Mais au temps des Césars comme au temps d'Alexandre, et quelque progrès que l'empire romain eût alors établi pour centraliser ses innombrables provinces, l'unification du monde ne pouvait pas être durable.

Chaque peuple, dans la religion nouvelle, choisit ce qui correspondait le mieux à ses besoins. Et, tandis que les Latins s'enchantaient d'apprendre dans l'Évangile la douceur aryenne de Jésus, la pitié pour les faibles, la charité chrétienne, les Barbares comprenaient mieux la rigueur sémitique dont le Nazaréen n'avait parlé aux hommes que pour calmer leur épou-

vante. En vain la théocratie juive avait crucifié Jésus comme un perturbateur, un hérétique, un apostat; en vain, elle avait, au nom du Père, frappé le Fils : la parenté subsistait. Sous l'Évangile, on découvrit la Bible. L'Europe naissante connut les deux livres à la fois. Quoi d'étonnant, si les clans farouches du Nord, si les rudes tribus, à peine échappées aux Druides, entre l'humble Jésus et le terrible Jéhovah, ont mieux compris et mieux aimé celui qui leur ressemblait davantage?

Jésus, sans le savoir, avait traîné, derrière lui, son Père, et tous les deux étaient partis de Rome à la conquête des peuples chevelus. Sur les décombres de l'empire romain se dressa l'empire germain, et Jéhovah, sous le nom de Jésus, fut installé dans l'Occident.



Pouvait-il en être autrement? La Bible avait donné la règle, et l'Évangile l'indulgence à la règle. Jésus fut le dieu des Gaulois et Jéhovah le dieu des Franks. Dès le cinquième siècle, la défaite de l'Évangile se faisait imminente. Clovis, en devenant chrétien, tua le christianisme : car de la religion qu'il allait prêcher par l'épée, le barbare ne pouvait rien entendre, et de l'adopter, il la déformait. Sur le baptême du Frank l'aube du catholicisme se leva, éteignant l'étoile de Bethléem. L'Église, pour mener ces fauves, et les maintenir en quelque vertu, prit la voix d'un dompteur, car nulle autre voix n'eût été perçue. Le Pape fut un roi, ceint de force, auréolé de mystère, tenant les clefs du ciel et les clefs de l'enfer, prince menaçant, formidable, pasteur d'armées pour le Dieu des armées, et le représentant de Jésus ressemblait à Caïphe un peu plus qu'au divin pasteur. Au temps de Charlemagne, l'œuvre était faite, le Nouveau Testament confisqué au profit de l'Ancien; Jésus n'était plus que le maître nominal, et ses maires du palais le tenaient sous leur main de fer. Le principe de la théocratie judéo-catholique était définitive-

ment affirmé. Il ne manquait pour l'établir que la voix d'un saint Dominique ou la main d'un Innocent III, et pour le discuter juridiquement, que le livre d'un Sanders; le *De monarchia visibili ecclesiæ* est formel : l'Église est un roi, de pouvoir absolu, de droit divin.

Et le moyen âge, en invoquant Jésus-Marie, un peu plus tendrement chaque jour, et tristement, Jésus-Marie, vécut sous le glaive de Jéhovah.

* * *

L'Église, alors, qu'enseigne-t-elle à l'homme?

— L'indignité de l'homme : tout rapporter à Dieu, qui mène tout.

A cette race qui garde dans le sang l'imprescriptible culte de l'individualité humaine, on ordonne l'abdication par la foi; on l'abîme dans son néant : pour réconfort on lui apporte la théorie juive de la Grâce. On lui interdit de penser; on lui défend de vivre.

— « Méprise ta tête, foyer d'erreurs et de mensonges! Méprise ta bête, foyer de vices et de hontes. »

L'homme se courbe pendant des siècles, et ses deux forces, tête et bête, pendant des siècles, se tendent sous le joug.

Mais toute force comprimée se relève, et d'autant plus qu'on la comprime davantage. Nulle puissance contre nature ne peut durer au delà d'un temps.

La tête et la bête se relèvent en révolte, à la fin, et surgissent.

La tête crie : « Je veux penser! » Et cette révolte s'appelle Faust.

La bête crie : « Je veux vivre ! » Et cette révolte s'appelle don Juan.

Pour le monde latin, don Juan, l'exubérance, la joie de vivre; pour le monde germain, Faust, la raison, le doute, l'hy-

pothèse, l'orgueil de penser. La grave Allemagne, la chaude Espagne dressent côte à côte les deux types de la révolte aryenne contre la loi juive.

*
* *

Car Faust et don Juan, ces deux frères, nos ancêtres, représentent bien plus qu'une légende : ils sont un mythe.

Ils appartiennent à l'histoire de la religion, à l'histoire morale de l'Europe; ils sont les deux saints Caïnistes, les deux fils aînés de Satan, et ses vengeurs, le double relèvement du vaincu qui, tombé du ciel une première fois, enfoncé dans l'Abîme par Jéhovah triomphant, a rêvé de rébellion dans la profondeur des ténèbres.

Pendant quelques milliers d'années, sourdement, au fond de la terre, au fond de l'âme, la révolte a fermenté, germé, pour sortir et s'épanouir en cette double floraison : don Juan, Faust.

Car, en vérité, qu'est-ce donc que Satan, sinon l'Homme ? Sinon les instincts de l'homme, nobles et bas, la Chair et la Pensée?

IV

Suivons les phases de la révolte : elles varient avec les siècles.

Tout d'abord, la Renaissance se lève imperceptiblement. Elle s'annonce avant de naître. L'Église règne, d'autant plus sévère que sa profonde connaissance des âmes a pressenti l'éveil des agitations prochaines. Dans les romances qui se

fredonnent, dans les légendes qui s'amplifient, un esprit inquiet s'est révélé : des voix s'émancipent ; des lèvres sourient. Faust qui raisonne et cabale, don Juan qui s'agite, tous les deux traversent la foule catholique : on les raconte à la veillée, on les connaît, on les reconnaîtrait si tout à coup le vent nocturne ouvrait la porte et si dans le cadre ténébreux du seuil apparaissait le vieux docteur qui tient un livre, ou le jeune cavalier qui porte rapière.

Comme vint Satan du Paradis terrestre, ils viennent : le tentateur s'est dédoublé. Aussi bien que jadis, il sera châtié, mais lorsqu'il aura fait son œuvre. Et qu'importe d'ailleurs ? Ce qu'il sied de noter, c'est sa venue : là est le symptôme grave. Car le Diable ne vient jamais sans qu'on l'appelle. S'il a pu ramper dans les fleurs de l'Éden, c'est que l'instinct du premier couple l'évoquait inconsciemment ; s'il revient dans l'agonie du moyen âge, c'est qu'une pensée latente le suscite parmi les hommes. Jamais les légendes ne furent que l'aveu des aspirations. Ce que les peuples voudraient faire, ils commencent par le chanter. Ils inventent des héros, faute de pouvoir oser des gestes, et ces héros ne sont que l'âme universelle. Si Faust et don Juan ont relevé la tête, c'est la tête du peuple qu'il faut reconnaître dans la leur. Ils parlent à Dieu et lui demandent compte, ils revendiquent des droits, ils lancent des phrases : la chrétienté se voile de terreur, devant leur audace profane, comme si ces deux impies n'étaient pas ses porte-parole. La légende damne Faust, damne don Juan, et les renvoie dans l'enfer. Mais il n'en reste pas moins vrai qu'elle les en a fait sortir, pour un temps, et qu'ils ont parlé. Le monde s'est servi d'eux pour proposer ce qu'il avait à dire, et c'est bien dit ; il peut maintenant les punir, pour ne pas confesser qu'il est solidaire avec eux, et que ces deux enfants du Diable ne sont en vérité que les enfants de l'homme.

Notez encore que Faust et don Juan meurent dans l'impénitence. N'est-ce donc pas dire à la Loi : « Tu peux me frapper, car tu es la plus forte, mais tu n'obtiendras point de mon âme libre la soumission qui serait ta seule victoire » ? Les flammes

de l'enfer ne ressemblent-elles pas un peu aux flammes du bûcher qu'on allume au Quemadero ? Elles n'ont dévoré que deux cadavres, et, si la dépouille de ces rebelles a dû retourner à la cendre, leur âme n'est pas morte à jamais, car on la ressuscitera demain par le récit toujours recommencé de leur audace, et, chassés dans l'enfer, ils ont laissé au monde un héritage de désordre : le souvenir vivant de leur révolte.

*
* *

Ainsi dureront les choses, jusqu'au jour où le narrateur populaire osera dire que les deux impies ne sont peut-être pas damnés, et que Dieu leur a fait grâce : il alléguera d'abord la miséricorde divine, qui est infinie ; et que répondre à cela ? Mais le pardon qu'il suppose émané du ciel, c'est lui qui le conçoit et qui l'invente ; il l'invente parce qu'il le souhaite, il le demande parce qu'il en profite ; il prête ses intentions à Dieu ; humblement, il suppose une grâce, mais en réalité il impose une absolution ; et, quand le Maître consent, c'est que l'esclave l'a voulu. Qu'en résulte-t-il ?

Au lendemain de ce pardon, arraché à l'Église en application de ses principes mêmes, prescrit à Dieu par l'indulgence inavouée de son peuple, les deux sectaires pourront se promener librement dans la foule : et n'étant plus damnés, ils ne laisseront plus désormais, à la fin du récit, que le trouble de leur âme.

On peut à présent leur prêter toute formule de révolte, ou d'impiété, puisqu'ils ont leur grâce : tout ce que l'on veut dire, ils peuvent le proférer impunément ; toutes les revendications, ils peuvent les risquer ; ils sont les orateurs de l'indépendance humaine ; ils deviennent des héros.

Ils prêchent : Faust pour le droit de penser, don Juan pour le droit de vivre. Ils font des disciples et cheminent. Parfois, pour mieux effacer le souvenir de leur damnation ancienne,

ils se déguisent et changent de nom, mais on les reconnaît en dépit du masque ou des postiches : ils prennent des forces; lorsqu'ils se rencontrent dans la maison de Rabelais, ils sont devenus de puissants gaillards, se serrent la main et font leur tour du monde, bras dessus bras dessous, Gargantua et frère Jean des Entommeures. De la damnation, il ne s'agit plus guère : le drame devient gai. On rit, Dieu se tait.

— « Tout va mal, mon frère, si nous changions cela ? »

Et le bon géant se tord de rire devant le mal, parce qu'il voit que le mal ne saurait plus durer longtemps.

Car déjà le personnage légendaire s'est incarné en des êtres de chair et d'os : déjà, le germanique Faust s'appelle Luther, Calvin, et tant il est nombreux qu'il s'appelle la Réforme.

* * *

L'Andalou de Séville, lui aussi, a quitté sa ville natale, et professe à travers l'Europe : on le voit séducteur en Italie, démolisseur en France, et son rôle y devient plus large, sa parole plus provocante, son ambition plus vaste : tout à coup, chez Molière, il prend une voix de prophète, et invoque l'humanité. Il s'agit bien des filles! Amoureux, il ne l'est déjà plus : il feint encore de l'être, puisque son nom l'oblige, et pour trouver prétexte à dire ce qu'il pense ; mais il est devenu mûr de trente années ; il songe à ses maîtresses bien moins qu'au Commandeur ; c'est entre eux une vieille querelle qu'il va falloir vider autrement que par quelque fable : la statue qui lui broyait la gorge avec ses doigts de marbre, il est maintenant en état de la punir à son tour ; et, lorsqu'il tire l'épée, il prend des airs de justicier. Ce n'est plus les amants, les pères ou les époux qu'il veut coucher dans le ruisseau ; par derrière eux il cherche le mensonge social, le mensonge religieux, et le dit tout net, dans un cri de colère. Louis XIV ne s'aperçoit de rien, mais l'Église a compris : Bourdaloue,

Bossuet prêchent contre le forcené. Il s'en moque, et passe. Il n'aura de repos qu'il ne soit vengé, et qu'il n'ait renversé la symbolique statue, d'un coup de poing solide, ou de hache, s'il le faut, ou de canon : « Tu n'es plus bonne à rien ! » Il la cherche, il se multiplie, on le rencontre partout à la fois : en moins d'un demi-siècle, il a bouleversé les capitales.

— « A bas le Commandeur ! On ne me commande plus ! » Et le roi de France s'est sauvé à Blois.

— « A bas la vieille image ! » Et Cromwell a décapité Charles Ier afin de punir Henri VIII.

Le Tenorio de Molière se fait barbier chez Beaumarchais, et rit nettement, car il tient la victoire.

— « A bas les vieilles pierres ! » Et la Bastille tombe.

Cependant on lit *Candide ou l'Optimiste.*

Enfin, devenu foule comme son frère aîné, don Juan peut signer dans l'histoire : l'autre était la Réforme, il est la Révolution.

V

Revenons au type originel : à côté des modifications fondamentales que les siècles font subir à cette figure du Révolté, et des avatars que l'inquiétude sociale lui impose tour à tour, quand elle l'amplifie jusqu'à le déformer, don Juan traverse encore d'autres crises et présente d'autres mues.

Replaçons-le dans son rôle d'amant furieux ; là encore, il est et doit être divers, et chaque génération le comprend à sa guise.

Au sortir du moyen âge, il n'est d'abord que la brute en délire : il personnifie le péché de la chair, la folie de luxure, l'instinct qui court la rue, déchaînant le crime, répandant le malheur.

Pendant combien de temps se démène-t-il ainsi dans la légende populaire? On ne saurait affirmer. Il semble que nul n'ait écrit son histoire.

Pourtant, ce nom de Tenorio n'est pas une création de la littérature; la famille exista, apparentée à la maison régnante : l'armorial nous donne son blason : sur champ d'or, un lion passant, barré d'azur et d'argent. Puis la chronique nous révèle, au milieu du quatorzième siècle, un don Juan, fils cadet de l'amiral Tenorio, qui serait le favori de Pierre le Cruel, le compagnon de ses orgies, le bras de ses crimes. Peut-être faut-il croire que l'amitié du monstre royal protégea ce complice contre la sévérité des lois, et que, devant l'impuissance de la justice séculière, l'Église, qui ne pouvait frapper le maître, abattit du moins le varlet : le Tenorio, attiré dans un cloître par quelque amoureuse apostée, n'en sortit point et tomba dans une oubliette. Le roi pouvait demander compte de cette exécution sommaire, et, pour parer à toute enquête, on inventa sans doute la fable d'une intervention divine, un miracle qui frappait le séide et menaçait le roi. L'idée géniale d'une statue vengeresse ne vint peut-être que plus tard, et le peuple, qui tremblait devant son bourreau couronné, dressa sur le chemin ce spectre d'outre-tombe. Cette hypothèse semble la plus probable.

Le mythe était grandiose, saisissant. Il erra pendant trois siècles à travers l'Andalousie; les moines approuvaient ce poème moralisateur. Un d'entre eux le prit dans la rue et le monta sur le théâtre.



A quelle date précise? On l'ignore.

Fray Gabriel Tellez, du couvent de la Merci, entra dans les ordres au moment où mouraient Shakespeare et Cervantès. Il avait alors quarante ans et connaissait la vie. Moine comme

Calderon et Lope de Vega, mais de tempérament plus âpre, violent, brutal, il a le verbe cynique et le geste qui casse. Il moralise à grands coups de bâton, et, pour être mieux entendu lorsqu'il parle, il prend les mots du peuple et les lui rejette à la face.

Le *Burlador* qui trompe, viole, assassine, blasphème, devait déplaire à la fine psychologie de Cervantès, intimider Calderon, échapper à Lope de Vega, mais, par sa violence exacerbée, séduire Tirto de Molina.

Le moine lui laissa toute sa furie, et, hardiment, tous ses vices. Don Juan est à la fois la ménagerie et la basse-cour, le déchaînement total des bas instincts, les bêtes : il est la brutalité du taureau, l'astuce du félin, la souplesse du serpent ; il rampe, bondit, enlace et déchire ; il mord comme un chien, se vautre comme un porc ; il est le coq criard et le cygne orgueilleux ; il est le singe et siffle comme un merle ; son âme tient du tigre et de l'oiseau, tant elle est féroce et légère.

Que dis-je ? Il n'a point d'âme, et cette création d'un Titan catholique serait de piètre valeur, si nous renoncions à la considérer comme un symbole : la bête humaine en révolte contre l'homme et Dieu.

Collectionneur de femmes, il l'est à peine, et son valet lui-même ne songe pas encore à compter ses maîtresses ; chercheur d'émotions, il l'est moins encore, car il ne sait ni ce qu'il veut, ni ce qu'il fait. A vrai dire, il ne veut rien.

Peut-être ne sent-il rien. Il va, et c'est tout. Il s'ignore lui-même. « Sus aux joyeuses aventures ! » Il rit bêtement lorsqu'il tue, et sa psychologie est celle d'un rocher qui déboule.

Comment croire que ce *Don Juan* pût être conçu par un cerveau à la même date qu'*Hamlet* et *Don Quichotte*, peu de jours avant *Polyeucte*, cent ans après la mort de Raphaël ? Du dix-septième siècle où nous sommes, cette œuvre nous reporte à trois cents ans plus tôt. Le fait n'est explicable que par la volonté qu'eut le moine espagnol de conserver dans son drame le caractère original de la légende : l'imprimeur nous annonce

que la lettre est de Philippe IV, mais l'esprit est de Pierre le Cruel.

La transition si brusque de ce don Juan à celui de Molière, venu quarante ans plus tard, nous étonnera moins si nous comprenons que le *Séducteur*, de Tirso, lorsqu'il parut à la scène, n'était qu'adapté, et qu'il naissait, vieux déjà de trois siècles

* * *

Passons rapidement sur la version italienne qui n'ajoute rien au type, n'est qu'un devoir de traducteur, et tient du métier plus que de l'art.

Voici Molière : le don Juan français ne serait guère plus brillant que son frère espagnol, si nous lui demandions ce que vaut son besoin d'amour : l'ivresse et la douleur d'aimer, il n'en a cure, le pauvre-sire. Est-ce là l'éternel amant ? Il n'est même pas amoureux : il collectionne pour amuser son valet, épinglant des maîtresses comme des papillons, et fait sa route. Mais, s'il ne pense guère aux femmes, il pense aux hommes, aux lois, aux cultes, et c'est sur eux qu'il fonce. Au lieu de passer par-dessus le Commandeur pour atteindre sa fille, il écarte la fille et vise au Commandeur. Moins que de Tirso, il descend de Rabelais et de Montaigne. Il se souvient d'être cousin de Faust, et devient un esprit. Il crie. Il bataille. Toute la portée du personnage se confesse dans la scène du mendiant.

— « Pour l'amour de l'humanité ! »

Un peu plus il dirait : « Ceci tuera cela. »

Comme nous voilà loin du départ, comme nous voilà loin du but ! S akespeare eût procédé tout à l'inverse.

Mais Molière s'intéressait moins au jeu des passions qu'à l'analyse des mœurs, et les esprits l'occupaient plus que les drames.

Ce thème presque animal n'était point fait pour lui. Il devait, par ordre de sa nature, en sortir promptement. Les circonstances

l'y aidèrent, l'y contraignirent. Je ne présente ici qu'une hypothèse, mais elle me semble établie par les dates. Le 12 mai 1664, à Versailles, Molière présente au roi les trois premiers actes de *Tartuffe*, et Louis XIV n'y reprend rien; hostilité sourde à la Cour. Le poète achève sa pièce, et le 29 novembre elle est écrite, apprise, jouée chez le Grand Condé, prête à paraître devant le public. Interdiction. Pris au dépourvu, le maître de la troupe a des comédiens à nourrir, et point de spectacle à donner. Colère! Les tartuffes de qualité l'ont poussé dans cet embarras; les petits Léandres enrubannés dont il bafoua la sottise et la vanité, n'est-ce pas, ont trouvé leur vengeance? Ils se voilent la face avec épouvante, devant ces vers qui démasquent leur fausse piété, et leur jeu est beau cette fois, car tout le clergé les protège. Cependant, c'est la ruine du poète-comédien. Il faut parer au mal, et sans délai. Comment? Par quelle pièce? Depuis treize ans, la troupe espagnole joue avec succès un drame presque imbécile, où l'on voit un séducteur, une statue qui marche, et le succès en semble inépuisable; donné en espagnol, en italien, tout Paris l'a voulu entendre : mettons-le en français : on viendra.

Molière prend son bien où il le trouve. Vite, sur son genou, il écrit *Don Juan*. Le temps presse. La pièce est improvisée en quelques jours : on le sent. Mais le poète est obsédé du souvenir de *Tartuffe*, agacé de rancunes contre ses ennemis, auxquels il pense en écrivant ce rôle, et voilà que sous sa plume l'hidalgo haïssable se confond avec le courtisan haï, le séducteur avec les libertins qui enjôlent les filles au sortir de la messe, l'impie avec les pieux hypocrites, Séville avec Versailles, et le don Juan nouveau n'est plus qu'un prolongement du Tartuffe : dans le lyrisme d'une indignation vengeresse, le poète trouve des mots sublimes, mais qui sont en dehors du thème primordial. Il fait un plaidoyer en faveur de la pièce interdite, juge la religion, indique des problèmes sociaux qui vont révolutionner les générations prochaines, et prophétise; mais il n'aime pas. Molière en révolte vient encore de jeter un chef-d'œuvre et de dresser un être plein de vie : mais c'est le

Révolté, symbolique tribun de l'émancipation, et ce n'est point l'Amant. Le démon de la volupté est le cadet de cette âme : on l'a oublié, tant l'heure est grave.

* * *

Mozart nous le ramène. Pour la première fois, don Juan paraît humain : il a perdu le caractère symbolique dont Tirso l'avait lourdement revêtu, et qui le faisait, lui aussi, semblable à une statue. L'enfant de Mozart se démène allègrement, et court droit devant lui, la flamme aux yeux, la flamme au cœur. Celui de Tirso demeurait catholique; celui de Molière était incrédule; celui-ci exulte de foi : mais c'est de la foi en lui-même. Enfant du joyeux Da Ponte, il a connu aussi Lauzun et Richelieu; il a du vice et de la grâce, il aime la vie et lui tend les bras, il aime la mort et lui tend la main, il aime tout et surtout lui-même. Il est joli, il est beau; il est sa propre apothéose.

Cette œuvre d'un génie, un autre génie la chante et la précise : la plus superbe page qui fut écrite sur *Don Juan*, Hoffmann l'écrivit. Le type est complet, admirable. Rien ne sera dit au delà. On vient de fermer une époque. En ces deux cervaux germaniques, l'ébauche du moyen âge a trouvé sa formule définitive : *l'éternel amant*. Le siècle nouveau va dresser un second type : *l'éternel fiancé*.

* * *

Ne le cherchons point chez Byron : le poète anglais, comme Molière, mais avec l'amertume du *spleen*, s'est préoccupé d'un héros beaucoup moins que d'une satire, et son homme chemine par les villes, soucieux de noter tous les vices du monde, bien

plus que d'assouvir les siens. Don Juan? Non. Ashavérus, plutôt. En vérité, lord Byron.

Et nous arrivons à Musset.

L'esprit s'immisce dans la brute. Le personnage s'est affiné. Il ne veut pas les femmes, mais une femme : le chasseur de minutes est devenu porteur d'un idéal. Moins de la bête et plus de l'ange! Il cherche un ange parmi les femmes : c'est peut-être un rêve enfantin.

On pourrait sourire, car sûrement notre amoureux est illogique. Il quête une âme-sœur, et cette sœur de l'impur doit être la pureté même. A l'ange, il demande des choses qui sont peu séraphiques, il les exige, et prétend qu'on lui accorde du réel, tout en demeurant idéal; il veut que sa dame porte une auréole, mais, quand elle la possède, il la lui ôte : alors, mécontent, il s'en va. Il se plaint d'elle, et ne songe pas assez qu'il devrait se plaindre de lui.

N'importe : il a déjà ressenti l'angoisse. Il commence à souffrir. Avec Théophile Gautier, avec Baudelaire, il s'arrête tout à coup et regarde autour de lui, peut-être en lui : le dupeur se demande s'il n'est pas une dupe, et, silencieusement drapé dans le calme qu'il affecte, le bourreau trouve en lui des heures de victime.

C'est déjà la conscience : ce n'est pas encore le regret. Il va venir au château de Miremonde. M. Henri Roujon le lui apporte dans la maison de recueillement, du fond de laquelle don Juan, lassé, mire le monde; car un palais très gris a remplacé les rouges gouffres de l'enfer, et nul n'est damné. Le livre, écrit dans la langue du dix-huitième siècle, en a le charme, mais la pensée est du dix neuvième : pour la première fois don Juan trouve son châtiment en lui. Il a rencontré l'élue et ne la reconnaît que lorsqu'il a passé.

Regret égoïste, et qui n'est pas encore un repentir! Le libertin n'est plus damné, mais il n'est pas encore sauvé.

D'ailleurs, il n'aime plus, bien qu'il se souvienne d'avoir aimé, et don Juan doit aimer toujours.

Celui de Zorilla, mysticisé, aimera par delà la mort. Qui donc aimera-t-il?

Et voici le troisième type : *l'éternel amour*.

* * *

Retour bizarre de la pensée humaine! A mesure que la foi s'éloigne de nous, davantage nous en sentons le besoin : et le siècle le moins croyant de tous, notre siècle, devait concevoir cet acte de foi que nul encore n'avait eu : racheter don Juan, lui ouvrir une voie, et de la terre vainement parcourue, le ramener au ciel.

Chasser aux femmes, c'était bestialité; chercher un ange, c'était naïveté.

Mais imaginez l'être d'élection supérieurement doué dans son esprit et dans son corps, riche de vie, trop riche, et qui veut vivre trop, plus qu'un homme. Un immense besoin d'expansion dilate son âme exubérante; à l'étroit en lui-même, il aspire à sortir de lui; il se projette et rayonne; il envahirait l'infini. Où courir? L'amour est la vibration la plus intense : il se jette dans l'amour. Aucun baiser pourtant ne l'assouvit; la femme l'emporte au bord du ciel, mais jamais jusqu'au ciel. Tout prend fin : il rêvait d'infini! Tout est relatif : il rêvait d'absolu! Et don Juan retombe à chaque essor. N'est-il donc pas un amour sans lendemain, toujours fidèle et toujours vierge? Une possession qui soit sans désillusion, ni souillure? Un baiser qui reste divin?

Soudain, une lumière se fait dans cette âme obscurcie. L'être infini, absolu, abstrait, il existe, et c'est Dieu! L'amour infini, absolu, abstrait, il existe, et c'est la foi! Le grand baiser, c'est la prière! Don Juan s'était trompé, égaré dans la chair; il était trop noble pour elle : il comprend, se jette à genoux, et voici l'extase totale. Il a marché, l'espace lui

semblait restreint; il s'agenouille, et l'espace devient illimité : le corps est immobile, l'âme s'élance.

Ce troisième don Juan, qui l'a conduit, qui l'a sauvé?

— La femme, disent Laverdan et Dumas père.

— La grâce, dit Zorilla, et Zorilla le fait mourir.

— Lui-même, dit Mérimée, et Mérimée l'enferme dans un cloître.

Ce dénouement, il ne l'invente pas, il le trouve dans l'histoire. Mais le regard blanc et froid de Mérimée éclaire ce qu'il contemple, comme la lueur d'un vitrail livide tombant dans les ténèbres d'un transept.

L'aventure de Mañara s'installe dans le mythe en face du roman de Tenorio; la chapelle se dresse à la place de l'abîme comblé : le stérile amour s'est transmué en charité.

VI

Du héros véritable qui inspira cette création d'un nouveau type donjuanesque, on connaît l'existence; on sait l'exubérance de cette âme, les trois phases de cette vie : le mysticisme de l'enfance, l'orgie de la jeunesse, le revirement de la maturité.

Dans cet exode du vice à la dévotion, Mañara avait eu un précurseur, saint Jean de Dieu; il fut plus tard imité par Rancé, et tous les trois fondèrent un ordre pieux : l'un soigne les blessés, l'autre ensevelit les suppliciés, le dernier contemple une tête de mort.

En sorte que don Juan reste toujours lui-même, puisque en sa résipiscence il a gardé le culte de la chair, de cette chair

qu'il honore dans sa détresse et sa fragilité, comme il l'aima dans sa beauté.

Quel monde d'épouvantes, alors, il se plaît à découvrir en elle!

Pourtant son goût du faste ne l'a point abandonné : il fonde un hospice, et cette maison de la douleur, il la veut superbe, mais superbe d'horreur. Il en confie la décoration aux artistes les plus illustres de son temps : Murillo, Valdès Léal. Fantastique, ce dernier compose, pour le voluptueux repenti, son anxieux tableau de *la Mort entourée des emblèmes de la vanité humaine*. Mais ce n'est pas tout, car l'horreur n'est pas au comble. Mañara dicte à Valdès une autre toile encore, et d'indicible puanteur.

Quoi? — Son portrait, deux fois son portrait, en deux cadavres que rongent les vers : à droite, c'est lui, cavalier jeune, et portant à l'épaule les insignes de Calatrava; à gauche, c'est lui encore, sans doute, mais vieilli, avec la crosse et la mitre : ses deux âges, ses deux vies, et le double néant de l'être qui fut double.

* * *

En cette recherche obstinée de l'effroi se révèle pleinement le sombre génie de l'Espagne, dont l'âme ardente devait produire le plus fougueux des débauchés, dont la rêverie mystique devait engendrer le plus lugubre des repentis.

Cependant, don Miguel de Mañara n'était point de pur sang espagnol.

Son père, d'origine italienne, Tommaso de Magnara, vint, de Corse, s'installer à Séville; il fut naturalisé, transforma l'orthographe de son nom, et le roi le fit comte : c'était un Visentello de Leca, de la branche corse des Colonna.

Don Tommaso épousa une pieuse Andalouse, et son fils

naquit précisément vers l'époque où Tirso de Molina apportait au théâtre la figure de don Juan : tandis que l'antique Tenorio ensanglantait la scène, le jeune Mañara épouvantait la ville, et l'un ressemblait à l'autre, à tel point que le peuple les confondit.

Tout vivant, Mañara entra dans la légende.

Mais plus encore que ses débauches, sa conversion et ses remords devaient frapper l'esprit du peuple. L'Espagne aime les miracles, et celui d'une telle contrition était bien fait pour la charmer : on oublia la vieille histoire pour ne se souvenir que de la nouvelle, et bientôt Mañara fut le seul don Juan que Séville voulût reconnaître pour sien.

Il mourut en 1679. En vain essaya-t-il de s'humilier encore par delà la tombe : « Ci-gît le pire homme qui fut sur la terre. » Cette épitaphe, à la fois orgueilleuse et repentante, qu'il avait composée lui-même, le peuple ne la voulait plus croire véridique : et la mémoire de Mañara fut vénérée comme celle d'un saint.

Les nonnes de Séville n'ont point attendu la canonisation pour entourer d'un culte le passionné d'amour qui leur légua la Caridad.

En la somptueuse chapelle qu'il édifia lui-même, ses reliques sont conservées. A côté du don Juan au tombeau que nous montre Valdès Léal, le même est peint vivant, et par le même peintre.

On dirait qu'il préside encore son domaine, et, ce qu'il nous enseignait tout à l'heure par l'effroyable évocation de son néant, on dirait ici qu'il le prêche.

L'œil est sévère, affirmatif, et sûr : le front travaillé, la face tourmentée font penser à Pascal ou Descartes ; mais, quand les autres ont le doute, celui-ci possède la certitude : c'est-à-dire un bonheur.

Don Juan a gagné le calme, et Faust ne l'a pas eu : celui qui vécut trop repose nos regards et nos esprits, plus que celui qui pensa trop.

Et, pour compléter le symbolique revirement des choses, le

masque de plâtre, moulé sur la face de don Juan défunt, est aujourd'hui sous la garde des nonnes : les vierges défendent qu'on y touche.

Même dans la conversion et dans la mort, don Juan appartient aux femmes.

E. H.

La scène se passe à Séville, au milieu du dix-septième siècle.

PERSONNAGES :

DON JUAN DE MAÑARA, trente-cinq ans...	MM.	PHILIPPE GARNIER.
DON MIGUEL DE SOLIS		DORIVAL.
LE HERMANO MAYOR........................		RAMEAU.
LE COMMANDEUR...........................		CORNAGLIA.
LE FRANCISCAIN..........................		JANVIER.
DON LUIS, — Jeunes seigneurs.		PAUL FRANCK.
DON CHRISTOBAL, — Jeunes seigneurs.		PERNY.
DON JOSE, — Jeunes seigneurs.	Mlle	LUCY GÉRARD.
DON GASPAR, — Jeunes seigneurs.	MM.	VALMONT.
DON RODRIGUEZ, — Jeunes seigneurs.		LEMARCHAND.
UN MARRANO, un Don Juan du peuple.....		COSTE.
UN VIEILLARD		VALMONT.
UN VALET................................		BEAUVAIS.
VALETS de Don Juan et du Commandeur.		
MOINES DOMINICAINS.		
MENDIANTS.		

DONA DOLORÈS, fille aînée du Commandeur, fiancée de Don Juan............	Mmes	SEGOND-WEBER.
DONA LUSCINDE, sa sœur, fiancée de Don Miguel............................		RABUTEAU.
CŒLIA, sa suivante......................		LAPARCERIE.
LA SUPÉRIEURE		GRUMBACH.
INÈS, — Courtisanes.		PAGE.
DOROTHÉE, — Courtisanes.		CHAPELAS.
BELISE, — Courtisanes.		BERYL.
POMME D'ÈVE, — Courtisanes.		MAYRIC.
UNE FEMME DU PEUPLE.....................		FROMANT.
UNE PAYSANNE.		
L'ENFANT DE CŒLIA.		
MENDIANTES.		

LA MORISQUE, danseuse...................	Mlle	IXART.

ACTE PREMIER

Dans le palais du Commandeur. Architecture espagnole du quinzième siècle. Une vaste salle, avec baies ouvertes, sur la droite et sur la gauche; au fond, une large fenêtre à balcon, donnant sur des jardins, et qui reste fermée pendant toute la première partie de l'acte; sièges et divans orientaux; nombreux candélabres éclairant superbement la salle.

SCÈNE PREMIÈRE

Des seigneurs et des dames passent dans le fond en devisant; au premier plan, DON LUIS, DON CHRISTOBAL, DON JOSE, DON RODRIGUEZ, DON GASPAR, tous en habits de fêtes; puis, entre DON MIGUEL; puis, DON JUAN; plus tard, DONA LUSCINDE; enfin, DONA DOLORÈS.

DON RODRIGUEZ.

Quelle heure est-il?

DON JOSE.

Il est l'heure d'avoir sommeil.

DON GASPAR.

Je m'en doutais.

DON CHRISTOBAL.

Viens-tu voir naître le soleil?

DON JOSE.

Comme on s'ennuie, au sein des familles honnêtes !

DON LUIS.

Un peu.

DON GASPAR.

Ce n'est pas sain pour nous, les chastes fêtes.

DON CHRISTOBAL.

D'abord, le mariage étant un sacrement,
Tout ce qui touche au mariage est assommant.

DON RODRIGUEZ.

Et puis, cette maison, c'est presque un monastère.

DON GASPAR.

Le Commandeur est un brave homme.

DON JOSE.

Mais austère !
Il est bien ennuyeux dans un bal.

DON CHRISTOBAL.

Que veux-tu ?
L'ennui, c'est le plus beau fleuron de la vertu.

DON LUIS.

Soyons justes. Un veuf, et qui n'a que deux filles,
Les marie : il n'a pas le cœur aux seguidilles.

DON CHRISTOBAL.

Pourquoi les marier, alors ?

DON JOSE.

Pour leur plaisir !

DON RODRIGUEZ.

Et le nôtre.

DON GASPAR.

Veux-tu qu'on les laisse moisir ?

DON CHRISTOBAL.

C'est égal, accoupler nos deux coureurs d'étagnes
Aux filles du plus pur hidalgo des Espagnes,
Le loup à la brebis, l'ange avec le démon :
On ne nous jouera pas Baucis et Philémon !

DON LUIS.

C'est la règle : l'amour réunit les contraires.

DON JOSE.

Puisque à deux ils auront deux sœurs, entre beaux-frères,
S'ils ne sont pas contents du choix, ils troqueront.

DON CHRISTOBAL.

Oh ! Voir don Juan avec des choses sur le front,
Deux choses, comme un cerf, comme un homme ordinaire,
Comme toi ! Voir un grand sourire débonnaire,
Comme le tien, sur son visage complaisant...

DON RODRIGUEZ.

Du diable si doña Dolorès y consent !
C'est une nonne en deuil, qui prêche et moralise.

DON CHRISTOBAL.

Ça doit entrer au lit comme on entre à l'église !

DON GASPAR.

Pour la prendre, il faudrait d'abord...

DON CHRISTOBAL.

Tous ses esprits,
Et don Miguel est si cruellement épris...

DON JOSE, se tournant vers don Miguel, qui entre.

Il ne sait plus aimer de femme que la sienne !

DON RODRIGUEZ.

Puisque sa passion permet qu'il nous revienne,
Partons-nous ? Il est tard.

DON GASPAR.

Qu'est-ce qu'on racontait
Au salon d'honneur ?

DON MIGUEL.

L'un s'en va, l'autre se tait...

DON JOSE, riant.

Ce n'est pas amusant, les fêtes du beau-père !

DON LUIS.

Et l'autre fiancé ?

DON MIGUEL.

Don Juan ? Il exubère.

DON RODRIGUEZ.

Plaît-il ?

DON MIGUEL.

Il extravague.

DON GASPAR.

Encor ?

DON MIGUEL.

Des mots à lui !
Notre langue ne nous suffit plus, aujourd'hui ;
Il prétend que les mots ont dit trop de sottises.

DON JOSE.

Des sottises, que je les dise, ou tu les dises,
Point ne lui faut !

DON MIGUEL.

Mais qu'il les fasse, c'est permis.

DON JOSE.

Vous l'aimez beaucoup ?

DON MIGUEL.

Non. Nous sommes bons amis.

DON JOSE.

Vous ne l'aimez pas ?

DON MIGUEL.

Si. Mais il me fait la guerre,
Et, quand je pense à lui, je ne l'aime plus guère.

DON JOSE.

Vous le détestez ?

DON MIGUEL.

Non, mais au fond...

DON JOSE.

Soyez franc !

DON MIGUEL.

Chaque fois que l'on veut une femme, il la prend.

DON RODRIGUEZ.

Le traître !

DON MIGUEL.

Et, chaque fois que l'on prend une femme,
Il la veut.

DON GASPAR.

Le jaloux !

DON MIGUEL.

C'est un ogre ! Il s'affame
Sitôt qu'il voit les gens avoir de l'appétit.
J'ai soif, il boit ; j'ai faim, il mange, et tout est dit.
Il aimera ce qu'il n'aime pas, si je l'aime !
Il veut tout, il prend tout, par force ou stratagème.
Tout est bon ! Un gueux chante, il désire sa voix !
Il voudrait être tous les hommes à la fois,
Les heureux, les souffrants, être pauvre, être riche,
Être jeune, vieux, mort, être tigre et caniche,
Il ne veut que le quart de tout ce qu'il voudrait,
Et ne mourra, s'il doit mourir, que du regret
De mourir sans avoir vécu toutes les vies !

DON CHRISTOBAL.

Vous parlez bien.

DON MIGUEL.

Il m'a déclamé ses envies
Assez pour que je puisse en parler... assez bien.

DON JOSE.

Voulez-vous mon avis ?

DON MIGUEL.

C'est un mauvais chrétien ?

DON JOSE.

Il doit avoir du sang de Maure dans les veines !

DON GASPAR.

Il ne s'attarde guère à faire des neuvaines,
Et ne croit guère plus à Dieu qu'à tous les dieux.

DON RODRIGUEZ.

Il a tort.

DON GASPAR.

On prétend qu'il était si pieux,
Autrefois.

DON CHRISTOBAL, en riant.

A dix ans, il voulait être évêque !
Il s'était fait, dans une écorce de pastèque,
Une mitre, il jeûnait, il semait des cailloux
Sur les dalles, avant de se mettre à genoux !

DON LUIS.

Je m'en souviens.

DON JOSE.

Don Juan pieux !

DON CHRISTOBAL.

Il l'est encore.
Mais voilà ! C'est la femme, à présent, qu'il adore.

Don Juan apparaît au seuil de la porte et s'arrête pour les écouter.

DON JOSE.

Don Juan n'aime que lui.

DON RODRIGUEZ.

Don Juan ne croit qu'en lui.

DON MIGUEL.

Et l'imbécillité des hommes.

DON JUAN, s'avançant.

Et l'ennui?
N'oubliez pas l'ennui, car il garde rancune!

DON CHRISTOBAL.

Plaignez-vous donc! Le fils aîné de la fortune!
Riche, beau, triomphal, bardé de talismans,
Qui passe comme un preux à travers des romans
Et qui pour être heureux n'a qu'à daigner sourire!
Il vient, le mari tremble et la femme soupire;
Il se bat, on en meurt; il aime, on l'attendait:
Vertu, raison, devoir et pudeur, tout se tait,
S'il veut bien seulement les prier de se taire.
Il va passer, terreur! Il a passé, mystère!
Un peu de sang, un peu de larmes, un peu d'or,
Et tout cède, devant le beau conquistador
Qui pour fêter son rêve a brisé tous les nôtres!

DON JUAN.

Et vous trouvez cela réjouissant, vous autres?

DON RODRIGUEZ.

Pour vous.

DON LUIS.

Pour elles, moins.

DON MIGUEL.

Et pas du tout pour eux.

DON CHRISTOBAL.

Ah, corsaire d'amour!

DON JUAN.

Et je vous semble heureux?

DON JOSE.

Toutes les femmes sont à vous !

DON JUAN.

Oui, des conquêtes!
Se battre contre l'hydre éternelle, et les têtes
Qui repoussent dans l'ombre en aboyant des vœux !
Les femmes ! Ce n'est pas des femmes que je veux.

DON MIGUEL.

Pourquoi les prenez-vous ?

DON JUAN.

Pour m'y chercher moi-même.

DON CHRISTOBAL.

Je n'ai jamais conçu l'amour comme un problème,
Et la possession me suffit.

DON JUAN.

Je sais bien :
Vous en faites le but et ce n'est qu'un moyen.

DON CHRISTOBAL.

De quoi ?

DON JUAN.

D'épanouir son âme.

DON CHRISTOBAL.

Riche aubaine !

DON JUAN.

Mais vive Dieu ! si j'ai longtemps perdu ma peine,
Brûlé ma vie, usé ma jeunesse, et couru
Du taudis au palais, de la montagne au ru,

De plaisirs en désirs et de filles en femmes,
Troquant l'amour, trinquant des corps, traquant les âmes,
Fou d'espérer, fougueux d'aller, toujours ailleurs,
Comme Hercule, qui fut roi des bons travailleurs
Et qui fêtait trois cents épouses d'une haleine,
C'est fini, messeigneurs, et j'ai du plomb dans l'aine,
Et je m'assieds, avec l'ivresse de m'asseoir!

DON CHRISTOBAL.

Vous l'avez déjà dit à tant d'autres...

DON JUAN.

Le soir,
Et vous parlez du temps où j'errais par le monde,
Quand la brune avait tort de ne pas être blonde,
Et quand le Juif errant cheminait moins que moi.
Vous parlez d'un don Juan qui n'a ni feu ni loi,
Qui quête un peu de vie à tout ce qui frissonne
Et le cœur plein d'amour n'aime rien ni personne :
Mais c'est fini, vous dis-je, il aime !

DON CHRISTOBAL.

Pour jamais !

DON MIGUEL.

Cœlia, vous l'aimiez.

DON JUAN.

Peut-être...

DON LUIS.

Tu l'aimais!

DON JUAN.

Deux jours. Elle vivait avec ma fiancée,
Elle était là, trop près : je l'ai prise.

DON RODRIGUEZ.

Et laissée.

DON CHRISTOBAL.

Une servante !

DON MIGUEL.

Elle a gagné quelque embonpoint...

DON JUAN.

Naguère, je courais l'amour, je n'aimais point;
Je courais le bonheur qui m'attendait sous l'orme :
Aujourd'hui j'ai trouvé la formule et la forme.
Paix à moi ! Mais j'ai mis quinze ans à les trouver !

DON GASPAR.

La formule ?

DON JUAN.

N'avoir qu'une femme, et rêver.

DON JOSE.

Et la forme ?

DON JUAN.

Doña Dolorès.

DON RODRIGUEZ.

Pauvre d'elle !

DON JUAN.

De quoi la plaignez-vous ? Je veux être fidèle.

DON CHRISTOBAL, à don Miguel.

Encore un autre vice !

DON GASPAR.

Il vieillit, don Miguel...

DON CHRISTOBAL.

Beau maître, j'aime mieux votre élève.

DON JUAN.

Lequel ?

DON CHRISTOBAL, montrant don Jose.

Lui, c'est un vrai don Juan.

DON JUAN.

Un faux, puisqu'il s'amuse !

DON CHRISTOBAL.

Ah çà, vous avez donc rencontré la méduse
Ou marché ce matin sur un nid de crapauds ?

DON JUAN.

Non, j'ai tout uniment rencontré le repos.

Don Miguel hausse les épaules et se tourne vers le fond.
Entre doña Luscinde, souriante ; don Miguel court vers elle.

DON MIGUEL.

Ma belle fiancée !

Don Rodriguez, don Luis, don Gaspar remontent et sortent.
Doña Luscinde et don Miguel parlent bas et rient ; don Juan les regarde.

DON CHRISTOBAL, bas à don Juan.

Eh bien ?

DON JUAN, à part, inquiet.

Qu'ont-ils à dire ?

Doña Luscinde éclate de rire.

Elle vous fait le tour du corps avec son rire !

DON CHRISTOBAL.

Et son regard vous met des bras autour du cou !

DON JUAN.

Vraiment, don Christobal, c'est fou, je suis un fou!
Il me semble que l'on me vole. quand on s'aime.
Il me semble que c'est une part de moi-même,
Qu'elles donnent à leurs amants dans un baiser,
Les filles, et je les déteste de l'oser.
Toutes ! Je suis jaloux des lèvres qu'on déflore,
Des couples que je vois, des couples que j'ignore ;
Je suis jaloux de ceux qui naîtront dans les temps :
Tous les futurs baisers d'amour, je les entends,
Je les vois, je les guette et les compte, on m'en frustre,
Comme le roi, qui vit sa veuve aux bras d'un rustre,
Le roi mort qui ne put se lever pour punir !
Et je déteste Dieu qui m'a clos l'avenir,
Je déteste Vénus d'être née avant l'heure,
Béatrice, Chimène, Héloïse, et j'en pleure !

DON JOSE, riant.

Gageons qu'il voudrait être Abeilard !

DON JUAN.

Pourquoi pas ?
Être calme ! Être libre ! Oublier les combats
De la pensée errante et de la chair fragile !
Mon fils, le mot suprême est dit par l'Évangile :
« Heureux l'humble d'esprit et le simple de cœur. »

Doña Dolorès entre, s'arrête avec sa sœur et don Miguel, puis descend vers don Juan.

DON JOSE.

Veux-tu mon pronostic ?

DON JUAN.

Eh bien, pronostiqueur ?

DON JOSE.

Tu finiras dans un couvent.

DON CHRISTOBAL, remontant vers don Miguel.

L'affreux présage !

DON JOSE.

Le diable s'est bien fait ermite !

DON JUAN.

Il était sage.

Ils remontent vers l'autre groupe. Doña Luscinde s'éloigne, emmenant don Miguel, don Jose et don Christobal.

SCÈNE II

DON JUAN et DONA DOLORÈS.

DONA DOLORÈS.

On dirait qu'ils se sont éloignés tout exprès.
Ne restons pas... Venez.

DON JUAN.

Ah, doña Dolorès,
Rien qu'un instant...

DONA DOLORÈS.

Ami...

DON JUAN.

C'est si bon d'être ensemble,
Loin du monde !

DONA DOLORÈS.

J'ai honte un peu.

DON JUAN.

Vous?

DONA DOLORÈS.

Il me semble
Qu'on va penser du mal en nous sachant ici...

DON JUAN.

Ne vous gênaient-ils point avec leurs regards?

DONA DOLORÈS.

Si,
Mais j'ai peur de leurs yeux moins que de leur pensée.

DON JUAN.

O chaste...

DONA DOLORÈS.

Est-ce un péché d'orgueil? Je suis blessée
De voir que mon secret appartient aux passants :
Je voudrais qu'il ne fût qu'à nous deux, et je sens
Qu'on profane ma joie en l'ayant trop comprise.

DON JUAN.

Parlez encor, c'est doux, et votre voix me grise
Comme un encens béni qui reviendrait de Dieu.

DONA DOLORÈS.

Vous me connaissez mal, don Juan, car je vaux peu,
Mais je vous aime bien et c'est toute ma gloire.

DON JUAN.

Non, vous êtes la sainte et celle qu'on veut croire,
Et je vois l'auréole autour de vos cheveux ;
Vous êtes le repos promis à tous les vœux,

La fin des désespoirs et des espoirs, l'élue,
La sœur, la rédemptrice, en qui l'amour salue
La révélation des mots qu'il n'a pas dits ;
Vous êtes l'ange blanc qui vient du Paradis
Pour guérir d'être seul et laver d'être infâme,
L'asile, le pardon, tout !

DONA DOLORÈS.

Je suis votre femme.

DON JUAN.

Oui, dites-le. C'est bon de l'entendre !

DONA DOLORÈS.

Demain...

DON JUAN.

Demain !

DONA DOLORÈS.

Et tous les deux pour faire le chemin,
Ensemble, et côte à côte, et jusqu'au jour suprême...

DON JUAN.

Oh, comme je vais bien t'aimer, puisque je t'aime,
Et comme nous allons nous bénir tous les deux !

DONA DOLORÈS.

Nous nous enfermerons dans du bonheur.

DON JUAN.

Loin d'eux,
N'est-ce pas, loin des gens, loin de toute la terre,
Pour faire à notre extase un cloître de mystère !

DONA DOLORÈS.

Le monde m'a déjà tant pris de votre cœur.

DON JUAN.

Pas cela ! Que je puisse effacer la rancœur
Des jours mauvais que j'ai vécus pour vous rejoindre !
Je marchais dans la nuit, l'aurore vient de poindre,
Et je veux oublier le mensonge des nuits.

DONA DOLORÈS.

Je ne suis pas jalouse, et pourtant, je le suis,
Puisque j'ai de la peine avec un peu d'envie
En songeant qu'on a pu vous embellir la vie,
Que d'autres avant moi... C'est mal, je le sais bien,
Mais, dites, tout est loin, vous ne regrettez rien,
Vous m'aviez réservé ma place dans votre âme,
Dites-le.

DON JUAN, l'attirant à lui.

Douce voix qui fait aimer le blâme !

DONA DOLORÈS, pressée contre lui.

Tout près, qu'il n'y ait plus une place entre nous
Pour personne.

DON JUAN.

Il faudrait se mettre à deux genoux
Et vous aimer comme une idole.

DONA DOLORÈS.

Être la vôtre,
Don Juan ! Ne changez pas, ne changez plus. Nulle autre
Ne saura vous aimer jamais autant que moi.

DON JUAN.

Voudrais-je la tromper, celle qui rend la foi ?

Vous ne savez donc pas, ma sainte, qui vous êtes,
Quel mal on m'avait fait et quel bien vous me faites !

DONA DOLORÈS.

Dites, vous qui savez, dis, lequel est meilleur
De recevoir ou bien de rendre du bonheur...

DON JUAN.

Vous êtes la vertu, la paix et la victoire!

DONA DOLORÈS.

N'est-ce pas qu'elle est bonne et belle, notre histoire ?
Vous cherchiez, j'attendais, nous nous sommes trouvés.

DON JUAN.

Vous rêviez, je vivais ; je rêve et vous vivez.

DONA DOLORÈS.

Nous vivons.

DON JUAN.

Nous vivrons et nous venons de naître.

DONA DOLORÈS.

Par l'amour.

DON JUAN.

Pour l'amour !

DONA DOLORÈS.

Je vous aime, ô mon maître,
Tant et tant que jamais vous ne saurez combien.

DON JUAN.

Si, je comprends, je vois, le monde n'est plus rien !
J'ai menti. J'ai peiné. C'est fini. Je commence.
La vie est effacée et mon âme est immense.
Je t'aime!

Ils s'embrassent. Doña Luscinde paraît sur le seuil.

SCÈNE III

LES MÊMES, DONA LUSCINDE, et, plus tard, DON MIGUEL, puis LE COMMANDEUR.

Doña Luscinde, en voyant embrassés don Juan et doña Dolorès, demeure interdite un moment; don Miguel survient presque immédiatement derrière elle.

DONA LUSCINDE, scandalisée.

Oh!... Bien!... Pourquoi pas sur les grands chemins?

Elle s'avance sur la pointe des pieds, sans être vue, et de ses deux mains fait un bandeau sur les yeux de don Juan.

Qui est-ce?

DON JUAN.

A la douceur comme au parfum des mains,
Je devine une reine ou l'infante d'Espagne.

DONA LUSCINDE, le délivrant et éclatant de rire.

Beau-frère, vous avez perdu!

DON JUAN.

Non pas, je gagne.

DON LUSCINDE.

Suis-je reine?

DON JUAN.

Si Dieu donne à chacun son dû.

DONA LUSCINDE.

Oh, le tricheur, qui ment parce qu'il a perdu!

DON JUAN.

Par la grâce du ciel et surtout par la vôtre,
Vous êtes reine des beautés.

DONA LUSCINDE.

Oui, bon apôtre !

DON JUAN.

Et l'on est vraiment reine en régnant sur les cœurs !

DONA LUSCINDE.

Mon royaume est peuplé de sujets trop moqueurs,
Et je les châtierai, car ils paieront un gage.

DON JUAN.

Lequel ?

DONA LUSCINDE.

On cherchera, seigneur du Beau-Langage.

DON JUAN.

Cherchez donc.

DONA LUSCINDE.

J'ai trouvé ! Je voudrais... Je veux...

DON JUAN.

Quoi?

DONA LUSCINDE, montrant le collet de don Juan.

Ce collet est trop beau pour vous ; donnez-le-moi !

DONA DOLORÈS.

Folle !

DONA LUSCINDE.

Il te l'offrirait demain : je prends l'avance !

DONA DOLORÈS.

L'enfant !

DONA LUSCINDE.

Merci ! J'ai l'air déjà d'être en enfance ?

DON JUAN, qui l'écoute et l'examine.

Ah, la bonne jeunesse et le charmant oiseau !

DON MIGUEL.

Vous êtes le pinson, je serai le roseau.

DONA LUSCINDE.

Et vous plierez : je veux absolument qu'on plie !
Car je suis violente.

DON MIGUEL.

Encor moins que jolie.

Elle tend la main à don Miguel, qui se penche pour y mettre un baiser.

DONA LUSCINDE.

Ah ! si pour mon malheur je devais épouser
Ce don Juan-là, jamais il n'aurait un baiser,
Jamais ! Il y a des yeux qui sont trop malhonnêtes.

DON JUAN.

Vraiment ?

DONA LUSCINDE.

Ainsi, j'ai vu dans les vers des poètes
Des rendez-vous qu'on prend lorsqu'on est amoureux,
Et c'est charmant ! On tient des propos langoureux,
On escalade des balcons, on lève un voile,
On prend des mains, l'amant chante à la belle étoile,
Et l'on vient en retard pour qu'il meure d'ennui...
Je n'oserais jamais m'y risquer avec lui !

DON JUAN, à part.

Qui sait?

Il la suit des yeux : elle se rapproche de doña Dolorès.

DONA DOLORÈS, à sa sœur.

Petite sœur est heureuse?

DONA LUSCINDE.

J'espère!

Puis, à voix basse :

Et Cœlia?

DONA LUSCINDE.

Je n'ai pas convaincu mon père.

DONA LUSCINDE.

A nous quatre, on aurait peut-être réussi...

DON JUAN.

Quoi donc?

DON MIGUEL, durement à don Juan.

Le Commandeur veut la chasser d'ici.

DONA LUSCINDE.

La mettre en prison.

DON JUAN.

En prison?

DONA LUSCINDE.

Elle est coupable.

DON JUAN, très doucement.

De quoi? Le savez-vous? Non?

DONA LUSCINDE, à don Juan.

Vous êtes un diable!

Est-ce qu'on a besoin de savoir, pour savoir?
Je dis que Cœlia n'a pas fait son devoir.

DONA DOLORÈS.

Tu la nommes tout haut...

DONA LUSCINDE.

Par mégarde, et qu'importe?
Elle a veillé sur son honneur de telle sorte
Que ce n'est pas à nous de le défendre mieux.

DON MIGUEL, ironique, à don Juan.

L'honneur d'une suivante?... Elle était sans aïeux.

DONA LUSCINDE.

La vertu ne tient pas au blason, mais à l'âme.

DON JUAN.

Peut-être qu'elle aimait...

DONA LUSCINDE.

Bel amour, d'être infâme!

DON JUAN.

On l'a trompée...

DONA LUSCINDE.

Alors c'est qu'elle a consenti!

DON JUAN.

Qui sait? Prise de force...

DONA LUSCINDE.

Il restait un parti :
On peut toujours mourir!

DON JUAN.

Bien ! La petite fille
A parlé comme un vieil infançon de Castille.

Le Commandeur apparaît dans le fond.

DONA LUSCINDE.

Moquez-vous; je suis fort ridicule, en effet :
Je me serais tuée.

DON JUAN.

On le dit.

DONA LUSCINDE.

On le fait !
Quelle espèce de femme avez-vous donc connue,
Pour que votre mépris de toutes nous dénue
Du droit que nous voulons d'avoir notre fierté,
Et pensez-vous qu'il faille une épée au côté
Pour savoir que l'honneur nous vaut mieux que la vie ?

LE COMMANDEUR, descendant vers eux.

Bien dit ! S'il n'était mort, le Cid mourrait d'envie !
Tu parles comme un preux !

DONA LUSCINDE, courant à lui.

Alors, écoutez-nous :
Nous vous en supplions tous quatre à huit genoux.

LE COMMANDEUR, souriant.

Que veux-tu ?

DONA LUSCINDE.

Vous chassez notre suivante, et j'ose...

LE COMMANDEUR.

L'instant est mal choisi pour parler de la chose.

DONA LUSCINDE.

Pouvez-vous refuser une grâce, aujourd'hui ?

DON JUAN.

Vous pensez donc que c'est un bien beau jour pour lui?
A donner tant de joie on n'en garde plus guère.

LE COMMANDEUR.

C'est vrai, don Juan, j'ai fait mon temps, d'amour, de guerre,
Mon temps de vie, et tout sera fini demain.

DONA LUSCINDE.

Père...

LE COMMANDEUR.

Bah! C'est encor faire un peu de chemin
Que de suivre des yeux ses enfants sur la route :
Ils s'en vont, c'est encor du bonheur qu'on écoute
Si le bruit de leurs pas s'en va vers du bonheur.

DONA DOLORÈS.

Vous êtes bon.

DONA LUSCINDE.

Oh, oui, bon père et bon veneur!
Car il romprait les chiens si l'on n'y prenait garde.
Las... Nous vous implorons pour Cœlia.

LE COMMANDEUR.

Bavarde,
Toi qui parles si bien, dis-lui de parler mieux :
Elle me lasse avec ses refus orgueilleux;
Celui qui la trompa chez moi, qu'elle le nomme!
Nous la marierons.

DON MIGUEL, riant.

Bien! Mais, s'il est gentilhomme?

LE COMMANDEUR.

Il ne l'est point, puisqu'il n'ose pas son devoir.

DON MIGUEL, bas, à don Juan.

Si vous avez jamais le plaisir de le voir,
Répétez-lui qu'il est jugé.

DON JUAN.

Comme il mérite !
Mais celle qu'a leurrée un serment d'hypocrite,
Monseigneur, convient-il de la punir encor ?
Avec votre indulgence et quelques pièces d'or
On pourrait lui donner un bonheur si facile...

LE COMMANDEUR.

De mon temps...

DON JUAN.

J'offrirai la dot, offrez l'asile.

DONA DOLORÈS, suppliant le Commandeur.

Père...

DONA LUSCINDE, de l'autre côté.

Père...

DON MIGUEL, qui s'est rapproché de don Juan.

Don Juan ! Vous ne respectez rien.

DON JUAN, tirant sa bourse.

C'est plaisir d'embrouiller le mal avec le bien.

DON MIGUEL, souriant.

La fiancée est un courrier vers les maîtresses,
Et solde l'arriéré des tendresses ?

DON JUAN, à part.

Tendresses ?

Tendant sa bourse à doña Dolorès.

Ne daigneriez-vous pas lui remettre ceci?

Elle hésite à prendre la bourse.

DONA DOLORÈS, à son père.

Vous le permettez ?

LE COMMANDEUR, résigné.

Prends...

DON JUAN, remettant la bourse.

Sans me nommer.

DONA DOLORÈS, avec gratitude.

Merci !

DONA LUSCINDE, courant vers don Juan.

Don Juan, vous valez mieux que vous. Je vous embrasse!

Elle lui jette les mains au cou, il la retient dans ses bras.

Pas si fort...

Elle se dégage.

Don Christobal, des seigneurs et des dames sont entrés et saluent le Commandeur.

Doña Miguel, doña Dolorès, doña Luscinde remontent.

DON MIGUEL, saluant doña Luscinde, dont il baise la main.

Au revoir...

DON CHRISTOBAL, à doña Luscinde.

Salut à votre grâce.

DON JUAN, à part.

Son baiser chaste a des parfums de l'inconnu.

DON CHRISTOBAL, au Commandeur.

Monseigneur...

LE COMMANDEUR.

Je vous dis merci d'être venu.

Don Miguel sort par la gauche, pendant que doña Luscinde, accompagnant une dame, sort par la droite. Avec d'autres invités sortent le Commandeur et

doña Dolorès qui cherche à appeler don Juan du regard; mais il ne la voit pas et demeure absorbé dans une pensée.

DON JUAN, seul.

Je sens tout le parfum de son corps dans ma tête.

SCÈNE IV

DON JUAN, DONA LUSCINDE.

Elle rentre en courant, cherche quelqu'un des yeux et s'avance vers don Juan.

DONA LUSCINDE.

Et don Miguel ?

DON JUAN.

Il est parti.

DONA LUSCINDE.

Le malhonnête !

DON JUAN.

Ne vous aurait-il point saluée ?

DONA LUSCINDE.

Oh, si peu !
Un grand salut de rien du tout ! Il triche au jeu.

DON JUAN.

Vous aviez quelque chose à lui dire ?

DONA LUSCINDE.

Sans doute.

DON JUAN.

Un secret ?

DONA LUSCINDE.

Important.

Elle veut sortir. Il la retient.

DON JUAN.

Parfait ! Je vous écoute.

DONA LUSCINDE.

Mes secrets ne sont pas pour don Juan.

DON JUAN.

Ils ont tort.

DONA LUSCINDE.

Je suis horriblement en colère... Et d'abord,
Tant pis pour lui ! J'avais un projet !

DON JUAN.

Je devine :
Un projet à panache, avec la mandoline,
Comme dans les romans d'Artus et d'Orlando ?

DONA LUSCINDE.

Presque.

DON JUAN.

Le chevalier est casqué d'un bandeau ?
La duègne le conduit dans l'ombre vers son rêve ?

DONA LUSCINDE.

Pas tout à fait.

DON JUAN.

Il vient, se prosterne, et son glaive
Ruisselle encor du sang verdâtre d'un dragon ?

DONA LUSCINDE.

Je voulais simplement lui parler au balcon,
Avec la nuit autour de nous, et le silence.

DON JUAN.

Sans échelle ?

DONA LUSCINDE.

Bien sûr ! Pourquoi ?

DON JUAN.

Pour qu'il s'élance !

DONA LUSCINDE.

Vous êtes un méchant ami. Faisais-je mal ?

DON JUAN.

Non.

DONA LUSCINDE.

Puisqu'on nous marie !

DON JUAN.

Et tout est si banal...

DONA LUSCINDE.

Certe ! On n'a même pas le temps d'être inhumaine :
Le curé vous bénit, le cocher vous emmène,
Et l'on est marié sans s'être fait la cour.

DON JUAN.

Ensuite, il est trop tard.

DONA LUSCINDE.

Nous n'avions plus qu'un jour !

DON JUAN, se rapprochant.

Je pourrais l'avertir...

DONA LUSCINDE.

Non. Plus.

DON JUAN.

Ah, cœur de roche,
Et qui veut se peiner par rancune ! On approche.
Je cours le prévenir. Il vient. Comptez sur lui.
— Dans votre chambre ?

DONA LUSCINDE.

Oh, non !

Il va examiner le balcon et revient.

DON JUAN.

Là. Sous ce balcon ?

DONA LUSCINDE.

Oui.

Rentre doña Dolorès.

SCÈNE V

LES MÊMES, DONA DOLORÈS.

DONA DOLORÈS.

Maison vide ! A part vous, tout le monde nous laisse.

DON JUAN, à part.

Laquelle est-ce que j'aime, et des deux, laquelle est-ce
Que je trompe avec l'autre ?

DONA DOLORÈS.

Il est fini, leur ba.,
Et nous revoilà seuls.

DONA LUSCINDE, avec embarras.

J'admire...

DON JUAN, à part.

C'est trop mal!

DONA LUSCINDE.

Ce qu'on a dépensé de noblesse et d'emphase!

DON JUAN, à part.

Bah, dès qu'un désir bouge, il a droit à l'extase!

DONA LUSCINDE, à don Juan.

A demain.

DON JUAN.

A bientôt.

DONA DOLORÈS.

A toujours.

Il baise la main de doña Dolorès. Elle le regarde partir et l'écoute longtemps. Des serviteurs entrent; ils éteignent ou emportent les flambeaux.

SCÈNE VI

DONA DOLORÈS, DONA LUSCINDE, puis LE COMMANDEUR.

Doña Luscinde vient embrasser sa sœur.

DONA LUSCINDE.

Au revoir.

DONA DOLORÈS.

Tu ne viendras plus là pour le baiser du soir.

DONA LUSCINDE.

Nous ne dormirons plus dans la maison du père.

DONA DOLORÈS.

Et je n'entendrai plus ton pas, comme une paire
D'oiseaux joyeux qui vont en sautant dans les fleurs.

Elle berce sur son épaule la tête de Luscinde.

Dodo... Ce n'est plus moi qui sécherai vos pleurs,
Et tu ne mettras plus ton front sur mon épaule.

DONA LUSCINDE.

Si, quand j'aurai de gros chagrins...

Le Commandeur entre et reste sur le seuil.

DONA DOLORÈS.

Comme c'est drôle,
Je suis heureuse. Et toi?

DONA LUSCINDE.

Je n'ai pas de regret.

DONA DOLORÈS.

Et pourtant, c'est un peu comme si l'on mourait.

DONA LUSCINDE.

Petite mère...

Le Commandeur, qui est venu près d'elles, les prend toutes deux par les épaules, et tour à tour les rapproche ou les éloigne de sa poitrine, pour les serrer ou pour les voir.

LE COMMANDEUR.

Oh, vous !... Encor, que je vous voie !
Pauvres enfants, mes doux petits, toute ma joie !
Je dis « pauvres enfants », et c'est moi que je plains.
Le vieux sera bien seul avec ses chapelains,
Le pauvre vieux, tout seul, comme un chien dans la foule.
Ah oui, c'est bien mon sang qu'on m'a pris, mon sang coule,
C'est bien ma chair à moi qu'on m'arrache des bras !

DONA LUSCINDE.

Nous viendrons vous voir.

LE COMMANDEUR.

Oui, mon petit, tu viendras.

DONA LUSCINDE.

Très souvent.

LE COMMANDEUR.

Oui, mon cœur... C'est méchant d'être triste,
Mais vois-tu bien, un vieux soldat, c'est égoïste,
Et puis, il faut qu'on pleure un peu, dans un roman.

DONA LUSCINDE.

Papa !

DONA DOLORÈS.

Nous reviendrons.

LE COMMANDEUR.

Oui, petite maman,
Tu reviendras bercer ton vieux fils pour qu'il meure...
Allons... Souvenez-vous de la bonne demeure,
Et soyez bien heureux tous les quatre... A demain.

Il sort.

Doña Dolorès tombe assise sur une chaise, et pleure.

DOÑA DOLORÈS.

Bon père !

DOÑA LUSCINDE, s'agenouillant auprès d'elle.

Dolorès... Sœur... Laisse-moi ta main...

DOÑA DOLORÈS.

Faire sa joie avec la misère d'un autre !

Cœlia entre.

SCÈNE VII

LES MÊMES, CŒLIA.

CŒLIA, à part.

De plusieurs !

DOÑA DOLORÈS.

Triste joie !

CŒLIA.

Au moins, on fait la vôtre !

DOÑA DOLORÈS.

Cœlia, j'ai deux mots à te dire.

DONA LUSCINDE, regardant la fenêtre.

Il est tard.

Elle remonte, inquiète, vers le alcon.

DONA DOLORÈS.

Mon père, Cœlia, consent à ton départ.

CŒLIA.

Merci !

DONA DOLORÈS.

Tu t'en iras, dès l'aube, à sa campagne.

CŒLIA.

La bénédiction du ciel vous accompagne !

DONA DOLORÈS.

Ce ne sera pas gai d'être seule là-bas,
Ma chère enfant.

CŒLIA.

Madame...

DONA DOLORÈS.

On ne t'oubliera pas.

CŒLIA.

Vous mériteriez d'être heureuse !

DONA DOLORÈS.

L'autre année,
Lorsque tout sera mieux, ma pauvre abandonnée,
Je te prendrai dans ma maison.

CŒLIA.

Chez vous deux ! Non !

DONA DOLORÈS, souriant.

Tu me m'aimeras plus si je change de nom ?

CŒLIA.

Oh, je vous aimerai toujours, mais...

DONA DOLORÈS, lui tendant la bourse de don Juan.

Pour attendre,

Ceci te servira, du moins.

CŒLIA.

Je n'ose prendre...

DONA DOLORÈS.

Parce que c'est de l'or ?

CŒLIA.

J'ai trop honte de moi.

DONA DOLORÈS.

Pour l'enfant.

CŒLIA.

Rien de vous, à lui !

DONA DOLORÈS.

Pourquoi ?

CŒLIA, embarrassée.

Pourquoi ?

DONA DOLORÈS, tendant la bourse.

Prends donc, c'est le cadeau des noces que l'on t'offre.

CŒLIA, regardant la bourse.

La bourse de don Juan !

DONA DOLORÈS.

Qu'importe ?

CŒLIA.

Dans son coffre,
La bourse et l'or, je n'en veux point!

DONA DOLORÈS.

Mais... Cœlia,
Es-tu folle?

CŒLIA.

Autrefois!

DONA DOLORÈS.

Qu'y a-t-il?

CŒLIA.

Il y a
Qu'on m'a trop fait souffrir! Je ne veux rien des hommes.
C'était peu d'égorger, ils raillent, et nous sommes
Leurs jouets! Songez donc! Une fille de rien!
Cela s'est cru le droit d'être heureuse, aussi bien
Qu'une autre! Malheur à la femme qui se fie
A l'homme, et puis malheur à qui lui prend sa vie,
Et s'en détourne après sans pitié ni merci!

DONA DOLORÈS.

Cœlia, la douleur te fait penser ainsi?
Les hommes ne sont pas tous semblables.

CŒLIA.

Madame...
Excusez-moi... J'ai tort de parler...

Doña Dolorès l'examine avec anxiété et lui tend à nouveau la bourse. Doña Luscinde, qui vient de rentrer, les regarde.

Sur mon âme,
Je n'accepterai point cette bourse!

DONA DOLORÈS.

Prends-la.

Prends.

CŒLIA.

M'obligerez-vous à cette honte-là ?

DONA DOLORÈS.

Après ce que tu viens de dire, je l'exige.
Tes refus font injure au comte... Prends, te dis-je...

CŒLIA, à part.

Me payer par ses mains !

DONA DOLORÈS.

Prends.

CŒLIA prend la bourse, la contemple et la laisse tomber à terre.

Je ne peux pas.

DONA DOLORÈS.

Soit !

Va-t'en.

CŒLIA, suppliant.

Madame...

DONA DOLORÈS.

Va, mais va donc !...

Cœlia sort.

DONA DOLORÈS, accablée.

Sous mon toit !

DONA LUSCINDE, s'approchant de sa sœur.

Elle t'a dit le nom ?

DONA DOLORÈS.

Aucun nom.

DONA LUSCINDE, avec une feinte ignorance.

Je soupçonne
Don Christobal, ou bien don Luis... Et toi ?

DONA DOLORÈS.

Personne.

DONA LUSCINDE, à part.

La pauvre...

DONA DOLORÈS, se levant.

Allons dormir.

DONA LUSCINDE.

Bonne nuit !

DONA DOLORÈS.

Dors longtemps !

Elle baise sa sœur au front et sort.

SCÈNE VIII

DONA LUSCINDE, seule.

Elle traverse la chambre et se dirige vers la fenêtre. La salle n'est plus éclairée maintenant que par un seul flambeau et la lune.

DONA LUSCINDE.

Faut-il que la douleur gâte tous les instants !
C'est bien mal arrangé, les choses de la terre !
A la fenêtre.
Toutes les voix du monde ont fini par se taire.
— Dès qu'on n'entend plus rien, c'est si bon d'écouter !
On dirait que le ciel va se mettre à chanter :
Tout se tait, mais tout chante, et l'âme se déploie...

Elle revient vers le devant de la scène. Un homme masqué escalade le balcon.

SCÈNE IX

DONA LUSCINDE, DON JUAN.

Elle se retourne et aperçoit l'homme masqué qui entre dans la chambre.

DONA LUSCINDE.

Don Miguel, c'est vous?

DON JUAN, *toujours masqué.*

Oui.

DONA LUSCINDE.

Non!

DON JUAN, *à voix basse.*

C'est lui qui m'envoie.

DONA LUSCINDE.

Vous mentez. Qu'êtes-vous?

DON JUAN.

Un ami.

DONA LUSCINDE.

Vous mentez.

Je ne vous connais pas.

DON JUAN.

Regardez mieux.

DONA LUSCINDE.

Sortez!

DON JUAN.

Plus tard. Il faut d'abord que je vous parle.

DONA LUSCINDE.

A l'aide!
Au secours!

DON JUAN.

Le scandale est un méchant remède :
Quand vous saurez mon nom, vous n'appellerez plus.

Il ôte son masque.

DONA LUSCINDE.

Don Juan!

DON JUAN.

Vous voyez bien qu'ils étaient superflus,
Vos cris.

DONA LUSCINDE.

Que voulez-vous?

DON JUAN.

Vous parler.

DONA LUSCINDE.

Je m'étonne.

DON JUAN.

A vous seule, et sachant combien vous êtes bonne,
J'ai compris qu'il fallait ne m'adresser qu'à vous
Pour parer aux malheurs qui pèsent sur nous tous,
Pour sauver votre sœur s'il en est temps encore.

DONA LUSCINDE.

Seigneur Dieu!

DON JUAN.

C'est pour elle et pour moi que j'implore,
Et nous sommes perdus si vous ne m'aidez pas.

DONA LUSCINDE.

Vous m'effrayez!

DON JUAN, avec une feinte inquiétude.

On vient!

DONA LUSCINDE, troublée.

Jésus!

DON JUAN.

J'entends des pas;
Éteignons ce flambeau.

Il éteint l'unique flambeau. La lune les éclaire seule.

DONA LUSCINDE, s'éloignant de lui.

Dans l'ombre!

DON JUAN, à part.

Elle m'évite :
Bon signe...

DONA LUSCINDE.

Si quelqu'un survenait! Parlez vite.

DON JUAN.

Oui, mais promettez-moi le secret.

DONA LUSCINDE.

Je promets.

DON JUAN, se rapprochant.

Doña Dolorès...

DONA LUSCINDE, reculant.

Quoi ?

DON JUAN.

J'ai cru que je l'aimais.
J'en aime une autre.

DONA LUSCINDE.

Non !

DON JUAN.

Une autre !

DONA LUSCINDE.

Non, vous dis-je !
Vous l'aimez ! Je ne vous crois pas ! C'est un vertige,
Un cauchemar, que sais-je, une erreur d'un moment,
L'hallucination d'un caprice... Comment,
Lorsqu'on a pu la voir, l'écouter, la connaître,
L'aimer, en être aimé, comment trouver un être
Qu'on ose préférer à cette sainte-là ?

DON JUAN.

Elle l'est trop pour moi !

DONA LUSCINDE.

Vous l'aimez ! Aimez-la.
Je le sais, je vous dis que vous l'aimez !

DON JUAN.

Je l'aime,
Sans doute, et presque autant que vous l'aimez vous-même :
C'est pourquoi je la veux sauver d'un désespoir.

DONA LUSCINDE.

Non, vous l'aimez d'amour, par respect, par devoir,
Par gratitude, avec le plus pur de votre âme,
Parce que vous l'aimez et qu'elle est votre femme,

Et que vous l'aimerez toujours, et qu'il le faut,
Et qu'elle vous adore, elle, et que de si haut
Vous ne pouvez descendre à voir personne!

DON JUAN, se rapprochant.

Celle
Vers qui j'aspire est une auguste demoiselle,
Chaste comme une aurore et fière comme un soir,
Qui, lorsqu'elle apparaît, semblable à l'ostensoir
Qu'on lève sur la foule agenouillée, épanche
Dans tous les cœurs un peu de sa lumière blanche,
Et nous bénit d'avoir contemplé sa candeur;
Car sa jeunesse nous parfume de l'odeur
Qu'ont les roses du ciel dans le jardin des anges;
Car elle est douce, avec des colères étranges,
Des bonds d'orgueil, des cris d'espoir, des élans fous;
Elle est superbe, ardente, et belle, autant que vous,
Comme vous, ô doña Luscinde, ô la suprême,
La seule, mon élue...

DONA LUSCINDE.

Ah! pauvre sœur.

DON JUAN.

Je t'aime!
Entends-tu! Je l'ai dit! Je vous aime! C'est fait!
Je l'ai dit. Ce silence atroce m'étouffait.
J'en serais mort.

DONA LUSCINDE.

Don Juan, vous m'avez offensée.

DON JUAN.

Avec un tel amour, non!

DONA LUSCINDE.

Je suis fiancée.

DON JUAN.

A cet homme, bouffon de la rue et d'ici !

DOÑA LUSCINDE.

Quel mal vous ai-je fait pour me parler ainsi ?

DON JUAN.

Vous ? Un mal dont je meurs puisque je vous adore !

DOÑA LUSCINDE.

J'en aime un autre.

DON JUAN.

Osez le répéter encore,
Sans rire, ce mot-là ! Vous l'aimez ? Dites oui !

DOÑA LUSCINDE.

Mon père m'a promise à lui, je suis à lui.

DON JUAN.

Non, vous ne l'aimez pas et qu'importe le reste ?
On vous trompait, on vous sacrifie, et d'un geste
Vous pouvez vous sauver encor si vous daignez !
Fuyons. Venez. Je sais des pays éloignés
Où l'on vous bénira de vouloir être heureuse.

DOÑA LUSCINDE.

Je ne veux pas. Sortez. Allez-vous-en.

DON JUAN.

Peureuse,
De quoi donc as-tu peur ? Est-ce du paradis ?
Ose me regarder au fond des yeux, et dis
Que tu ne seras pas à moi !

DONA LUSCINDE.

Je vous en prie...
J'essaierai de penser que c'était raillerie,
Et je n'avouerai rien à personne.

DON JUAN.

Les gens ?
Et que me font les gens, à moi ? Tous ces marchands
De sottise, qu'ont-ils à faire avec un rêve ?
Rien n'existe ! Je t'aime et te veux, je t'enlève !

DONA LUSCINDE, reculant devant lui.

Je ne vous suivrai pas !

DON JUAN, avançant toujours.

Je saurai t'y forcer !
Et quand je t'aurai prise...

DONA LUSCINDE.

Essayez de l'oser !
Suis-je une Cœlia ?

DON JUAN, la saisissant par le poignet.

Qui que tu sois !

DONA LUSCINDE.

L'infâme !
Abuser de sa force et surprendre une femme !

DON JUAN.

Je t'aime !

DONA LUSCINDE.

C'est cela qu'il nomme de l'amour !
Il m'aime ! Un désir vil, le caprice d'un jour,

Quelque chose qui fait qu'on ressemble à des bêtes,
C'est son amour !

DON JUAN.

Des mots appris que tu répètes !

DONA LUSCINDE.

Ne parlez plus, don Juan, car j'ai honte pour vous !

DON JUAN.

Dis ce qu'il te plaira ! Je serai ton époux,
Ton amant, je serai celui qui te possède,
Je t'aurai !

DONA LUSCINDE.

Que je sois maudite si je cède !

DON JUAN, l'enserrant dans son bras.

Donne-le, ton baiser !

DONA LUSCINDE, se débattant.

Non !

DON JUAN.

Assez, à la fin !
J'ai soif de toi, j'ai faim de toi, j'ai soif et faim,
Et le désir de toi bat dans toutes mes veines !

DONA LUSCINDE.

Grâce, don Juan, pitié...

DON JUAN, la serrant.

Les prières sont vaines !
Il est trop tard ! Tu m'as envoûté, mon sang bout.
Tes mains, tes yeux, tes dents, ta gorge, je veux tout !
Mensonge ou vérité, dis que tu m'aimes !

DONA LUSCINDE.

Lâche!
Je vous hais!

En se débattant elle déchire et arrache le collet de don Juan.

DON JUAN.

Va, rugis! La lionne se fâche?
Bien!

DONA LUSCINDE, menaçante.

Prenez garde!

DON JUAN.

Mords! Je t'aime mieux ainsi!

DONA LUSCINDE.

Tuez-moi!

DON JUAN, tandis qu'ils luttent.

Tu vivras et tu diras merci,
Et, si tu veux la mort, tu vas mourir d'ivresse!
Enlace-moi, serpent, déchire-moi, tigresse!
Sens-tu comme je t'aime et combien je te veux?
Frappe! Étrangle-moi dans tes doigts, dans tes cheveux!
Encor! Donne aux baisers une saveur farouche!
Oui, tue, et je rendrai mon âme sur ta bouche,
Ce sera bon!

Elle arrache le poignard de don Juan, à sa ceinture, et le lève sur lui.

DONA LUSCINDE.

Meurs donc!

DON JUAN, parant le coup.

Plus tard!

Elle lui échappe et recule.

DONA LUSCINDE.

N'approchez pas!
C'est moi que je tuerai si vous faites un pas!

DON JUAN.

Te tuer ? Tu vas vivre au contraire, et connaître
L'extatique douceur de mourir pour renaître,
D'être deux en un seul, deux flammes dans le feu,
Pour monter jusqu'au ciel du ciel, au cœur de Dieu !

Il s'élance vers elle.

DONA LUSCINDE, se frappant du poignard.

Je m'en remets à lui !

Elle tombe.

DON JUAN, penché vers elle.

Tu ne t'es pas frappée ?
Réponds ! De quoi ta guimpe est-elle donc trempée ?
C'est chaud... Du sang ! Ah, fou, qu'ai-je encor fait ?

DONA LUSCINDE, faiblement.

Ma sœur...

DON JUAN.

N'ayez plus peur de moi...

DONA LUSCINDE.

J'ai mal. Un confesseur...

DON JUAN.

Revenez...

Il court vers la porte, et appelle à grands cris.

Au secours !

Il retourne vers doña Luscinde, puis vers la porte, et crie :

Au secours ! Qu'on apporte
Des lumières ! A l'aide ! Au secours !... — Elle est morte ?
Non !...

Des serviteurs accourent ; il remet son masque et son manteau.

Entrez... Vite !... Allez chercher un médecin !

SCÈNE X

LES MÊMES, LE COMMANDEUR, DES VALETS.

Le Commandeur entre en écartant brusquement les valets; don Juan recule dans un coin.

LE COMMANDEUR.

Qu'y a-t-il?

Il aperçoit doña Luscinde et court vers elle s'agenouiller.

Mon enfant! Ma Luscinde!

Il aperçoit don Juan masqué.

Assassin!

Oh, ma pauvre petite enfant qu'on m'a tuée!...
Bouge donc...

DONA LUSCINDE, ouvrant les yeux.

Père, à moi...

LE COMMANDEUR, à don Juan qui se dirige vers la porte.

Fils de prostituée,

Reste là!

A ses gens.

Gardez-le!

A sa fille.

Toi qui riais souvent,

Ris encor.

A don Juan qui gagne la porte.

Je te dis qu'on ne sort pas vivant!

Penché sur doña Luscinde, et levant la faible main qui serre le collet de don Juan :

Que tiens-tu dans ta main?...

A don Juan.

Ote ton masque, traître!

Ote! Parleras-tu?

Don Juan fait signe que non.

Si! Je veux te connaître!

Je veux te voir vivant, une fois, voir tes yeux,

Ta face, entendre ta voix, pour te tuer mieux!

Se levant pour courir sur le passage de don Juan qui gagnait la porte.

On ne sort pas!

A don Juan, qui vient de joindre les mains.

Qui donc est-ce que tu supplies?

Tirant son épée et la dirigeant vers lui.

Passe par là!

DON JUAN, tristement, tirant son épée.

Que les choses soient accomplies!

Ils se battent. Duel rapide.

LE COMMANDEUR, tombant.

Il m'a tué!

DON JUAN.

Tu l'as voulu!

DONA LUSCINDE, faiblement.

Père...

UN VALET, penché sur le Commandeur.

Est-il mort?

DON JUAN.

Mon Dieu, serai-je donc et toujours le plus fort!

Il se jette, l'épée haute, sur les valets qui gardent la porte, et les disperse.

Passage!

Il sort.

Au même moment, doña Dolorès rentre par une autre porte; derrière elle, Cœlia.

SCÈNE XI

LES MÊMES, moins don Juan, DONA DOLORÈS, CŒLIA.

DONA DOLORÈS.

Mon père! Ah!...

Penchée sur son père.

Tué!

Apercevant sa sœur, et courant vers elle.

Luscinde! Est-elle
Blessée aussi?... Tous deux!

CŒLIA, près de doña Luscinde.

La blessure est mortelle.

LE COMMANDEUR, se soulevant avec peine.

Venge-nous!

Il retombe et meurt.

DONA DOLORÈS.

Sauvez-les tous deux!

CŒLIA.

Il est trop tard.

DONA DOLORÈS.

Que je meure avec eux, alors!

Elle voit, à terre, près de Luscinde, le poignard, et s'en détourne avec effroi.

L'affreux poignard!

Elle retourne vers son père, tandis que Cœlia considère, avec une attention et une stupeur croissantes, l'arme qu'elle ramasse enfin.

CŒLIA, à part.

C'est le sien!... Lui?...

Elle se relève. Aux serviteurs.

Qui donc était dans cette chambre?

DONA DOLORÈS, agenouillée devant son père.

Don Juan, à mon secours, don Juan!

CŒLIA, près de Luscinde, soulève le bras de la jeune fille et la main qui tient le collet déchiré, comme a fait le Commandeur; elle le considère, puis elle le prend.

Le collet d'ambre!

DONA DOLORÈS.

Oh, pitié!...

CŒLIA, se rapprochant de doña Dolorès, tenant d'une main le poignard, de l'autre le collet.

Regardez ceci. Regardez bien.

DONA DOLORÈS, sans entendre Cœlia.

Don Juan...

CŒLIA, avec insistance.

Ceci.

DONA DOLORÈS, se retournant enfin, mais sans rien voir.

Pitié!... Que me veux-tu donc?

Cœlia la contemple un instant dans sa douleur, puis elle retire ses mains et les preuves qu'elle apportait.

CŒLIA.

Rien.

Rideau.

ACTE II

Dans le palais de don Juan, une salle de festin, en désordre ; la table est chargée de flacons, de fruits et de fleurs ; alentour, des sièges ; dans le coin de droite, au premier plan, une chaise haute, au pied de laquelle est un tabouret ; l'épée de don Juan est appuyée contre la chaise.

SCÈNE PREMIÈRE

De jeunes seigneurs et des courtisanes sont assis pêle-mêle et parlent tous ensemble : DON LUIS, DON RODRIGUEZ, DON GASPAR, DON JOSE, INÈS, BELISE, DOROTHÉE, LA MORISQUE, POMME D'ÈVE. Au lever du rideau, DON JUAN, à l'écart, se tient adossé à la chaise haute ; DON MIGUEL, entrant plus tard, rôde par la salle ; des valets vont et viennent. Bruits de verres et de causeries ; la nuit est avancée, le souper se termine. Peu à peu, le jour paraît.

DON JOSE, s'accompagnant de la guitare, chante.

Quand j'ai voulu cueillir la pêche,
Le dieu d'amour s'est envolé,
Ollé!
La bouche des vierges est fraîche!

DOROTHÉE.

Je ne veux pas que vous touchiez mon scapulaire.

BELISE.

Eh ! don Juan !

DON GASPAR, bas.

Toi, tu vas le remettre en colère...

DON LUIS, debout.

Je bois ce vin...

DOROTHÉE.

Tu nous l'as dit toute la nuit!

DON LUIS.

A notre hôte, don Juan!

BELISE.

A l'amour!

POMME D'ÈVE.

Au déduit!

DOROTHÉE.

Viens t'asseoir.

BELISE.

Où donc est don Christobal?

DON GASPAR.

Au diable!

DON JOSE.

Eh non, puisqu'il n'est pas ici!

BELISE.

C'est incroyable!

DON JUAN, à part.

Les pauvres morts...

DON LUIS.

Et don Miguel?

DOROTHÉE.

Il est en deuil.

BELISE.

Don Miguel est vexé d'épouser un cercueil!

DON RODRIGUEZ.

Il est surtout vexé qu'au bout d'une semaine,
On cherche encor l'auteur du crime.

DON JOSE.

Il se démène,
Et l'on n'entend que sa colère au tribunal.

DON RODRIGUEZ.

Il soupçonne don Juan, moi, toi, tous ceux du bal.

DON LUIS.

Diantre!

DON RODRIGUEZ.

Il inspecte tout, suspecte tout le monde.

DON JUAN, à part.

Oh! ce bruit qui me lasse et cette table immonde!
Mais, pour n'avoir pas l'air de fuir, il les fallait...
— Qui donc a pu trouver mon poignard, mon collet?
Dolorès, qui n'a rien voulu dire, étant bonne.
Mais elle m'a jugé, me sauve et m'abandonne.
Partons.

INÈS, bas à don Jose.

Comme il est triste!

DON RODRIGUEZ, bas.

On sait pourquoi.

INÈS.

Tu sais?

DON RODRIGUEZ.

Sa fiancée, après la crise et les accès
De douleur, et huit jours de combats dans les larmes,
Fait vœu d'entrer aux Carmélites.

DON LUIS.

Pour les Carmes!

DON RODRIGUEZ.

Elle va prier Dieu pour les siens, en pleurant;
Mais elle y va.

DON JUAN, à part.

Maudit leur Dieu qui me la prend!

DON RODRIGUEZ, continuant.

Ils sont morts sans prière et sans prêtre, et, leurs âmes,
La nonne se dévoue à les sauver des flammes.

DON JUAN, à part.

Et moi!

INÈS.

Si je pouvais le consoler un peu?

DON JOSE.

N'y compte pas, Inès, c'est le souper d'adieu.

INÈS, avec frayeur.

Il part?

DON JOSE.

Tantôt.

INÈS.

Es-tu bien sûr?

DON JOSE.

Oui, chère belle.

INÈS.

Oh!

En poussant ce cri, elle se rapproche de don Juan, les bras tendus.

DON JUAN, nerveusement.

La vertu me chasse et le vice m'appelle!

INÈS, faiblement.

Don Juan...

DON JUAN.

Je vous entends, les folles et les fous!

Il se lève en éclatant de rire.

Je viens! Rappelez-moi! C'est dit! Je suis à vous!

Il va à la table.

J'y rentrerai, dans mon atroce bacchanale,
Mais ailleurs!

A la table.

Je vous lègue une larme finale.
La seule, et pour adieu, je vous la répartis,
Ainsi que don Jésus entre douze appétits
Partageait le pain noir des dernières agapes!

DON RODRIGUEZ.

Amen!

INÈS.

Vous blasphémez, don Juan...

DON JUAN.

Comme trois papes!

INÈS, suppliante.

Maître...

DON JUAN.

Il est bien permis de blasphémer un peu :
Blasphémer, c'est encor se rapprocher de Dieu!

INÈS, bas, à don Juan.

Le ciel se vengera, quelque jour...

DON JUAN.

Que m'importe?
Si Dieu n'est pas content de m'entendre, qu'il sorte!
Je suis jaloux de Dieu : les femmes l'aiment trop!

DON GASPAR.

Le fait est que nous n'en avons que par raccroc.

DON JOSE.

Et pourtant, ô mes fils, la femme...

DON LUIS.

Ça vous tue.

DON JOSE.

... N'est bonne qu'en amour et belle qu'en statue.

DON JOSÉ, qui a pris une guitare, chante.

Avant d'avoir cueilli la pêche,
Le dieu d'amour s'est envolé,
Ollé!
La bouche des vierges est fraîche!

Le dieu d'amour est en maraude,
Car il aime le fruit volé,
Ollé!
La bouche des femmes est chaude!

Don Miguel entre.

DON JUAN, joyeusement.

D'où venez-vous si tard, don Miguel, mon ami,
Mon frère? Don Miguel, vous n'avez pas dormi,
Et j'ai failli partir sans vous voir.

A Inès, qui lui prend le bras.

Belle fille,
Que veux-tu?

INÈS, *bas, à don Juan.*

C'est donc vrai que vous quittez Séville?

DON JUAN, *gaiement.*

Au petit jour!

INÈS.

Où donc allez-vous?

DON JUAN.

Dans un coin!
Que m'importe où je vais pourvu que je sois loin!
Courons la vie! Et les pays n'importent guère!
Nous avons fait l'amour et nous ferons la guerre.
Don Miguel, vous plaît-il de me suivre où je vais?

DON MIGUEL, *sèchement.*

J'ai ma besogne ici, don Juan, et je la fais.

DON JOSE, *reprenant sa guitare.*

Pour calmer les chagrins les plus nobles d'Espagne,
Belle Inès, chante un peu.

DON JUAN.

Chante.

DON JOSE.

Je t'accompagne.

INÈS.

Seigneur, voilà des mois que je n'ai plus chanté.

DON JUAN, *prenant une coupe vide.*

Alors, buvons!

Un valet s'approche pour le servir.

Du vin?... Pas de vin! Du Léthé!

L'eau qui fait qu'on oublie est la meilleure à boire!
Don Miguel, nous jouerons à perdre la mémoire.

Il boit.

Tous les vins que je bois m'écœurent quand j'ai bu.
Ah, si j'avais pu croire en Dieu, si j'avais pu!

On entend sonner l'angélus.

Un glas! Entendez-vous? Deux glas! Le glas qui sonne!

DON LUIS.

C'est l'angélus.

DON JUAN.

Le glas, vous dis-je!

DOROTHÉE.

Il déraisonne.

DON JUAN.

Si ce n'est point le glas, alors c'est le tocsin!
Le Sacré-Tribunal a flairé l'assassin :
Il aboie, et Saint-Paul va dérouiller ses portes.
O mes frères, songeons aux morts, songeons aux mortes,
Baignons-nous dans l'effroi d'être oubliés demain.
Belise! Un anneau d'or brille au doigt de ta main,
Mais ta main durera moins longtemps que ta bague...

DOROTHÉE.

Il n'est pas gai.

POMME D'ÈVE.

Pour sûr!

BELISE.

Il est ivre.

DON JOSE.

Il divague.

DON JUAN.

Puisqu'il nous reste encore un jour, soyons joyeux :
Inventons des péchés pour nous venger des dieux !

UN VALET, à don Juan.

Seigneur, un moine est là qui veut entrer.

DON JUAN.

Qu'il entre !

DON LUIS.

Que vient-il faire ?

BELISE.

Il vient voir le loup.

DON JOSE.

Dans son antre !

INÈS.

Don Miguel, vous avez un étrange regard...

DON GASPAR.

Bah ! C'est un mendiant des Ordres...

POMME D'ÈVE.

Mais si tard !

DON LUIS.

Si matin !

DON JOSE.

Il n'y a pas d'heure pour les moines !

DON LUIS.

Les pommettes d'Inès sont comme deux pivoines.

INÈS.

J'ai honte.

DON RODRIGUEZ.

Dorothée est comme un lis.

DOROTHÉE.

J'ai peur.

DON LUIS, bas, à don Gaspar.

Ça, c'est quelque envoyé du Grand Inquisiteur.

DON JUAN.

Un espion ? Eh, tant mieux, la vie est monotone,
Inepte, et tout ce qui l'agite ou qui m'étonne
Est bien venu !

DON JOSE.

Cachez vos adorables peaux !
Ne troublons pas la chair lorsqu'elle est en repos.

SCÈNE II

LES MÊMES, LE FRANCISCAIN.

DON JOSE.

Donnons de la guitare à monseigneur le moine.
Au Franciscain.
Aimes-tu la musique ?

LE FRANCISCAIN.

Euh... Pas trop.

DON JOSE.

Et l'avoine ?

LE FRANCISCAIN.

Je me nourris de pain, par la grâce de Dieu
Qui m'a fait homme.

DON JUAN.

Bien, frère ! Par le sang bleu
De la mort bleue et tous les corps bleus de la peste,
Je veux récompenser la fierté qui te reste !
Tu désires ?

LE FRANCISCAIN.

Seigneur, les reliefs du festin,
Pour les pauvres.

DON JUAN.

Tu t'es levé de grand matin
Pour réclamer si peu.

LE FRANCISCAIN.

Notre prieur m'envoie.

DON JUAN.

Pour entendre, ou pour voir ?

DON JOSE.

Pour qu'il entende et voie.

LE FRANCISCAIN.

Quoi donc ? — Notre prieur m'a dit...

DON JUAN.

Je le connais :
Il fut mon précepteur au temps où j'ânonnais.

LE FRANCISCAIN.

C'est un saint.

DON JUAN.

C'est un sage, et malin comme un singe.

LE FRANCISCAIN.

Il vous connaît aussi, don Juan.

DON JOSE, à Pomme d'Ève.

Cache ton linge...

DON JUAN, tendant une bourse au moine.

Tiens, prends ceci, mon brave, et va prier pour moi.

LE FRANCISCAIN.

Grand merci, monseigneur.

DON JUAN.

Il n'y a pas de quoi !
L'or, presque autant que l'homme, est l'ennemi des hommes;
C'est l'homme et l'or qui nous ont faits ce que nous sommes
Et qui m'ont empêché d'être l'égal d'un chien.

LE FRANCISCAIN.

Et Dieu le père.

DON JUAN.

Il a fait du beau !

LE FRANCISCAIN, à part.

Le païen !

DON JUAN.

Que cherchez-vous ainsi, don Miguel ?

DON MIGUEL, sèchement.

Le coupable.

DON JUAN.

Don Miguel, pensez-vous le trouver à ma table ?

DON MIGUEL.

Je le cherche partout et je le trouverai.

DON JUAN.

Pour...

DON MIGUEL.

Qu'il en meure!

DON JUAN.

Et si ce n'est point à son gré?

DON MIGUEL.

C'est au mien. Il pliera les genoux dans la boue!

DON JUAN, souriant.

Vous le souffletterez, il tendra l'autre joue.

DON MIGUEL, la main à son poignard.

Non, je le saignerai, le cou sur un ruisseau,
Là, dans la gorge, avec ceci, comme un pourceau!

DON JUAN, railleur.

Eh, c'est dit, vous irez le chercher dans son bouge.
Mais s'il n'est pas content d'être tué? S'il bouge?
Mon cher, les assassins sont parfois très méchants.

DON MIGUEL.

Vous vous moquez?

DON JUAN.

Non pas, mais j'avertis les gens.

DON MIGUEL.

De quoi?

DON JUAN.

Votre héroïsme est mêlé d'imprudence;
Et je vous dis qu'il sied, lorsqu'on ouvre la danse,
De s'attendre à danser plus qu'on n'aurait voulu;
Je dis encor que vos panaches m'ont déplu,
Comme si vous veniez guerroyer sur mes terres.

DON MIGUEL.

Cet homme est-il baron parmi vos feudataires?

DON JUAN.

Beaucoup plus.

DON MIGUEL.

C'est quelqu'un qui vit dans le palais?
Un parent? Quoi?

DON JUAN.

Ni des parents ni des valets.
Celui dont nous parlons me tient plus près encore.

DON MIGUEL.

Je veux savoir son nom!

DON JUAN.

Et je veux qu'on l'ignore.

DON MIGUEL, se rapprochant de don Juan.

C'est?...

DON JUAN.

Tâchez de comprendre au lieu de tant crier...

DON MIGUEL.

Je comprends qu'il y a dans l'ombre un meurtrier,
Que je poursuis, que vous défendez!

DON JUAN, prenant négligemment son épée qui est appuyée contre la chaise.

Oui, je l'ose,
Parce que je prétends que cet homme est ma chose
Et qu'y vouloir toucher c'est ternir mon blason;
Que, vengeur de ma dame, et chef en sa maison,
Je suis celui qui peut et veut agir en maître.
Le criminel, c'est moi... qui seul dois le connaître,
Seul, le punir, comme il me plaît, quand il me plaît;
Sa vie, elle est à moi, je me la garde: elle est
Le plus cher de mes biens, l'unique auquel je tienne,
Et, si quelque imprudent veut me l'ôter, qu'il vienne!
Mais sachez bien d'abord que je la défendrai,
Comme la mienne, aussi longtemps que je vivrai,
Et que pour avoir l'une il faudra prendre l'autre!

DON MIGUEL.

Il est votre ennemi, don Juan?

DON JUAN.

Plus que le vôtre!

DON MIGUEL.

Don Juan, vous le jurez?

DON JUAN.

Par la Vierge et les saints!
Je jure que je hais ce roi des spadassins,
Ce bandit, ce larron d'honneur, tueur de femmes,
Tueur de vieux, sinistre entre les plus infâmes,
Qui me torture, et m'a torturé, le bourreau!
Levant son épée.
Et vienne l'heure où tu sortiras du fourreau,
Toi, pour me délivrer enfin du gueux funeste,
Funeste à moi, funeste à tous, comme la peste,

Car il m'a fait saigner par la douleur d'autrui,
Et si je hais quelqu'un sur la terre, c'est lui !

Il jette son épée du côté de la porte. Pendant ce dialogue, le moine continue à faire le tour des tables, ramassant à terre des vivres qu'il met dans sa besace.

LE FRANCISCAIN, à part.

Lui-même... Grâce au ciel, j'arrive juste à l'heure.

Il se dirige vers la porte.

DON LUIS, à don Gaspar.

Le temps est à l'orage.

BELISE.

Ils sont gais.

POMME D'ÈVE.

Moi, j'en pleure.

DON JUAN, au moine.

Tu nous quittes, le moine ?... As-tu bien entendu ?

LE FRANCISCAIN, montrant sa besace.

Je ramassais, et tout ne sera pas perdu.

Il va vers la porte.

DON JUAN.

Eh, frère! Écoute encor !... Si quelqu'un te vient dire
Qu'ici-bas tout est mal et va de mal en pire ;
Qu'un Dieu qui permet tout n'a jamais existé ;
Que ton âme immortelle est une vanité,
Car tu n'es comme moi qu'un misérable insecte ;
Qu'il y a des vertus en dehors de ta secte;
Que Dieu le père, étant la cause de l'effet,
Ne peut pas me punir d'être tel qu'il m'a fait :
Si quelqu'un dit cela, c'est un énergumène
Qui trouble la santé de la sottise humaine,

C'est un traître, c'est un colporteur de poisons,
Brûle-le !

LE FRANCISCAIN.

Monseigneur, c'est ce que nous faisons.

DON JUAN.

Brûle-moi donc.

LE FRANCISCAIN.

Plus tard, don Juan.

DON JUAN.

À ton service !

LE FRANCISCAIN, à part.

Oui, nargue, je te tiens...

INÈS, bas à don Juan.

Il est du Saint-Office.

DON JUAN.

Je le sais.

INÈS.

La Suprême a brûlé bien des gens...

DON JUAN.

Des deux sexes.

INÈS.

Pour des propos moins outrageants.

DON JUAN, cueillant une rose sur la table.

Un plaisir que je prends pour un mal que je risque !
Il faut bien amuser la vie... Allons, Morisque,
Danse...

La Morisque s'avance au premier plan, vers le coin gauche de la scène, et se prépare à danser.

LE FRANCISCAIN, toujours au seuil de la porte.

Permettez-moi d'aller près des laquais
Recueillir les morceaux qu'on jette.

DON JUAN.

Et les caquets ?

Le moine sort.

INÈS.

Vous le provoquez trop, monseigneur.

DON JUAN.

Ça le change.

DON JOSE, à la Morisque.

Le rustre a fui devant tes seins couleur d'orange :
Danse un peu pour qu'on t'aime.

DON JUAN.

Et fais-nous de l'oubli.

SCÈNE III

LES MÊMES, moins le moine.

Don Juan s'est assis sur la haute chaise de droite et joue avec la rose qu'il a cueillie. Inès s'assied sur le tabouret. Pendant tout le dialogue suivant, la Morisque danse au son discret d'une guitare.

INÈS.

L'oubli, vous en parlez beaucoup...

DON JUAN.

C'est mal poli ?

INÈS.

Non, vous semblez parler d'un rêve.

DON JUAN.

Au clair de lune?

INÈS.

Comme vous, j'ai rêvé d'oublier.

DON JUAN, à part.

Encore une!

INÈS.

Et c'est pourquoi je vous comprends quand vous parlez.

DON JUAN.

Compliments...

INÈS.

Vous raillez même les désolés.

DON JUAN.

C'est un crime?

INÈS.

Pour vous qui savez les entendre!
Avoir compris, c'est presque un devoir d'être tendre.

DON JUAN.

Est-ce sur toi qu'il faut pleurer?

INÈS.

Parlez plus bas :
On écoute.

DON JUAN.

J'écoute aussi.

INÈS.

Je n'ose pas.

DON JUAN.

Ose, ne suis-je plus le confident des femmes?
Mon oreille est un puits où l'on verse des âmes,
Verse la tienne.

INÈS.

Oh, non! Quand vous raillez ainsi,
J'ai trop de honte.

DON JUAN.

Bah!

INÈS.

Pour moi... Pour vous...

DON JUAN.

Merci.

INÈS.

Oui, pour vous qui narguez votre propre misère,
Pour vous qui trouveriez si bon d'être sincère,
Et qui vous torturez vous-même en nous blessant.
Car on souffre d'ouïr le sarcasme incessant
D'un homme qu'on voudrait voir si haut, puisqu'on l'aime:
Comme je souffrirais d'entendre le blasphème
D'un prêtre, ou d'un bon ange, et qui serait le mien,
Et par respect de vous qui ne respectez rien,
Je sens monter en moi des pudeurs inconnues.

DON JUAN.

Prends garde, chaste Inès, tes épaules sont nues.

INÈS, couvrant ses épaules.

Monseigneur...

DON JUAN.

Pourquoi donc relever ce manteau?
N'est-ce pas toi qu'on fit servir sur un plateau,
Toute nue, à la fin d'un souper, dans des roses?

INÈS.

Don Juan!

DON JUAN.

On m'a vanté tes admirables poses,
Ta poitrine de marbre et tes flancs de satin :
Car je n'eus pas l'honneur d'assister au festin.

INÈS.

Don Juan...

DON JUAN.

Ne m'en plains pas, j'ai l'horreur de la foule.
Par Vénus, n'est-ce point une larme qui coule?

INÈS.

Vous êtes sans pitié, don Juan.

DON JUAN.

Pour la laideur!
Mais toi, que te prend-il d'inventer la pudeur,
Puisque tous tes amants te proclament si belle?

INÈS.

Je n'en ai pas.

DON JUAN.

Tu n'en as plus?

INÈS.

Je suis fidèle
A l'amour de quelqu'un qui me rend du mépris.

DON JUAN.

Le sot!

INÈS.

Il a raison, car il connaît le prix
Que je vaux, âme et corps, et mon passé de joie,
Et l'océan de fange où mon rêve se noie,
Et ma pauvre jeunesse amère de baisers!
Oh, Dieu! Si je pouvais, quand vous me méprisez,
Me laver de moi-même avec de la prière,
Et pour un jour au moins retourner en arrière
Vers les candeurs et les puretés d'autrefois,
Si je pouvais changer mon visage et ma voix
Pour dire : « Je vous aime, ô don Juan... »

Il secoue la tête d'un air de doute.

Je le jure,
Depuis des mois, je suis à vous.

DON JUAN.

Es-tu bien sûre?

INÈS.

Vous avez tant menti que vous doutez de tout.

DON JUAN.

Nous avons fait mentir et nous mentons beaucoup;
Nous nous ressemblons trop, ma chère, et c'est dommage.

INÈS, suppliante.

Oh!

DON JUAN.

Notre lassitude a presque le même âge,
Mais je ne crois plus guère au bonheur que tu veux.

INÈS, soupirant

Oh...

DON JUAN, froidement

Tes cheveux sont beaux.

INÈS.

Oui.

DON JUAN.

Coupe tes cheveux,
Et brûle-les, et viens m'en apporter la cendre.
Oui, coupe et brûle ! Alors, je te croirai, Cassandre !

INÈS.

Alors je serai laide et vous rirez de moi.

DON JUAN.

Peut-être ! Mais du moins je t'envierai ta foi
Et l'abnégation qui vaut mieux qu'une étreinte.
Oui, fais-toi laide, afin d'être seule, et sans crainte,
Cloître-toi dans l'exil de ton recueillement.
Vis avec toi ! L'amour n'a pas besoin d'amant !
L'amour tout seul saura t'arracher de l'abîme,
Et, puisqu'il te permet d'être enfin ta victime,
Puisqu'il t'accorde enfin de la souffrance, attends,
Souffre, pleure, et rends grâce !

INÈS.

Attendrai-je longtemps?

DON JUAN.

La folle ! Elle se plaint de ce qui la relève !
Tu ne comprends donc pas que l'amour, c'est du rêve,
Que je t'égorgerais ton rêve en y touchant,
Et que c'est par bonté que je me fais méchant?

Tu ne comprends donc pas que la peine est féconde,
Et que je donnerais tous les baisers du monde
Pour pleurer d'un désir comme tu pleures là?

INÈS.

Désirez-moi.

DON JUAN, lui caressant le visage de sa rose.

Tu nous ferais languir?

Il lui tend la fleur.

Prends-la,
Des mains du mendiant qui t'offre son obole.

INÈS, prenant la rose.

En souvenir de vous.

DON JUAN.

Prends-la comme un symbole.

INÈS.

De quoi?

DON JUAN.

Songe à toi-même en regardant les fleurs,
Parce que Dieu bénit notre âme avec nos pleurs,
Comme il bénit la rose avec de la rosée...

La danse est terminée; don Juan et Inès se lèvent.

SEIGNEURS, applaudissant.

Bravo, Morisque!

DON LUIS, se dirigeant vers la fenêtre.

Inès, t'es-tu bien reposée?
Chante un peu, maintenant.

INÈS.

Je ne chanterai plus.

DON JUAN, sceptique.

Plus jamais?

DON GASPAR.

Le jour monte et blanchit les talus.

DON LUIS, à la fenêtre.

Je viens de voir entrer une fille admirable!

DON JOSE, courant à la fenêtre.

Ici?

DON LUIS.

La taille fine avec un large râble,
Et deux grands cœurs pareils à des têtes d'enfant!

BELISE.

Son idéal de la beauté, c'est l'éléphant!

POMME D'ÈVE.

La génisse!

DOROTHÉE.

En est-ce une?

DON LUIS.

Un peu, c'est la laitière.

BELISE.

Fi!

DON LUIS.

Si tu n'en veux pas, je la prends tout entière.

Il sort en courant.

DOROTHÉE.

Va-t-il nous amener une fille de rien?

POMME D'ÈVE.

Parmi nous!

BELISE.

Je m'en vais.

DOROTHÉE.

Ma chère, un Biscayen !
Ces gens-là sont toujours grossiers comme pain d'orge.

SCÈNE IV

LES MÊMES, DON LUIS revient, entraînant UNE PAYSANNE qui résiste.

DON LUIS.

La voilà...

LA PAYSANNE.

Monseigneur...

DON LUIS.

Viens !...

LA PAYSANNE.

Non...

DON LUIS.

La noble gorge !

POMME D'ÈVE.

Il faudrait voir !

DON JOSE, s'avançant vers la paysanne.

Bien dit !

LA PAYSANNE.

Pitié...

DON LUIS, à don Jose.

Foi d'hidalgo,
Je la déclare mienne et j'y mets l'embargo.

DON RODRIGUEZ, s'avançant aussi.

Les beaux cils et les beaux cheveux !

DON LUIS, même jeu.

La belle bouche !

DON GASPAR.

Part à deux !

DON RODRIGUEZ.

Part à trois !

Ils l'entourent ; elle se défend.

DON JUAN, se levant et s'avançant à son tour.

Que personne n'y touche !

Les gentilshommes lâchent la paysanne.

Avez-vous regardé cette enfant dans les yeux,
Et vraiment, êtes-vous à ce point vicieux,
Mes princes, de parler ainsi devant les vierges ?

DON JOSE.

Il s'en prive !

DON LUIS.

Don Juan prêche. Allumons des cierges !

DON JUAN, à la paysanne.

Retourne en paix, ma mie, et défends-toi longtemps :
Clos le temple du rêve aux désirs insultants,

Et cuirasse ton corps de l'orgueil de ton âme;
Sois pieuse d'attendre, et fais ta chair sans blâme,
Pour que sa pureté puisse incarner l'amour;
Espère, et souviens-toi de bien choisir ton jour,
Car le premier baiser parfume tous les autres.

DON JOSE.

Qui donc prétend que la vertu n'a plus d'apôtres?

DON JUAN.

Va. Nous te pardonnons d'être belle.

Elle sort. Le moine rentre.

SCÈNE V

LES MÊMES, LE FRANCISCAIN.

INÈS, *se rapprochant de don Juan.*

C'est bien.

DON JUAN, *souriant.*

Je quête des pardons pour m'accorder le mien.

INÈS, *souriante.*

Vous guérissez, afin de vous guérir vous-même?

DON JUAN.

Afin de me pouvoir aimer, je fais qu'on m'aime.

INÈS.

Vous réussissez trop.

DON JUAN.

Et c'est encore un mal?

Apercevant le moine.

Il est donc toujours là, ce lugubre animal?

LE FRANCISCAIN.

J'ai voulu vous offrir mes humbles gratitudes,
Seigneur, pour vos bontés.

DON JUAN.

Bien. Va.

LE FRANCISCAIN.

Les temps sont rudes
Au pauvre monde, et nous qui travaillons pour lui...

DON JUAN.

C'est bien, sors.

LE FRANCISCAIN.

Nous avons le cœur tout réjoui,
Quand la pitié des grands secourt notre impuissance.

DON JUAN.

Oui.

LE FRANCISCAIN.

J'ai donc cru pouvoir, dans ma reconnaissance,
Trahir, pour vous complaire, un important secret.

DON JUAN.

Vraiment?

LE FRANCISCAIN.

Il est pour vous de réel intérêt...

DON JUAN.

Dis-le.

LE FRANCISCAIN.

Ce meurtrier du père et de la fille...
— On sait que vous étiez presque de la famille
Et vous parlez du traître avec un grand courroux :
Nul ne me blâmera de m'être ouvert à vous.

DON JUAN.

Ouvre-toi !

Don Miguel se rapproche.

LE FRANCISCAIN.

L'assassin, grâce à Dieu qui nous aide,
Est connu, monseigneur... Ce n'est pas un remède
Au mal, puisque le mal n'en est pas empêché,
Mais du moins, le méchant expiera son péché.

DON JUAN.

Quel méchant ?

LE FRANCISCAIN, sournoisement.

Monseigneur exige qu'on le nomme ?

DON JUAN.

Pourquoi pas ?

LE FRANCISCAIN.

Bien... Son nom ? Attendez.. Le pauvre homme
Est si changé, d'ailleurs, si triste, et si défait...

DON JUAN.

Es-tu sûr ?

LE FRANCISCAIN.

Il commence à payer son forfait.

DON JUAN.

Crois-tu ?

LE FRANCISCAIN.

Je le voyais encore tout à l'heure,
Il perd son assurance, il gémit...

DON JUAN.

Non...

LE FRANCISCAIN.

Il pleure.

DON JUAN.

De quoi ?

LE FRANCISCAIN.

De peur.

DON JUAN, à part.

Le piège est grossier.

LE FRANCISCAIN.

S'il vous plaît?

DON JUAN.

Va.

LE FRANCISCAIN.

C'est que le Conseil l'a mis au chevalet...

Tous se rapprochent du moine avec curiosité.

DON JUAN.

Hein ?

LE FRANCISCAIN.

Au premier moment, il ne voulait rien dire :
On l'a questionné. Le chevalet, ça tire,
Ça vous tire le corps et des aveux.

DON JUAN, à part.

Bandits!

DON RODRIGUEZ.

Il est donc arrêté?

LE FRANCISCAIN.

Puisque je vous le dis.

POMME D'ÈVE.

Oh! racontez, bon moine...

Les femmes entourent le Franciscain.

LE FRANCISCAIN.

On a tourné la roue.

DOROTHÉE.

On est tiré par les deux bouts?

BELISE.

Ça vous dénoue...

POMME D'ÈVE.

Ma chère!

LE FRANCISCAIN.

Un cran, deux crans, il a nié.

DOROTHÉE.

Trois crans?

LE FRANCISCAIN.

Il niait... Quatre, il a poussé des cris.

POMME D'ÈVE.

Des grands?

LE FRANCISCAIN, modestement.

Assez... Il s'allongeait à toutes les secousses.

BELISE.

Alors?

LE FRANCISCAIN.

Dix, il avait grandi de plusieurs pouces.

DOROTHÉE, avec admiration.

Plusieurs pouces!

LE FRANCISCAIN, souriant.

C'était bien juste, en vérité,
Puisque celui de sa main gauche avait sauté!
Mais il ne mentait plus et nous le ferons pendre.

DON JUAN, prenant le moine à part.

Écoute ici.

LE FRANCISCAIN.

Je suis heureux de vous entendre.
Seul à seul?

DON JUAN.

Sortez tous!

POMME D'ÈVE.

C'est aimable.

DON MIGUEL, aux gentilshommes.

Un instant :
Il s'agit d'intérêts graves...

BELISE.

C'est révoltant!

DOROTHÉE.

Bien sûr, il aurait dû décommander la fête!

Don Miguel les entraîne.

DON MIGUEL, à part, au seuil.

Je vais savoir!

Ils sortent.

SCÈNE VI

DON JUAN, LE FRANCISCAIN.

DON JUAN.

Moine imposteur! Lève la tête!

LE FRANCISCAIN.

Ai-je menti?

DON JUAN.

Pieux mensonge, n'est-ce pas?
Dieu l'autorise, et c'est le titre que là-bas
Vous donnez au mensonge utile?

LE FRANCISCAIN, avec candeur.

Sur mon âme,
J'ai dit la vérité.

DON JUAN.

Tu mens!

LE FRANCISCAIN.

Non.

DON JUAN.

Brute infâme,
C'est faux! On n'a pas fait cela!

LE FRANCISCAIN.

Puisqu'il est pris...

DON JUAN.

Cligne ton petit œil de rat : je t'ai compris.

LE FRANCISCAIN.

J'imagine. Et pourtant...

DON JUAN.

Vous avez fait la chose?

LE FRANCISCAIN.

Oui.

DON JUAN.

L'homme est innocent!

LE FRANCISCAIN.

Mon Dieu... Je le suppose,
Depuis...

DON JUAN.

Le meurtrier, tu le connais?

LE FRANCISCAIN.

Je crois.

DON JUAN.

Et vous avez osé?

LE FRANCISCAIN.

Par la très sainte croix,
Il a fallu.

DON JUAN.

Bourreaux! Le nom de la victime?

LE FRANCISCAIN.

Don Christobal, un beau jeune homme...

DON JUAN.

Pour mon crime !

LE FRANCISCAIN, vivement.

Vous l'avez dit.

DON JUAN.

Oui, pour mon crime, et tu le sais,
Car je les ai tués tous deux !

LE FRANCISCAIN, avec modestie.

Je le pensais.

Don Juan arrache son bâton au moine, qui tombe à genoux.

DON JUAN, le bâton levé.

Gueux !

LE FRANCISCAIN, à genoux.

Je ne suis qu'un pauvre homme, mon noble maître !

DON JUAN.

Vous l'avez torturé ?

LE FRANCISCAIN.

J'exagérais, peut-être ;
On l'a questionné, très doucement d'abord,
Très doucement... Je vous jure qu'il n'est pas mort.

DON JUAN.

Hors d'ici ! Ces doigts-là t'étrangleraient !

Le moine se relève et court vers la porte.

J'avoue !
Cours dire à tes pareils de préparer la roue,
J'attends ici. Qu'on vienne ! Osez, et tuez-moi !

A part, quand le moine est sorti.

— Si du moins Dolorès ne savait pas pourquoi...

Cœlia, introduite par un page, paraît sur le seuil de l'autre porte.

SCÈNE VII

DON JUAN, CŒLIA.

CŒLIA, sur le seuil.

Vous y pensez bien tard, don Juan.

DON JUAN, brusque.

Que viens-tu faire?

CŒLIA, souriante.

Ne m'épouvantez pas avec ce front sévère.

Elle descend.

DON JUAN.

Elle t'envoie ici?

CŒLIA.

J'y viens de mon plein gré.

Regardant tour à tour don Juan et la table.

Oh!... Je vois à vos yeux qu'ils ont beaucoup pleuré.
Vous prenez de nos maux une peine infinie
Et vous avez passé la nuit dans l'insomnie.
Excusez-moi... — Je viens vous offrir un cadeau,
Deux cadeaux. Un poignard.

Elle présente le poignard.

Le chiffre en est fort beau;
La couronne est superbe et la devise auguste.
Ah! vos aïeux avaient le sentiment du juste :
C'étaient de braves gens et que j'estime fort.

DON JUAN.

D'où tenez-vous cette arme?

CŒLIA.

En effet, j'ai grand tort.
Je devrais vous servir sans juger, en servante...
L'autre objet, je l'ai pris avec quelque épouvante;
Car la morte serrait encor, d'un poing sanglant,
Comme pour le porter à Dieu, ce collet blanc.

Elle lui tend le collet.

La parure est un peu connue, un peu froissée:
Je vous la rends. Prenez... Non?

DON JUAN.

Qui l'a ramassée?
Toi?

CŒLIA.

Monseigneur veut bien tutoyer les vilains?

DON JUAN.

Par grâce, est-ce elle, ou toi?

CŒLIA.

Monseigneur, je vous plains
De vous humilier jusqu'à demander grâce.

DON JUAN.

Est-ce toi?

CŒLIA.

Mon Dieu, oui, c'est moi qui fais main basse
Sur les objets de prix trouvés autour des morts...
J'ai voulu vous livrer, et c'était sans remords...
J'ai mieux. Vous me tuez; je vous sauve, en échange.

Il reçoit la dague et le collet.

Ne remerciez pas, monseigneur. Je me venge.

Elle remonte, mais il la retient d'un geste.

DON JUAN.

Toi qui dois me haïr, pauvre âme, et qui me hais,
Je t'aime et te bénis pour le bien que tu fais
D'épargner, non pas moi, mais elle, et je t'envie!

CŒLIA.

Il faut vous résigner à me devoir sa vie.

Elle remonte encore, mais il l'interpelle. Elle se retourne.

DON JUAN.

Mais alors, ce projet d'entrer au cloître...

CŒLIA, *froidement.*

Eh bien?

DON JUAN.

Je l'en peux détourner puisqu'elle ne sait rien...

CŒLIA, *après un long regard, et marchant vers lui.*

Vous ne pensez qu'à vous, et cela m'extasie
Que vous, pour qui l'amour n'est qu'une fantaisie,
Puissiez vous adorer vous-même aussi longtemps...

DON JUAN, *avec violence.*

Ah oui! méprise-moi, Cœlia...

CŒLIA.

J'y prétends.

DON JUAN.

Dis-le donc, que je suis un lâche!

Don Miguel paraît.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, DON MIGUEL.

DON MIGUEL.

Et dix fois traître,
Mais que le maître fourbe a su trouver son maître,
Et que le châtiment est venu par ceci !

Il s'avance, l'épée menaçante.

DON JUAN.

Tu nous écoutais ? Frappe ! Autant qu'il soit ainsi !

DON MIGUEL.

Je t'ai donc !

DON JUAN.

Ne sois pas trop fier de ta victime !
Une main de bourreau, bélître, est anonyme.

A Cœlia.

Dites que je suis mort pour expier. Adieu.

DON MIGUEL.

Tu meurs par moi !

CŒLIA, se précipitant vers don Juan.

Don Juan !

DON JUAN.

Vous m'aimez donc un peu ?

CŒLIA.

Je ne veux pas que tu meures !

DON JUAN.

Tu m'aimes?

CŒLIA.

Grâce!

DON MIGUEL, marchant sur don Juan.

Allons!

CŒLIA.

Vous nous tuerez tous deux!

DON MIGUEL, s'avançant toujours.

Ote, ou je passe!

DON JUAN, se plaçant en avant de Cœlia.

Malheur à toi si tu te permets d'y toucher!

DON MIGUEL.

Qui m'en empêche?

DON JUAN.

Moi, sans arme. Ose approcher!

Il ramasse le bâton du moine.

DON MIGUEL, attaquant don Juan.

Tu vas voir!

CŒLIA, courant à la porte.

Au secours!

DON JUAN.

Ah! tu l'aurais frappée?

Et tu l'as dit, manant...

Avec le bâton du moine il pare les coups de don Miguel, qui recule; il fait sauter son épée.

Ramasse ton épée!

DON MIGUEL.

Souvenez-vous de mon visage et de mon nom :
Je vous retrouverai !

DON JUAN.

Je souhaite que non.

SCÈNE IX

LES MÊMES. Rentrent les GENTILSHOMMES et les FEMMES qui se pressent avec curiosité.

DON LUIS.

Qu'y a-t-il ?

DON MIGUEL.

Écoutez, vous tous !

BELISE.

Une querelle ?

DON MIGUEL.

L'homme et la femme : il s'est abrité derrière elle.
On cherchait l'assassin du Commandeur : voilà !

DON RODRIGUEZ.

Don Juan ?

DON JUAN.

Oui, moi, don Juan ! Si, dans la peur qu'il a,
Quelqu'un regrette ici ma présence, à la porte !

DON MIGUEL.

Les Familiers de la Saint-Hermandad, main forte !

DON JUAN.

Comptez-vous. J'attends.

Les gentilshommes se consultent du regard et hésitent.

DON GASPAR, à don Rodriguez.

Viens.

DON RODRIGUEZ.

Nous voilà compromis.

DON JOSE.

On devrait prendre garde à ses meilleurs amis.

DON LUIS.

Si je reste, je suis saisi comme complice.

Ils sortent.

DOROTHÉE.

Partons...

Sortent les femmes, moins Inès et Cœlia.

INÈS, à la fenêtre.

Seigneur, voici l'Alcade et la milice!

Ils viennent!

DON JUAN.

Aux verrous, les portes du palais!

CŒLIA, courant vers lui, à mi-voix.

Don Juan...

DON JUAN, sans entendre Cœlia.

Mon épée, un manteau, mes pistolets!
Je voulais me livrer, mais, s'ils viennent me prendre,
Par la mort-Dieu, je suis de taille à me défendre.

CŒLIA, vivement.

Ma maîtresse m'envoie aux jardins d'Alcala,
J'ai sa litière, avec deux mules. Prenez-la.

DON JUAN.

Folle !

CŒLIA.

Voulez-vous donc faire une autre victime?
Ma maîtresse mourrait d'apprendre votre crime!
Moi seule ai reconnu la dague et le collet.

DON JUAN.

Tu n'as rien montré?

CŒLIA.

Rien. Elle se désolait,
Je n'ai pas cru devoir la désoler encore.
Tâchons de l'épargner en faisant qu'elle ignore :
Évitez un aveu qui la tuerait du coup.

DON JUAN.

Avant ce soir, la ville entière saura tout.

INÈS.

Elle ne croira pas les gens, elle vous aime.

CŒLIA.

Je lui dirai que, par effroi de la Suprême,
Je t'ai prié de fuir avant qu'il fût trop tard,
Je dirai que je t'ai supplié de sa part...

DON JUAN, hésitant.

Fuir?

CŒLIA.

Don Juan a fait pis... On m'attend sur la route ;
La porte des jardins est libre encor, sans doute.
Allez. Je mentirai si bien qu'elle croira.

DON JUAN.

Tu ne me hais donc plus ?

CŒLIA.

L'enfant m'en absoudra.

DON JUAN.

Tu m'as donc pardonné ?

CŒLIA.

Ma dame me pardonne.

DON JUAN.

Tu l'aimes donc beaucoup ?

CŒLIA.

Presque autant qu'elle est bonne.

DON JUAN.

Pourquoi m'as-tu connu ?

CŒLIA.

Pour vous sauver un jour.

DON JUAN, penché sur les yeux de Cœlia, dont il tient la tête renversée.

O dévouement, c'est toi le véritable amour !

Cœlia, du geste, le supplie de fuir. Inès les contemple. Il sort.

Rideau.

ACTE III

L'église d'un couvent ; vers le fond, un monument funéraire, avec une porte de fer, et sur lequel se dresse la statue du Commandeur, en marbre blanc ; sur le fronton, deux mots sont écrits : « Repens-toi. »

SCÈNE PREMIÈRE

DONA DOLORÈS, LA SUPÉRIEURE, UNE RELIGIEUSE.

Au lever du rideau, doña Dolorès, en habit de sœur novice, avec l'aide d'une autre religieuse, dépose des fleurs au pied de la statue de son père ; on entend le son lointain d'un orgue.
La Supérieure entre à son tour et s'avance vers doña Dolorès.

LA SUPÉRIEURE.

On va bientôt ouvrir l'église aux mendiants.

DONA DOLORÈS.

Déjà !

LA SUPÉRIEURE.

Qu'avez-vous fait de vos yeux souriants ?
Regrettez-vous déjà les choses de la terre ?
Le jour où l'on se voue à Dieu n'est point austère :
C'est le premier de ceux qui seront bienfaisants.

DONA DOLORÈS.

Ce soir, mon pauvre père est mort depuis trois ans ;
Trois ans ce soir, ma sœur mourait...

LA SUPÉRIEURE.

Dieu les assiste !

DONA DOLORÈS.

Ainsi soit-il !

Elles prient un instant en silence, puis font les signes de croix.

LA SUPÉRIEURE.

Amen.

DONA DOLORÈS.

Et l'on peut être triste,
Quand revient l'heure affreuse où l'on a perdu tout.

LA SUPÉRIEURE.

Pourquoi, si l'on a fait son devoir jusqu'au bout ?
Vous consacrez vos biens au repos de leurs âmes,
Et le juste courroux du ciel, nous l'apaisâmes
En offrant la prière en paiement du pardon ;
Tantôt, vous allez faire aux pauvres l'abandon
Du peu qui reste encor de vos splendeurs mondaines ;
A qui vous a fait mal, vous pardonnez vos peines ;
Vous aurez prononcé vos vœux dans un instant :
Tout est fini ; la paix de l'oubli vous attend.

DONA DOLORÈS.

Jésus n'ordonne pas d'oublier ceux qu'on aime.

LA SUPÉRIEURE.

Si, ma fille.

DONA DOLORÈS.

Il prescrit de s'oublier soi-même,
Mais il a dit d'aimer le prochain plus que soi.

LA SUPÉRIEURE.

Ma chère enfant, craignons de discuter la loi...
Je vous laisse : ma tâche est à peine finie;
Les prêtres vont venir pour la cérémonie,
Et je dois allumer les cierges des autels.

Elle sort, suivie de la religieuse.

SCÈNE II

DONA DOLORÈS, *seule, puis* LA SUPÉRIEURE.

DONA DOLORÈS, *à la statue.*

Mon père, au seuil de l'ombre où vos restes mortels
Vont être renfermés jusqu'à la grande aurore,
La fille qui renonce au monde vous implore ;
Votre colère humaine avait dit : « Venge-nous. »
Mais le Christ est en deuil lorsqu'on meurt en courroux,
Et je veux pardonner afin qu'il vous pardonne.

Elle lit l'inscription du fronton.

« Repens-toi... » — La vengeance, ô père, n'est pas bonne,
Et celui que la foule accuse est innocent,
Et vous le savez mieux que moi-même, à présent,
Et vous savez que Dieu détournera ses blâmes
Si j'ai mêlé vos noms pour sauver vos deux âmes !

Elle lit encore et se jette à genoux.

« Repens-toi... » — Je vous dis qu'il n'a point fait cela !
Don Juan n'est pas coupable, et je le sens. S'il a
Péché souvent, et si sa jeunesse était folle,
S'il fut léger, trop vif aux plaisirs, et frivole,

Il n'était pas de ceux dont on fait des bandits !
Je sens son innocence en moi-même, et je dis,
Moi, votre enfant, victime aussi, trois fois victime,
Que don Juan n'était pas capable d'un tel crime,
Qu'il ne l'a pas voulu, qu'il ne l'aurait pas pu,
Jamais, que tout son cœur l'en aurait défendu,
Et qu'il ne l'a pas fait puisque je l'aime encore!

Elle se relève.

Oui, devant votre tombe et l'autel, je m'honore
De confesser l'amour que Dieu n'interdit pas :
Je n'ai rien conservé des espoirs d'ici-bas,
Mais, par la volonté de l'Église et la vôtre,
L'Éternité nous a fiancés l'un à l'autre :
J'attendrai dans ma foi tranquille, jusqu'au bout,
Et don Juan n'a rien fait, puisque Dieu qui sait tout
Me permet de l'aimer sans en rougir de honte !

Elle redescend la scène.

Seigneur, si c'était vrai, pourtant, ce qu'on raconte !
— Non ! Je crois, je veux croire... Oh, le voir, une fois,
Et l'entendre nier la chose avec sa voix,
Lire la vérité dans ses yeux, être sûre,
Plus sûre, et ne jamais sentir cette morsure
Du doute qui revient quand on va l'oublier !

Elle regarde autour d'elle.

S'il sortait tout à coup de l'ombre d'un pilier !
S'il venait !

Elle entend le bruit d'un pas et se retourne.

Qui vient là ? Ne venez pas !

La Supérieure rentre.

LA SUPÉRIEURE.

Ma fille...

DONA DOLORÈS.

Vous m'avez effrayée !

LA SUPÉRIEURE.

On va lever la grille
Et la foule entrera dans un instant.

DONA DOLORÈS, avec épouvante.

Ici ?

LA SUPÉRIEURE.

Assurément. Pourquoi vous troublez-vous ainsi ?

DONA DOLORÈS.

Emmenez-moi !

LA SUPÉRIEURE.

Le peuple est déjà sous le porche.

DONA DOLORÈS.

Qu'il n'entre pas !

LA SUPÉRIEURE.

Voici les Blancs avec leur torche.

Elles sortent.

SCÈNE III

LE HERMANO MAYOR, LE FRANCISCAIN, MOINES DOMINICAINS.

Les moines entrent en devisant; ils s'arrêtent devant le monument et l'examinent. Le Hermano Mayor et le Franciscain entrent à part.

LE MAYOR, bas au Franciscain.

En êtes-vous bien sûr?

LE FRANCISCAIN.

Très sûr.

LE MAYOR.

Parlez plus bas.

LE FRANCISCAIN.

Depuis hier, j'ai fait surveiller tous ses pas
J'affirme que don Juan est rentré dans Séville.

LE MAYOR.

Le malheureux!

LE FRANCISCAIN.

Il vient chercher la pauvre fille.

LE MAYOR.

Pourquoi vient-il? Comment sait-il?

LE FRANCISCAIN.

Quelqu'un l'a fait
Avertir.

LE MAYOR.

Qui cela?

LE FRANCISCAIN.

Don Miguel.

LE MAYOR.

Il le hait!

LE FRANCISCAIN.

Cet homme est avec moi : voulez-vous qu'on l'amène?

Le Mayor se détourne de lui et se rapproche des Dominicains qui sont autour de la statue.

DEUXIÈME MOINE.

Vanité des trésors et de la gloire humaine!
Ce qu'on met sous du marbre est rongé par le ver.

PREMIER MOINE.

Le corps est dans l'église et l'âme est en enfer.

LE MAYOR.

Vous envoyez trop vite aux flammes éternelles!
Vous ne mariez pas assez dans vos prunelles
Le regard d'indulgence au regard d'équité :
La justice de Dieu s'appelle la bonté,
Et, comme s'il vous eût devinés dans vos pères,
Jésus a dit au saint apôtre des Ibères :
« Le fils n'est pas venu pour condamner, mais pour
Sauver. » — Je vais avoir besoin de votre amour.

PREMIER MOINE.

Pour quelque âme égarée?

TROISIÈME MOINE.

Et que Dieu nous renvoie?

PREMIER MOINE.

Vous savez que nos cœurs sont toujours pleins de joie
Lorsqu'il nous est donné d'épargner un pécheur.

LE MAYOR.

Un chrétien du vieux sang, débauché, débaucheur,
Meurtrier, condamné déjà par la Suprême,
Mais que j'ai connu pur autrefois, et que j'aime
Comme l'Enfant prodigue et toute âme en péril,
Ose réapparaître après trois ans d'exil :
Don Juan de Mañara s'est montré dans les rues.

TROISIÈME MOINE.

Quelle audace !

DEUXIÈME MOINE.

Appliquons les peines encourues !

PREMIER MOINE.

Don Juan est contumace, hérétique, assassin :
Qu'on le brûle !

TROISIÈME MOINE.

Ordonnons qu'on sonne le tocsin,
Et lançons dès ce soir la garde et la milice !

DEUXIÈME MOINE.

Au feu !

PREMIER MOINE.

Cet homme-là, c'est l'esprit de malice :
S'il rentre dans nos murs, c'est pour quelque forfait.

TROISIÈME MOINE.

Il se souvient de sa fiancée...

LE FRANCISCAIN.

En effet !
Fille au tombeau du père et nonne à la chapelle,
Elle lui paraîtra sans doute encor plus belle,
Et je vous garantis qu'il vient pour l'y chercher !

TROISIÈME MOINE.

Oui...

DON MIGUEL.

L'enlever, s'il peut !

DEUXIÈME MOINE.

On saura l'empêcher !

TROISIÈME MOINE.

Offrons-lui simplement l'appât d'un sacrilège.
Qu'il entre ici. Laissons-les seuls. C'est un bon piège.

LE FRANCISCAIN.

Ce soir, on fermera la porte, et nous avons,
Pour les fauteurs du mal, des caveaux très profonds...
Puis, nous dirons comment l'impénitent succombe;
Que, tandis qu'il narguait le père sur sa tombe
(Ce sera vrai), le sol s'est entr'ouvert sous lui
(Ce sera vrai) ; le feu de la justice a lui ;
L'homme a croulé dans l'ombre où vont les grands coupables;
Tout sera vrai : légende ; et des gens respectables
Pourront, s'il tourne mal, redire au fils aîné
Que la morale est sauve et l'exemple donné.

LE MAYOR.

L'exemple vaudrait mieux s'il délivrait une âme !
Celui-ci fut relaps, libertin, fourbe, infâme,
Ennemi de son Dieu, des siens et de l'État ;
Même, un soir, il osa concevoir l'attentat

De damner une sainte et de souiller l'église ;
Mais voici que la loi d'amour se réalise,
Et les pères pourront redire au fils aîné :
« Il a compris sa faute, et Dieu l'a pardonné. »

PREMIER MOINE.

Vous espérez beaucoup du repentir des hommes ;
Ils en ont peu.

LE MAYOR.

Je sais quelle fange nous sommes,
Mais j'espère beaucoup des volontés d'en haut.

PREMIER MOINE.

Un damné !

LE MAYOR.

Sera-t-il sauvé par l'échafaud ?
Ah, mes frères, la tâche est lourde d'être un juge !
Dieu seul a le droit sûr d'ordonner le déluge
Et de bien décider quel châtiment est dû.
Prenons garde d'avoir trop souvent confondu
La flamme de lumière et le feu d'incendie ;
Je sens que le divin Sauveur nous répudie,
Car nous brûlons beaucoup et nous éclairons peu !

PREMIER MOINE.

L'enfer est un bûcher. La clarté sort du feu.

LE MAYOR.

Promenons la clarté, mais détournons les flammes !
Celui qui nous envoie est rédempteur des âmes.
Tuons le mal, et non le malade : apaisons.

PREMIER MOINE.

On met des hôpitaux à côté des prisons :
L'homme a besoin des deux pour vivre, qu'il les garde !

LE FRANCISCAIN.

Le repentir, on peut l'attendre ; quand il tarde,
On l'aide.

TROISIÈME MOINE.

Male vie amène male mort.

DEUXIÈME MOINE.

Abimelech a fait périr les fils d'Hamor!

LE MAYOR.

Pensez-y : nous traquons l'esprit qui judaïse,
Nous proscrivons les Juifs et la loi de Moïse
Et nous disons comme eux : « Œil pour œil, dent pour dent ! »

PREMIER MOINE.

Nous discuterons mieux plus tard : en attendant,
Qu'on recherche d'abord ce don Juan, qu'on l'arrête :
Et, s'il mérite notre indulgence, elle est prête.

DEUXIÈME MOINE.

Retirons-nous. La foule arrive.

Ils sortent.

SCÈNE IV

Les MENDIANTS, hommes et femmes, entrent dans l'église; plusieurs sont jeunes et basanés, types d'Arabes et de Juifs; un vieux mendiant porte une chapelle accrochée à son cou; un MARRANO, jeune et gai, se promène à travers les groupes; ils parlent d'abord à voix basse, et s'animent; parmi eux surviennent CŒLIA, misérable, et tenant un enfant par la main; DON CHRISTOBAL, vieilli, cassé; DON MIGUEL, qui erre en curieux; DON JUAN, en « pauvre honteux », revêtu d'une cagoule noire, et la tête couverte de l'antiface; plus tard, LE FRANCISCAIN. — Les mendiants regardent la statue.

LE MARRANO.

Là... Venez.

PREMIER MENDIANT.

Comme il est grand!

UNE FEMME.

Et blanc!

DEUXIÈME MENDIANT.

Je reconnais son nez.

LE MARRANO.

Tu l'as connu?

DEUXIÈME MENDIANT.

Bien sûr, nous étions cousins.

LE MARRANO, riant.

Presque!
Ta généalogie est écrite à la fresque,
Et ta manteta pend, là-haut, le long du mur.

DEUXIÈME MENDIANT.

Ça ne m'empêche pas d'être d'un sang très pur.

LE MARRANO.

Par les femmes!

LE VIEUX MENDIANT, entrant.

C'est bien ici qu'on distribue?

UNE FEMME.

De la soupe ou du vin?

LE VIEUX.

De l'or!

LE MARRANO.

Ta part est bue!

LE VIEUX.

Vrai? J'arrive en retard?

PREMIER MENDIANT.

Non!

LE VIEUX.

J'étais aux rochers,
A regarder un Juif que cinq braves archers
De la Saint-Hermandad tuaient à coups de flèches
Pour avoir fait de l'or avec des figues sèches.

PREMIER MENDIANT.

Les Juifs! Tant que le roi n'aura pas tout occis!

LE MARRANO.

Va donc, tes père et mère étaient des circoncis!

PREMIER MENDIANT.

De naissance, mais ils sont morts en catholiques.

DEUXIÈME MENDIANT.

Et le Quemadero garde encor leurs reliques!

Entrent Cœlia et son enfant.

UNE FEMME, montrant la statue.

Le vieux aussi s'est vu mourir en Tagarin,
Sans pater et sans croix.

PREMIER MENDIANT.

La nuit, comme en chagrin :
Et voilà qu'on le couche à l'autel, dans du marbre!

DEUXIÈME MENDIANT.

Si j'étais lui, j'irais en plein champ, sous un arbre.

LE MARRANO.

Eh! s'il avait rendu son âme en bon chrétien,
Crois-tu qu'on t'offrirait une part de son bien?

UNE FEMME.

La fille entre au couvent, elle se débarrasse.

DEUXIÈME MENDIANT.

Elle n'a plus besoin de rien, elle a la grâce.

PREMIER MENDIANT.

Alors, l'entrée au cloître et l'entrée au tombeau,
On célèbre le tout ce soir?

LE VIEUX.

Ce sera beau!

UNE FEMME.

On appelle cela fêter l'anniversaire.

DEUXIÈME MENDIANT.

Les riches, c'est toujours en fêtes!

LE MARRANO.

Ah, misère!
Et tu trouves qu'il fait un métier amusant?
Je voudrais bien te voir à sa place.

DEUXIÈME MENDIANT.

A présent,
Non; mais, quand il vivait, sa place était la bonne.

LE MARRANO.

Il n'est jamais content, le gueux! Dieu me pardonne,
Est-ce que tu n'as pas ton nez sous tes deux yeux,
Et ta panse, tout comme un duc?

DEUXIÈME MENDIANT.

Il mange mieux.

Entre don Juan, voilé; peu après, derrière lui, don Miguel, qui le surveille.

LE MARRANO.

Et moi, pourvu que j'aie un pain et de l'eau claire,
Qu'on ne m'invite pas à ramer en galère
Et que le Saint-Office ait oublié mes os,
Qu'on me laisse ma part de ciel comme aux oiseaux,
Pourvu que sans soucis et l'échine légère,
Gai lorsqu'on me méprise et doux quand je digère,
Je puisse aller, avec un bâton dans la main,
Et dormir sur tous les baisers du grand chemin,
Ma montera vaut la couronne, et je suis comte!

DON JUAN, à part.

Ce gueux qui me répugne est moi-même...

LE MARRANO, montrant don Juan.

Avoir honte,

Se cacher et rougir de soi, voilà le mal !

Entre don Christobal.

UNE FEMME, montrant don Christobal.

Tiens, le masque !

PREMIER MENDIANT.

Il a dû passer au Tribunal.

LE VIEUX, bas.

La Chambre du Tourment l'a pris pour le coupable.

DEUXIÈME MENDIANT.

Et mis au chevalet par erreur.

UNE FEMME.

Pauvre diable !

LE MARRANO s'approche de don Juan et d'un mouvement brusque relève l'antiface.

Caches-tu ta laideur, mon brave, ou tes péchés?

Plusieurs des mendiants regardent; don Miguel, Cœlia, don Christobal ont reconnu don Juan; il rabaisse rapidement son voile et porte la main à son épée, cachée sous sa robe. Don Miguel se rapproche de lui, par derrière.

DON MIGUEL.

Don Juan !

DON JUAN, se retournant.

Que voulez-vous ?

DON MIGUEL.

Ma femme !

DON JUAN.

Eh bien, cherchez!

DON MIGUEL.

Où? Je suis don Miguel de Solis.

DON JUAN.

Que m'importe?

Troublé, il recule et s'éloigne ; don Christobal vient derrière lui.

DON CHRISTOBAL.

Don Juan!

DON JUAN, se retournant.

Que voulez-vous ?

DON CHRISTOBAL.

Tout : ma jeunesse morte!
Je suis don Christobal.

Don Juan recule et s'éloigne ; Cœlia s'approche, son enfant la suit.

CŒLIA.

Don Juan!

DON JUAN, se retournant.

Que voulez-vous?

CŒLIA.

Rien. Je suis Cœlia.

DON JUAN.

Cet enfant-là?

CŒLIA.

C'est nous.

L'ENFANT.

Est-ce toi qu'on me fait nommer dans ma prière,
Don Juan?

DON JUAN, troublé.

Que me veux-tu ?

L'ENFANT.

Des chansons pour ma mère.

DON JUAN.

Elle est triste?

L'enfant fait de la tête un signe affirmatif.

Et ton père ?

L'ENFANT.

Oh mais, tu ne sais pas?

DON JUAN.

Quoi ?

L'ENFANT.

C'est pour les enfants très riches, les papas.

Don Juan, troublé, recule et s'éloigne.

Au Franciscain, qui vient d'entrer, don Miguel montre don Juan du doigt.

DON MIGUEL, au moine.

Don Juan...

DON JUAN, se retournant.

Que voulez-vous ?

Il regarde autour de lui.

Voix des choses passées,
Vous faites sourdre en moi la douleur des pensées...

Tous les mendiants se jettent à genoux et feignent de prier, car doña Dolorès apparaît.

SCÈNE V

LES MÊMES, DONA DOLORÈS, LA SUPÉRIEURE, NONNES.

Doña Dolorès s'avance péniblement, escortée de la Supérieure et de religieuses qui portent des sacs et vont les déposer au pied de la statue.

DONA DOLORÈS, à part, à voix basse.

Don Juan...

DON JUAN, se retournant vers elle.

Que voulez-vous ?

LE FRANCISCAIN, à don Miguel.

Le couvent est cerné.
Il n'échappera pas.

Il sort et fait un signe à la Supérieure. La Supérieure se dispose à sortir.

DONA DOLORÈS, inquiète.

Ma mère!...

LA SUPÉRIEURE.

On m'a donné
L'ordre de vous laisser au moment du partage.

DONA DOLORÈS.

Oh, restez...

LA SUPÉRIEURE.

Je ne puis demeurer davantage.

Elle sort.

DONA DOLORÈS.

J'ai peur...

Doña Dolorès s'en vient tristement au pied de la statue, près des sacs amassés; les pauvres se rangent pour défiler devant elle. Elle donne un sac à une femme.

UNE FEMME, prenant le sac.

Pax vobiscum...

La femme passe. Doña Dolorès tend à un vieillard le second sac, qu'on vient de lui présenter.

LE MARRANO, au vieillard.

Prends!

Le vieillard prend le sac et passe.

LE MARRANO, recevant un sac.

Dei gratiâ...

Il passe.

TROISIÈME MENDIANT, recevant un sac.

Gracias...

Il passe. Doña Dolorès tend le cinquième sac à Cœlia dont le tour est venu.

DONA DOLORÈS.

Cœlia! Ma pauvre Cœlia!
Te voilà donc...

Elle se jette dans ses bras.

Adieu!

Regardant l'enfant.

C'est ton enfant?

CŒLIA, confuse.

Madame...

DONA DOLORÈS.

Son fils! Presque mon fils!

Un genou à terre, elle se penche vers l'enfant, qu'elle prend par les épaules, et le contemple avec avidité.
Les mendiants attendent.

UN MENDIANT, tendant la main.

Priez Dieu pour son âme!

DONA DOLORÈS, distraite, au mendiant.

Oui, priez...

A Cœlia.

Donne-leur...

A l'enfant, qu'elle embrasse, regarde, embrasse encore.

Son enfant, presque lui,
Presque nous, tout hier, et mon bonheur enfui!
Son fils! Montre tes yeux, pour que je me souvienne,
Tes beaux yeux dont la vie est faite avec la sienne,
Les bons yeux du passé qui ne souriront plus...
Que je les voie encore, eux que j'ai tant voulus,
Que je les baise encore avant d'être une morte!

Don Miguel examine; don Juan pleure; Cœlia continue la distribution des sacs, aidée des religieuses.

CŒLIA, se rapprochant de doña Dolorès.

Prenez garde...

Elle prend son enfant.

DONA DOLORÈS.

Tu veux déjà qu'on me l'emporte?

CŒLIA.

Madame, c'est pour vous que je crains les témoins.

DONA DOLORÈS.

Fais-le riche, qu'il ait quelque bonheur au moins,
Et, puisque toute joie humaine m'est ravie,
Qu'il soit heureux, l'enfant qui ressemble à ma vie!
Oh, comme il lui ressemble, à ma vie...

Au moment où Cœlia entraîne l'enfant, doña Dolorès le reprend dans ses bras.

Une fois
Encore... Adieu... Je n'ai pas entendu sa voix...

Tandis que l'enfant s'éloigne.

L'ange qui serait lui...

CŒLIA, entraînant l'enfant vers le fond.

Sa présence vous peine.

La distribution s'est achevée, et les mendiants sont sortis, l'un après l'autre : l'église est presque vide.

DONA DOLORÈS.

Reste !

Cœlia sort, en regardant don Juan toujours voilé, qui se dissimule derriere une colonne.

Doña Dolorès regarde autour d'elle et voit l'église vide.

Elle se dirige vers le couvent.

SCÈNE VI

DON JUAN, DONA DOLORÈS.

Don Juan paraît devant elle, la tête humble, la face voilée.

DONA DOLORÈS, troublée.

Je n'ai plus rien...

DON JUAN.

Rien? Ni pitié, ni haine?

Il lève la main vers son voile.

DONA DOLORÈS.

Je ne veux pas vous voir!

DON JUAN.

Vous m'avez reconnu?

Il porte la main à son voile.

DONA DOLORÈS, l'arrêtant du geste.

Ne l'ôtez pas!...

Il lève son voile.

DONA DOLORÈS, courant vers lui.

Don Juan!...

S'éloignant de lui.

C'est mal d'être venu.

DON JUAN.

Vous détournez les yeux?

DONA DOLORÈS.

Que faut-il que je fasse
Quand je n'ai plus le droit de vous revoir en face?

DON JUAN.

Je vous fais peur?

DONA DOLORÈS.

Oui, trop.

DON JUAN.

Pourquoi?

DONA DOLORÈS.

Je ne sais pas.
Je ne sais plus. Partez.

DON JUAN.

Vous avez cru?...

DONA DOLORÈS.

Plus bas!
Ne la répétez pas ici, l'horrible chose!
C'est assez que le monde en parle, sans qu'on ose
Offenser le Sauveur en la disant chez lui.

DON JUAN.

Vous avez cru?

DONA DOLORÈS.

Jamais!

DON JUAN.

Si! Parce que j'ai fui,
Comme un lâche ou comme un bandit.

DONA DOLORÈS.

Votre conduite,
C'est de ma part, c'est en mon nom...

DON JUAN.

J'ai pris la fuite,
Et tous ceux qui m'ont cru coupable ont eu raison!

DONA DOLORÈS.

Ne parlez pas ainsi, don Juan! C'est du poison
Que ces mots-là, c'est du poison pour la mémoire!
Dites-moi... Jurez-moi...

DON JUAN.

Vous avez pu les croire?

DONA DOLORÈS.

Ah, n'est-ce pas qu'ils ont menti?

DON JUAN.

Peut-être non.

DONA DOLORÈS.

Ne raillez pas! Lorsqu'ils prononçaient votre nom,
J'ai tant souffert pour vous que ma peine est sacrée.
Grâce! Et, si ma douleur m'a parfois égarée
Dans l'indicible horreur de douter un instant,
Il faut me pardonner, don Juan, je souffrais tant!

DON JUAN.

Pauvre âme...

DONA DOLORÈS.

Je sens trop que le soupçon vous blesse,
Mais par pitié pour mon angoisse et ma faiblesse,
Délivrez-moi, d'un mot, et jurez par la croix...

DON JUAN.

Vous voyez bien que vous doutez...

DONA DOLORÈS.

Non, je vous crois.
Ne jurez pas. Un tel serment est une injure,
Pour Dieu, pour vous, pour moi. Ne jurez pas !

DON JUAN, s'approchant.

Je jure
Que vous êtes ma vie et mon recueillement!

DONA DOLORÈS, reculant.

Vous allez profaner notre dernier moment!
Le souvenir que la prière purifie,
La morte vous le garde en attendant sa vie,
Jusqu'à la mort, qui doit nous réunir en Dieu !
Allez en paix.

DON JUAN.

Oh, pas encore ! Encore un peu,
Rien qu'un peu, rafraîchir ma tête dans votre ombre,
Un peu!... Si vous saviez comme l'exil est sombre
Au proscrit qui n'a plus ni pays ni vouloir,
Qui va seul, sans amis, sans but, et qui le soir
Regarde le soleil se coucher sur des villes !
J'ai froid. La vie est laide et les âmes sont viles.
Je vais mourir.

DONA DOLORÈS.

Hélas...

DON JUAN.

Mais toujours et partout,
Lorsque mon cœur en peine est navré de dégoût,
Lorsque je suis trop las, trop seul, je vous appelle,
Et comme une Madone au fond de la chapelle,
Comme une fleur d'espoir sur le bord d'un tombeau,
Vous surgissez des nuits du rêve, et tout est beau!

DONA DOLORÈS.

Laissez-moi l'ignorer, pour que Dieu nous protège.
Ne parlez plus!

DON JUAN.

L'amour n'est pas un sacrilège.

DONA DOLORÈS.

Pourquoi donc êtes-vous revenu?

DON JUAN.

Pour te voir!
Pour fêter le trépas de mon suprême espoir,
Pour saigner par ton œuvre, ô vierge trop chrétienne,
Et pour voir s'engouffrer ma vie avec la tienne,
Dans le deuil éternel du cloître où tu descends...

DONA DOLORÈS.

Seigneur Dieu!

DON JUAN.

Pour ce Dieu de pitié, tu consens
Lorsqu'on souffre, au plaisir d'aggraver la blessure!
Et tu dis que c'est ton devoir! Es-tu bien sûre?

DONA DOLORÈS.

J'en ai deux ; j'ai mon père et vous. Ne parlez plus.

DON JUAN.

Prends pitié des damnés, Dieu prend soin des élus.

DONA DOLORÈS.

Je prierai pour vous.

DON JUAN.

Viens, sois l'ange qui délivre !
Viens m'aider à me vaincre et que je t'aide à vivre.

DONA DOLORÈS.

A vivre?... Laissez-moi la place de mourir.

DON JUAN, plus près.

Eh bien, soit ! Si ton Dieu défend de secourir
Les maudits, si sa haine a faim de sacrifices,
Je retourne à l'exil, à l'angoisse, à mes vices,
A cette longue mort vivante que tu veux !

DONA DOLORÈS.

Don Juan...

DON JUAN, plus près encore.

Chacun sa voie et prononçons nos vœux !
Mais du moins, pour charmer les horreurs de ma route,
O femme, puisque avant de te reprendre toute,
Ma femme, Dieu nous a réunis au saint lieu,
Donnons-nous le baiser de l'éternel adieu !

Il glisse son bras derrière elle et se penche vers son visage.

DONA DOLORÈS, renversée, les yeux fermés.

Votre regard me brûle à travers mes paupières...

DON JUAN, à la statue.

Tu nous guettes ?

DONA DOLORÈS.

Pitié !

DON JUAN, à la statue.

Je n'ai pas peur des pierres !

DONA DOLORÈS.

Épargnez-nous...

DON JUAN.

Rien qu'un, sur le bord de ton front,
Et si pieux qu'au jour où les morts renaîtront,
Les séraphins assis sur les marches du trône
Veuillent le présenter à Dieu, comme une aumône...

DONA DOLORÈS, se dégageant.

Je ne veux pas !

DON JUAN, marchant vers elle tandis qu'elle recule.

Pourquoi mentez-vous ? Votre voix
Ment à la vérité de votre âme, et je vois
La vérité qui pleure au fond de vos yeux tristes.

DONA DOLORÈS.

Laissez-moi !

DON JUAN.

Ce n'est pas à moi que tu résistes,
C'est à toi, c'est à tout ton cœur, à tous tes vœux !

DONA DOLORÈS.

Non !

DON JUAN, impérieusement.

Viens ! Tu ne peux plus ne pas vouloir. Tu veux,

Ton cœur veut. Le sens-tu vouloir? Il t'a donnée,
Et tu reviens à moi comme à ta destinée!

DONA DOLORÈS.

Taisez-vous, par pitié, don Juan, ah, taisez-vous,
Taisez-vous! Vous savez des mots qui rendraient fous,
Et je m'en vais mourir si vous parlez encore.
Vous m'avez donc fait boire un philtre qui dévore,
Qui brûle, et qui vous aide à vaincre la vertu?
J'ai voulu me défendre et j'ai trop combattu :
L'effort me brise; il tord; et, quoi qu'elle ait à dire,
Votre voix qui veut trop me prend toute et m'attire
Comme un irrésistible aimant qui prend du fer.
Ah, don Juan, vous vient-il du ciel ou de l'enfer,
Ce pouvoir de dompter une âme à votre guise?
Par vous, est-ce Satan ou Dieu qui m'a conquise?
Je ne sais pas. Je sais que je ne peux plus rien,
Sinon laisser mon cœur s'en aller vers le tien.
Je ne peux plus! Don Juan, tes gestes m'hallucinent,
Ton souffle me subjugue et tes yeux me fascinent,
Don Juan, don Juan! Moitié de moi-même, ô moitié
Trop chère, ô mon tourment, j'implore ta pitié,
Aide-moi, défends-moi, sauve-moi, je t'implore,
Arrache-moi le cœur, parce que je t'adore!

Elle se jette sur sa poitrine.

DON JUAN, la saisissant dans ses bras.

Tu l'as dit. Tu m'aimais. Tu m'aimes!

DONA DOLORÈS, suppliante.

Soyez bon...

DON JUAN.

Sois bonne!

DONA DOLORÈS.

Épargnez-nous. Méritons le pardon.

Ne troublez pas la paix du cœur ni de l'asile.
Partez. Oubliez-moi. L'oubli vous est facile.

DON JUAN.

Jamais je n'oublierai !

DONA DOLORÈS.

Partez vite.

DON JUAN.

Avec toi !

On entend le son d'une cloche.

Notre angélus d'amour sonne dans le beffroi.
Viens, c'est l'heure !

DONA DOLORÈS, épouvantée.

C'est l'heure ! On va fermer la porte !
Et vous êtes perdu, s'ils viennent !

DON JUAN.

Que m'importe ?

DONA DOLORÈS.

S'ils vous trouvent, don Juan, ils vous tueront !

DON JUAN.

Et puis ?

DONA DOLORÈS.

Fuyez !

DON JUAN.

Si tu veux fuir.

DONA DOLORÈS.

Partez !

DON JUAN.

Si tu me suis.

DONA DOLORÈS.

C'est ma faute ! Je n'ai pas vu le jour décroître !

DON JUAN.

Sortons !

DONA DOLORÈS.

Nul à présent ne sortira du cloître.

DON JUAN.

Penses-tu que leurs bras sont plus forts que les miens,
Et que des murs pourront m'arrêter, si tu viens ?

DONA DOLORÈS.

Les murs sont hauts.

DON JUAN.

J'y mets le feu !

DONA DOLORÈS.

Bonté céleste !
Essayez ! Sauvez-vous !

DON JUAN.

Si tu restes, je reste.

DONA DOLORÈS.

Je n'ai plus le pouvoir ni le droit de sortir.

DON JUAN.

Soit donc ! Si tu le veux, je serai ton martyr !
Viennent le juge et les bourreaux, et qu'on me couche,
Les pieds sur le réchaud ou la poire à la bouche !
Qu'ils déchirent mes nerfs avec des crocs d'acier !

DONA DOLORÈS.

Taisez-vous...

DON JUAN.

Que mon sang fume sur le brasier,
Et qu'on me broie! Alors j'avouerai tout, peut-être!

DONA DOLORÈS.

Taisez-vous...

DON JUAN.

Maudissant ton Dieu juste et son prêtre,
Je pourrais bien mourir damné, n'est-il pas vrai?

DONA DOLORÈS.

Ne parlez plus. Je vous suivrai. J'obéirai.

DON JUAN, à part.

Qu'une telle candeur existe sur la terre!

DONA DOLORÈS, à la statue.

Si je fais mal, daignez nous absoudre, ô mon père.

DON JUAN, avec une brusque exaltation.

A tes pieds, je serais capable de vertu!

DONA DOLORÈS.

Je le sens. J'ai prié. Le ciel m'a répondu:
« Sauvez-vous tous les deux ou damnez-vous ensemble. »
C'est bien pour nous sauver qu'il t'envoyait?

DON JUAN, à part.

Je tremble.

DONA DOLORÈS.

Je m'abandonne à toi. Dieu nous fasse merci!

DON JUAN.

Ah, tiens, c'est trop affreux! Ne viens pas. Reste ici!

Je ne veux plus qu'on m'aime et je veux qu'on m'oublie!
Prends garde à moi. Crains tout, mon amour, ma folie,
Mon respect, mes remords. Tout est mauvais. Va-t'en.
Tout fait souffrir. Je suis le suppôt de Satan,
Et c'est assez damner les autres pour ma joie!

DONA DOLORÈS.

Je veillerai sur vous, puisque Dieu vous envoie.

DON JUAN.

Rentre dans ton couvent et fais murer ton seuil!
Si c'est trop peu, fais-toi clouer dans ton cercueil!
Fais-toi descendre au fond de la tombe, vivante,
Et meurs! Tu ne sais pas les tourments que j'invente,
Et tu souffrirais moins par l'enfer que par moi!

DONA DOLORÈS.

Vous dites maintenant des mots cruels. Pourquoi?

DON JUAN.

Parce que je t'aime.

DONA DOLORÈS, lui jetant ses bras aux épaules.

Ah!

Puis s'éloignant.

Pas ici...

DON JUAN, à part.

Dieu me tente!

DONA DOLORÈS.

Vite, allons!

DON JUAN.

Tu le veux?

DONA DOLORÈS.

Je le dois.

DON JUAN.

Sois contente,
Viens, mais tu vas pleurer!

On entend au loin chanter le *Dies Iræ*.

DONA DOLORÈS.

Les voilà, les méchants,
Les juges!

DON JUAN.

On enterre un homme avec ces chants?

DONA DOLORÈS, regardant la statue.

Mon père!

DON JUAN.

Est-ce déjà pour moi leurs glas funèbres?

DONA DOLORÈS.

Oh, sauve-toi...

DON JUAN, se dirigeant vers le monument.

Partout où Dieu mit des ténèbres,
Don Juan peut se cacher.

Les voix chantent, plus près.

DONA DOLORÈS.

Là, chez lui?

DON JUAN.

Pourquoi pas?

DONA DOLORÈS.

C'est profaner...

DON JUAN.

Veux-tu que je meure?

DONA DOLORÈS.

Les pas
Se rapprochent...

DON JUAN.

Dès qu'ils sont passés, je t'emmène.

Au pied de la statue.

Vieillard, je viens m'asseoir chez ta dépouille humaine.

Poussant la porte du tombeau.

Mon cher hôte, offre-moi l'avant-goût du futur...

Il lit :

« Repens-toi. »

UNE VOIX DE MOINE, au dehors.

Nam Deus noster miseritur.

DON JUAN.

Sinistre épithalame...

A la statue.

O père de famille,
Je t'invite à souper ce soir avec ta fille!

Il entre dans le tombeau.

UN MOINE, au dehors.

Paix aux défunts!

Doña Dolorès tombe à genoux.

Les moines paraissent. Ils défilent lentement, portant des torches vertes, et pendant le défilé, à mesure qu'ils passent devant le monument :

PREMIER MOINE.

Priez pour eux!

LE FRANCISCAIN, à part.

Il s'est enfui!

DEUXIÈME MOINE.

Priez pour eux!

TROISIÈME MOINE.

Priez pour lui!

QUATRIÈME MOINE.

Priez pour lui!

Rideau.

ACTE IV

La chambre de don Juan. A droite, une porte sur un corridor. A gauche, porte de l'oratoire, surmontée d'un crucifix. Le soir vient.

SCÈNE PREMIÈRE

DON JUAN, DONA DOLORÈS.

Au lever du rideau, don Juan est assis, seul, les coudes sur les genoux, devant un brasero. Il est sombre. La porte de droite s'ouvre. Doña Dolorès paraît sur le seuil et s'y arrête un instant, hésitante.

DONA DOLORÈS, à mi-voix.

Don Juan...

DON JUAN, avec un soupir.

Oui, je suis là.

DONA DOLORÈS.

Je peux venir?

DON JUAN, toujours immobile.

Venez.

Elle traverse la chambre discrètement, et s'arrête derrière le siège de don Juan qui lui sourit tristement.

DONA DOLORÈS.

Je vous dérange un peu?

DON JUAN.

Non.

DONA DOLORÈS.

Vous m'abandonnez?

DON JUAN.

Non.

DONA DOLORÈS, les larmes aux yeux.

Il y a beaucoup de minutes dans l'heure.

DON JUAN, se retournant avec lenteur.

Vous pleurez?

DONA DOLORÈS.

Ce n'est plus de chagrin, quand je pleure.

Elle s'assied sur un carreau, aux pieds de don Juan.

Laissez-moi reposer mes mains sur vos genoux...

Elle se blottit contre lui.

Rien ne m'est doux, sinon de m'asseoir près de vous.

Elle se relève un peu et tend ses mains vers la tête de don Juan.

Je suis le page et vais vous mettre un diadème.

DON JUAN, la prenant par l'épaule.

Comment peux-tu m'aimer?

DONA DOLORÈS.

Parce que je vous aime.

Un silence, puis elle sourit.

Tu vois! Je n'ai plus peur.

Il lui prend la tête dans les mains, la regarde longuement et la baise au front.

DON JUAN.

Pauvre...

DONA DOLORÈS, tendant son visage.

Encore une fois !
Encor ! — Don Juan !... C'est fou, j'aime ma propre voix,
Lorsque c'est votre nom que ma bouche prononce :
« Don Juan ! »... Je viens de voir un sourcil qui se fronce ;
Vous avez du mal ?

DON JUAN.

Non.

DONA DOLORÈS.

Je t'importune?

DON JUAN, las.

Non.

DONA DOLORÈS.

Je ne dirai plus rien, aimé, que votre nom,
Je le dirai tout bas pour qu'on l'entende à peine.

DON JUAN, résigné.

Parle..

Elle semble chercher et ne rien trouver à dire, puis :

DONA DOLORÈS.

On dit que des gens ont pour vous de la haine?

DON JUAN.

Oui...

DONA DOLORÈS.

Cela se peut donc, quand je vous aime tant?

Après un silence, souriante.

Comment vint-il, ce grand amour? — En t'écoutant,
En te voyant. C'est loin. Je dormais, je m'éveille ;

Elle le calme de la main, et pose sa tête sur la poitrine de don Juan.

Rendormons-nous : je vais poser là mon oreille

Pour entendre chanter notre cœur... Tu permets?

Après un silence.

Écoute : quand j'étais petite, je t'aimais.
Je me disais : « M'a-t-il seulement regardée? »
Savoir! C'était mon but et toute mon idée :
« M'aime-t-il? » A quelqu'un qui m'eût répondu oui,
J'aurais donné ma vie avec joie! Aujourd'hui,
Je vois bien que j'aurais eu tort, si j'étais morte.

Elle se presse contre lui.

Je ne veux plus qu'on nous sépare et qu'on m'emporte.
— Dis-moi : je te ferais de la peine, en mourant?

DON JUAN.

J'aurais un grand chagrin.

DONA DOLORÈS.

Un grand chagrin? Bien grand?
Pauvre aimé qui serait si triste, sa pauvre âme!

DON JUAN.

Chère fleur!

DONA DOLORÈS.

Non, je suis une femme, ta femme!
Doux ami, doux à moi, mon doux, comme c'est bon!

DON JUAN.

Tu m'aimes trop.

DONA DOLORÈS.

Demain, j'aimerai plus.

DON JUAN, après un silence.

Pardon...

DONA DOLORÈS.

De quoi?

DON JUAN.

D'avoir voulu.

DONA DOLORÈS.

Je suis heureuse.

DON JUAN, sombre et baissant la tête vers elle.

Et pure ?

DONA DOLORÈS, relevant la tête vers lui.

Tu dis ?

DON JUAN.

Rien ! — Qu'as-tu fait de ta robe de bure ?

DONA DOLORÈS.

Les reliques de nos fiançailles, mon doux :
C'étaient les vêtements pour attendre l'époux,
Et je priais pour lui dans ma robe d'attente :
Je me disais que lorsqu'Elle serait contente,
La Vierge nous prendrait en pitié tous les deux,
Et sous ces voiles noirs j'étais heureuse d'eux,
Puisqu'ils nous fiançaient pour la vie éternelle.

DON JUAN.

Vous les avez quittés !

DONA DOLORÈS.

La Vierge est maternelle,
Et je vous aimais tant qu'elle nous a bénis.

DON JUAN, avec amertume.

Bénis ?

DONA DOLORÈS.

Vous êtes là, tous les maux sont finis,
Et je n'attends plus rien, puisque vous m'avez toute.

DON JUAN.

Et les remords ?

DONA DOLORÈS.

Hier, j'en avais, dans un doute.

DON JUAN.

Aujourd'hui ?

DONA DOLORÈS.

Je vois mieux. Je n'en ai plus.

DON JUAN, brusque et voulant se lever.

J'en ai !

DONA DOLORÈS.

Ils passeront. Dors là. Dieu nous a pardonné.

DON JUAN, se levant.

Qu'importe Dieu ? J'ai fait un crime ! Je m'y vautre,
Dans les crimes ! Encore un crime ! Encore un autre
Pourquoi t'es-tu donnée ?

DONA DOLORÈS.

Ami ?

DON JUAN, avec violence.

Pourquoi ? Pourquoi ?

DONA DOLORÈS.

Moi, je me suis donnée ?... Oh, non : j'étais à toi.

DON JUAN.

Au cloître, tu vivais heureuse, avec un rêve,
Et seule, au moins ! Et tu vivais ! La vie est brève
A celui qui peut tout rêver et qui n'a rien !
C'étaient les jours sacrés où tu faisais du bien,

Et je pensais à toi sans désir et sans crainte.
Je t'aimais ; chaque part de ton corps était sainte ;
Ton souvenir m'était une aumône d'en haut ;
Je pouvais évoquer un être sans défaut,
Quelque chose de plus qu'une femme ou qu'un ange,
Le Paradis, et tout a croulé dans la fange !

DONA DOLORÈS, le regardant en face.

Je ne vous comprends pas.

DON JUAN.

Tant mieux !

DONA DOLORÈS.

Si. Si... J'entends :
Vous me méprisez... Oui.

DON JUAN, avec douceur.

Ma mie...

DONA DOLORÈS, triste.

Il n'est plus temps.

DON JUAN.

Ma femme...

DONA DOLORÈS.

Oh, ce n'est pas ta femme qu'il faut plaindre.
Ne gronde plus. Je vois. J'ai tort. J'aurais dû feindre,
J'aurais dû m'éloigner de toi. Je n'ai pas pu.
Je t'aimais bien. J'avais trop longtemps attendu,
Et, s'il y a du mal, c'est moi qui suis coupable.

DON JUAN, avec brusquerie.

Qui dit cela ?

DONA DOLORÈS.

C'est moi. Tu m'as crue impeccable :

Tu te trompais. Cela n'est pas un grand forfait.
Et puis, est-ce si mal, ce que nous avons fait?

DON JUAN.

Elle en doute!

DONA DOLORÈS.

J'ai cru que pour t'aider à vivre
Le vrai devoir était peut-être de te suivre.
Alors, je suis venue à toi, très humblement.

DON JUAN.

Je sais! Le dévouement! Toujours du dévouement!
Moi, je ne donne pas du dévouement, j'en use!

DONA DOLORÈS.

Ne pleure pas.

DON JUAN.

Pleurer? Allons donc! Je m'amuse.
Je suis joyeux. C'est mon état.

DONA DOLORÈS.

Mon pauvre aimé...

DON JUAN.

On me plaint, à présent! Crois-tu m'avoir calmé?
On me brûle avec ces douceurs contre nature,
Et tu vois bien que ta présence me torture!
Cache-toi! Cache-moi mon crime en te cachant!
Je ne veux plus te voir. Je ne peux plus.

DONA DOLORÈS.

Méchant,
Qui se fait des chagrins et défend qu'on l'apaise...

DON JUAN.

Allez-vous-en !

DONA DOLORÈS.

Donnez vos yeux que je les baise,
Vos yeux d'hier, vos yeux heureux, et je m'en vais.

DON JUAN.

Laissez mes yeux. Ils sont mauvais. Je suis mauvais.

DONA DOLORÈS.

Vous vous faites du mal, mon aimé.

DON JUAN.

Moins qu'aux autres.

DONA DOLORÈS.

Mais à qui donc ?

DON JUAN.

Allez le demander aux vôtres,
A ton père, à ta sœur, aux cercueils oubliés !
Demande-leur ! Vas-y !

DONA DOLORÈS.

Don Juan... Vous m'effrayez !

DON JUAN.

Un peu tard. Oui vraiment, bien tard !

DONA DOLORÈS.

La calomnie
Vous a troublé l'esprit.

DON JUAN.

Et c'est elle qui nie !

DONA DOLORÈS.

Vous ? Je ne vous crois pas !

DON JUAN.

Eh ! tu ne crois qu'au bien !

DONA DOLORÈS.

Non ! Vous avez juré.

DON JUAN.

Beau serment que le mien !
Il fallait ta candeur stupide pour me croire !

DONA DOLORÈS.

Ce n'est pas vous !

DON JUAN.

Qui donc serait-ce ? Il s'en fait gloire,
Le moi, le monstre. Il court sa joie en bon chasseur.
J'avais tué ton père, assassiné ta sœur ;
C'était peu. Vous pouviez m'offrir une autre joie,
Je l'ai prise !

DONA DOLORÈS, accablée et tombant assise.

Mon Dieu !

DON JUAN.

Je suis l'homme de proie,
Je passe !

DONA DOLORÈS.

C'était lui !

DON JUAN, marchant vers elle.

Torturer, oublier,
C'est mon état ! Je suis le savant joaillier :

J'enchâsse artistement la douleur dans les âmes.
Tends la tienne! Je suis le châtiment des femmes,
Moi, l'homme! — Et maintenant, mes yeux que tu voulais,
Si tu doutes encor, mes yeux, regarde-les!

Il se penche sur elle et la regarde en face; elle porte vivement les mains à son visage : elle se dresse, et, tandis qu'il la suit de son regard fixe, elle s'éloigne à reculons vers la porte. Sa silhouette se profile un instant sur l'obscurité du corridor.

DON JUAN.

Encore un crime qui s'en va dans les ténèbres...

Elle sort. La nuit continue à tomber.

SCÈNE II

DON JUAN, seul.

Je suis tout seul. La mort descend dans mes vertèbres.

Il court vers la porte.

Reste! Reviens! Je n'ai rien dit! Si. — Je suis fou.
Je vais. Pourquoi ma vie? Où vais-je donc? Jusqu'où?
Je veux sortir de moi! L'âme en rut, l'âme aveugle,
La brute, le taureau qui voit rouge, et qui beugle,
Et court droit devant lui, sans rien voir, pour courir!
Il n'y a donc plus d'Amérique à découvrir?
Sortons de nous! La mort est la seule inconnue.
Tout est fait, tout est vieux, et toute femme est nue,
Et je connais la fin dès le commencement.

Après un silence.

Assez! Je suis en haut du mal. C'est le moment.

Il marche à travers la chambre.

Je l'ai prise, et tuée. Elle s'est débattue,
Et je la vois qui prie au pied de la statue.

Le fond de la salle s'éclaire progressivement, le mur se diaphanise, et apparaît cette partie du décor précédent, qui représente le monument du Com-

mandeur. Doña Dolorès, en habit religieux, est agenouillée au pied de la statue.

Mon hôte vient souper trop tard...

Il se rapproche, puis recule.

A deux genoux

Ta fille se traînait, criant :

DONA DOLORÈS, au fond.

Épargne-nous...

DON JUAN, stupéfait.

Et j'ai sa voix qui tremble au fond de mes oreilles !

Les orgues, très loin, font une musique funèbre ; apparaissent et défilent, l'un derrière l'autre et regardant don Juan, ses victimes : don Miguel, don Christobal, Cœlia et son enfant ; puis, des moines dont les yeux sont baissés vers la terre. Don Juan les contemple.

Puis les moines, qui sont venus : des faces vieilles,
Et des mains qui semblaient ne plus avoir de sang,
Et des pas qui faisaient du silence en glissant...

Un glas, au lointain.

La cloche tinte autour des pénitents de pierre.
Je les vois... Là. Qui donc portaient-ils dans la bière ?
Qui donc enterraient-ils ?

Il court vers un moine.

Qui donc enterrez-vous ?

LA VOIX DU MAYOR.

Don Juan de Mañara.

DON JUAN, reculant.

Qui m'appelle ? Ils sont fous ?
Ou bien c'est moi qui perds la raison ? Je suis ivre !

A un autre moine.

Qui portez-vous ?

LA VOIX DU SECOND MOINE.

Don Juan.

DON JUAN.

Moi?

Il court vers le troisième moine.

LA VOIX DU TROISIÈME MOINE.

Don Juan.

DON JUAN.

Je veux vivre!
Et je vis. Qui me parle? Est-ce vous? Je suis seul.
Si vous portez vraiment quelqu'un dans son linceul,
Levez le velours noir et montrez-moi sa face!

Le cercueil apparaît, porté sur les épaules des pénitents.

Je ne veux pas! Cachez! Passez! Loin!

La vision s'obscurcit.

Tout s'efface.

Dans l'église assombrie, on n'aperçoit plus que la statue, et doña Dolorès accroupie à terre. Il va vers la statue et lit l'inscription du socle.

« Repens-toi. » Cachez-vous, tous! Je ne vois plus clair.
J'étouffe... A moi! J'ai froid aux épaules... De l'air!

Il tombe.

SCÈNE III

DON JUAN, puis un SERVITEUR, LE HERMANO MAYOR.

Un serviteur ouvre la porte. Le Hermano Mayor entre précipitamment.

LE MAYOR.

Tu m'as trompé, valet d'enfer, la chambre est vide!
Où sont-ils?

Le valet, qui porte un flambeau, aperçoit don Juan étendu à terre.

LE VALET, avec effroi.

Regardez, mon père!

Il court vers don Juan, se baisse vers lui, le soulève.

Il est livide,

Il râle...

LE MAYOR.

Est-ce votre œuvre ou la sienne, ô mon Dieu?

LE VALET.

Il bouge...

LE MAYOR.

Accordez-lui de vivre encore un peu!

DON JUAN, faiblement.

Je n'étais donc pas mort?

LE VALET.

Il rêve...

DON JUAN, regardant autour de lui.

Où donc est-elle,

La bière?

LE MAYOR, au valet.

Laissez-nous.

Le valet se retire.

DON JUAN, se soulevant.

Les moines?... La chapelle?

Il aperçoit le Mayor et le reconnaît.

Qui vous a fait entrer dans ma chambre, et pourquoi?

LE MAYOR.

Un homme a mis le feu dans un couvent. C'est toi.

DON JUAN.

Oui.

LE MAYOR, poussant le verrou de la porte.

L'homme a détourné du cloître une novice.
Elle est ici.

Don Juan ne répond pas.

Je suis le chef du Saint-Office!

DON JUAN, se levant.

Arrêtez-moi.

LE MAYOR.

Je viens vous sauver tous les deux.

DON JUAN, retombant assis.

Trop tard!

LE MAYOR.

Que la bonté du ciel ait pitié d'eux!

DON JUAN.

Il n'y a ni bonté ni pitié.

LE MAYOR.

Dans quel gouffre!...
— Don Juan, regarde-moi. Tu souffres?

DON JUAN.

Oui, je souffre.

LE MAYOR.

Et tu voudrais ne plus souffrir?

DON JUAN.

Je le voudrais.

LE MAYOR.

N'as-tu pas de remords, don Juan?

DON JUAN, se levant de nouveau.

J'ai des regrets.

LE MAYOR.

La justice infinie est la miséricorde :
Implore le divin Sauveur, pour qu'il t'accorde
Le pardon des forfaits.

DON JUAN.

Je me l'accorde peu.

LE MAYOR.

Mon fils, dis comme moi : « Je me confesse à Dieu. »

DON JUAN.

Je me confesse à vous que je tiens pour un sage.
C'est tout. Suis-je malade ou troublé d'un présage?
Peut-être, mais je sais que je ne sais plus rien.
Je voudrais m'appuyer. A quoi? Sur quoi? Le bien
Est mal; le mal est bien. J'ai perdu l'équilibre.
Aidez-moi.

LE MAYOR.

Dieu le veut.

Le Mayor lui fait signe de s'agenouiller. Il ploie les genoux.

DON JUAN.

J'ai cru que j'étais libre,
Que j'étais fort : je fus égoïste !

LE MAYOR.

Je sais.

DON JUAN, avec révolte, se redressant.

Ne me le dites point ! — Partout où je passais,
J'ai fait le mal. J'ai dit : « La loi, c'est mon caprice. »
J'eus tort. Il faut pourtant que le loup se nourrisse,

N'est-ce pas? J'étais loup. J'avais faim. J'ai mordu.
Est-ce ma faute à moi? J'ai fait ce que j'ai dû.
Dieu n'a pas dit au loup de paître l'herbe? En somme,
Puisqu'il n'a prétendu faire de moi qu'un homme,
Pourquoi mit-il en moi les forces d'un géant?

LE MAYOR, durement.

Misérable orgueilleux, rentre dans ton néant,
Et ne te défends pas : accuse-toi!

DON JUAN.

J'accuse
Deux coupables!

LE MAYOR, impérieux.

Un seul!

DON JUAN, tombant enfin à genoux.

Soit! — Par force ou par ruse,
Par rage ou par amour, par curiosité,
Par ennui, par angoisse et même par bonté,
Vingt ans j'ai fait souffrir de pauvres créatures :
J'ai poursuivi ma joie à travers leurs tortures
Et fêté ma jeunesse au prix de leurs remords;
J'ai fait qu'on a gémi, que des vivants sont morts,
Car j'ai tué par la tristesse et par les armes;
J'ai fait pleurer du sang, j'ai fait saigner des larmes,
J'ai semé la douleur en voulant être heureux :
Meâ culpâ. Priez pour moi...

LE MAYOR.

Priez pour eux!

DON JUAN.

Priez pour elles!

LE MAYOR.

Juan, te repens-tu?

DON JUAN.

Peut-être,
Car je pense souvent que j'ai mal fait de naître,
Mais ce n'est qu'un tourment de plus dans mon enfer!

LE MAYOR.

Te repens-tu?

DON JUAN, se relevant.

Pas plus qu'hier, autant qu'hier,
Et c'est trop! Je suis las de vivre dans mon blâme!
Je veux la quiétude imbécile de l'âme,
Être une brute, un arbre, un pavé, n'être rien!

LE MAYOR.

Te repens-tu?

DON JUAN.

Toujours, vous dis-je!

LE MAYOR.

Sois chrétien.

DON JUAN.

Je suis homme, et c'est trop, homme et las de lui-même,
Je veux... Non, je voudrais. Quoi? La mort? Un baptême?
Quelque chose qui lave ou qui tue, un adieu
Que je crierais, comme au sortir d'un mauvais lieu,
A cette puanteur sinistre, que l'on nomme
Moi, ce moi que voici, que je hais d'être un homme,
Ce moi bouffon, ce moi barbouillé de dégoût,
Que je suis écœuré de rencontrer partout,
Et que je vais tuer pour ne plus voir sa face!

LE MAYOR.

La mort n'abolit rien : le remords seul efface.

DON JUAN.

J'ai goûté du remords et je m'en suis grisé.
Je connais tout, j'ai tout osé, tout épuisé :
Tous les vins m'étaient bons, mais les caves sont vides!

LE MAYOR, assis.

Penche-toi vers mes yeux fanés, compte mes rides,
Et dis si le vieillard n'en sait pas plus que toi.

DON JUAN.

Eh bien?

LE MAYOR.

Tu t'es trompé. Le calme est dans la foi.

DON JUAN.

Je ne crois plus en Dieu.

LE MAYOR.

Tu crois ne plus y croire.

DON JUAN.

Ma raison ne veut plus.

LE MAYOR.

Retourne en ta mémoire!
O mystique égaré, chercheur de paradis,
Retourne-toi vers ton passé, retourne et dis
Si dans tous les amours retrouvés en arrière
Il existe un baiser qui vaille la prière
Et qui sache remplir le cœur aussi longtemps?

DON JUAN.

Je ne sais plus prier.

LE MAYOR.

Dieu te rappelle. Entends !

DON JUAN.

Dieu ne veut plus de moi, je ne veux plus des hommes,
Je suis seul à jamais.

LE MAYOR.

Seuls toujours, nous le sommes,
Sinon dans le repos qui tombe de la croix !

DON JUAN.

C'est loin derrière nous.

LE MAYOR, *debout.*

Moins loin que tu ne crois !
L'amour changeait dans l'âme et n'a pas changé l'âme.
L'amour qu'on doit à Dieu tu l'offrais à la femme,
Mais l'enfant que tu fus, tu l'es toujours resté :
Quand ta soif d'idéal s'altérait de beauté,
Tu tendais tes deux mains vers sa forme charnelle,
Mais c'était l'infini que tu cherchais en elle,
Et l'infini, c'est Dieu.

DON JUAN.

J'aimais la femme.

LE MAYOR.

Non !
C'est Dieu que tu voulais sans vouloir de son nom,
Et tu leurrais ton âme en exaltant ta bête;
C'est Dieu que tu cherchais dans la femme, ô poète!
Tu l'aimais, as-tu dit? Regarde de plus près :
Tu n'aimais pas la femme, hélas, tu l'adorais :
Comme on adore Dieu, car elle était symbole,
Tu l'adorais avec ferveur, comme une idole,
Et malgré le mensonge éternel de l'amour !

DON JUAN, *faiblement.*

Oui...

LE MAYOR.

Malgré tout, et dans chacune, tour à tour,
Tu rêvais de verser ton âme...

DON JUAN, *exalté.*

Tout entière !

LE MAYOR.

L'âme, qu'on veut nourrir avec de la matière!
L'immensité qu'on veut bercer entre deux bras !
Pauvre fou qui n'as pas compris, tu comprendras !
Tu cherchais l'idéal dans sa formule épaisse,
Et tes instincts, pareils à des limiers en laisse,
Te tiraient vers la fange et l'ombre du chenil :
Tu les suivais, tandis que ton âme en exil
Se tournait vers le ciel pour quêter la lumière :
La voici blanche encor comme à l'aube première,
Et ton cœur rajeuni va sortir du tombeau !
Réveille-toi, Lazare, et marche, tout est beau !
Ta douleur te baptise et l'espoir te délivre !
Tu parlais de mourir, c'est fait : tu vas revivre !

DON JUAN, *tristement.*

Non.

LE MAYOR.

L'aveugle a fini sa route de péché :
En pensant t'éloigner de Dieu, tu l'as cherché,
Et lorsqu'on cherche Dieu, mon enfant, Dieu se donne.

DON JUAN.

Il m'ignore.

LE MAYOR.

Jamais il ne nous abandonne :
Il reconnaît ses fils en entendant leurs cris.
Dieu comprend le besoin que tu n'as pas compris,
Et le bain de repos qu'il faudrait pour ta joie,
C'est moi qui te l'apporte et lui qui te l'envoie.

DON JUAN.

Comment ?

LE MAYOR.

Viens parmi nous. L'ombre du mur divin
Épanche en nous la paix que tu cherchais en vain.

DON JUAN.

Peut-être...

LE MAYOR.

Viens chez nous ! Viens ! L'extase est féconde
A tous les pauvres cœurs ulcérés par le monde.
L'exil est bon, l'exil est saint, l'exil est fort,
L'exil te guérira. Viens t'abriter au port,
Et de toute ton âme immensément diffuse
Étreindre l'infini que l'amour te refuse !

DON JUAN.

Que faut-il ?

LE MAYOR.

T'éloigner de ce qui te fut cher.

DON JUAN.

J'en suis loin.

LE MAYOR.

Mépriser et détester ta chair.

DON JUAN.

Maudite soit ma chair qui fait souffrir mon âme !

LE MAYOR.

Abdique ton orgueil.

DON JUAN.

Je suis un être infâme !

LE MAYOR.

Demandes-tu pardon du mal que tu faisais ?

DON JUAN, s'agenouillant et joignant les mains.

A tous les innocents couchés entre deux ais,
A tous les malheureux qui peinent par mes crimes,
A mes frères comme à mes sœurs, à mes victimes,
A tous ceux que j'ai mis en deuil comme en péril,
Je demande humblement pardon. Ainsi soit-il !

LE MAYOR.

C'est bien.

DON JUAN, voulant se relever.

Emmenez-moi.

LE MAYOR, toujours assis.

Ce n'est pas tout encore.
Tu vas souffrir.

DON JUAN, avec exaltation.

Tant mieux !

LE MAYOR, sévèrement.

Levés avant l'aurore,
A genoux sur le sol de marbre, et le front bas,
Nous prions.

DON JUAN, humble.

J'essaierai... Mais, si je ne peux pas.

LE MAYOR, avec autorité.

Alors, prie, en pleurant de ne pouvoir, et prie!

DON JUAN, tombant à genoux.

Je prierai.

LE MAYOR.

Sur ta chair pénitente et meurtrie,
Tu porteras la haire en saignant.

DON JUAN.

C'est mon vœu!

LE MAYOR.

Chaque jour, devant tous, tu rediras l'aveu
De tes péchés.

DON JUAN, avec enthousiasme.

Devant tous!

LE MAYOR, durement.

La tête moins haute!

Don Juan baisse la tête.

— Tu pâtiras de soif et de faim.

DON JUAN.

Par ma faute!

LE MAYOR.

Pauvre, tu soigneras le pauvre en son taudis.

DON JUAN, très doucement.

Je suis le serviteur de ceux qui sont maudits.

LE MAYOR, avec colère.

Nul n'est maudit!

DON JUAN, soumis.

Devant l'indulgence céleste,
Ainsi soit-il.

LE MAYOR.

A ceux qui sont morts de la peste
Tu mettras le linceul sans peur et sans dégoût.

DON JUAN.

Pour honorer mon Dieu dans son œuvre.

LE MAYOR, se levant, après avoir fait un signe de croix sur la tête de don Juan.

Debout,
Car l'esprit est en toi. Le Seigneur t'a fait grâce.

Don Juan se lève, le Mayor lui tend les bras.

Et maintenant, mon fils, viens là que je t'embrasse !

Don Juan se jette dans les bras du Mayor qui le serre sur sa poitrine. A ce moment, on entend gratter à la porte.

Quelqu'un est là ?

La voix de DONA DOLORÈS, au dehors.

Don Juan...

DON JUAN.

C'est elle !.. Épargnez-la...

LE MAYOR.

Entre dans l'oratoire.

DON JUAN, suppliant.

O mon père...

LE MAYOR, sévèrement.

Entre là.

DON JUAN.

Ne la verrai-je plus jamais ?

LE MAYOR.

Entre, te dis-je !

Don Juan résigné fait deux pas vers l'oratoire.

DONA DOLORÈS, au dehors.

Don Juan...

DON JUAN revient vers la porte et, les mains jointes, il prie l'invisible.

Sœur de ma vie et mère du prodige,
O toi qui m'as conduit, Étoile des bergers,
Toi qui conduis vers l'aube à travers les dangers,
Trinité de la femme, Amour, Douceur, Prière,
O rédemptrice, ô la première et la dernière,
Parce que j'ai péché, je me confesse à toi.

Don Juan s'éloigne à reculons, les bras tendus vers Dolorès invisible : il entre dans l'oratoire.

LE MAYOR, au milieu, les deux mains levées vers les deux portes closes.

Seigneur Christ, donnez-leur le repos dans la foi.

SCÈNE IV

LE HERMANO MAYOR, DONA DOLORÈS.

Il va enfin ouvrir la porte. Doña Dolorès entre, anxieuse. Ne voyant pas celui qu'elle cherche, elle appelle.

DONA DOLORÈS.

Don Juan !

LE MAYOR.

Que voulez-vous ?

DONA DOLORÈS.

Le voir ! On me le cache.
Il souffre, et je l'entends qui m'appelle !

Elle court à travers la salle.

On l'arrache
De moi ! Je veux le voir ! Ce n'est pas vrai, qu'il dort !

Affolée, elle court et crie :

Don Juan ! Où donc est-il ? Don Juan !

LE MAYOR.

Don Juan est mort.

Rideau.

ACTE V

Le jardin du couvent de la Caridad. Arbustes et plantes ; un mur au fond Au milieu, une haute croix, au sommet de trois marches.

SCÈNE PREMIÈRE

LE MARRANO, LE VIEUX MENDIANT,
plus tard DON JUAN.

Le soleil se couche ; le Marrano est appuyé sur sa bêche. Le vieux entre, portant un panier de fruits.

LE VIEUX.

Voici le soir. Rentrons. J'ai cueilli les grenades.

LE MARRANO.

Ah! mon vieux, c'est fini, le temps des sérénades,
Des courses au soleil, des nuits au coin d'un bois!
Ça t'amuse beaucoup d'être au couvent?

LE VIEUX.

Je bois,
Je mange, j'ai mon lit, j'ai ma soupe.

LE MARRANO.

Et le reste?

LE VIEUX.

Bah !

LE MARRANO.

Le pain qu'on avale au cloître est indigeste.
Le pain n'est bon que quand on ne l'a pas gagné !
Je suis las du travail.

(Il s'assied au pied de la croix et prend sa cruche.)

LE VIEUX.

Tais-toi donc, malpeigné !
Si l'on t'avait brûlé, ça te vaudrait mieux?

LE MARRANO.

Presque.
Être le jardinier d'un couvent, c'est grotesque,
Et j'ai honte de moi quand je vois mon portrait
Encadré dans le rond de ma cruche. — Il faudrait...

LE VIEUX, l'interrompant.

Te taire ! Car on va nous entendre.

LE MARRANO.

Et qu'importe?

LE VIEUX.

Tu serais beau, si l'on te jetait à la porte !

LE MARRANO.

Je serais libre !

LE VIEUX.

Et tu mourrais !

LE MARRANO.

Je meurs d'ennui.

LE VIEUX.

Regarde frère Juan. Prends exemple sur lui.
Est-ce que celui-là se plaint?

LE MARRANO.

C'est autre chose!
Il est ici pour son plaisir...

LE VIEUX.

Il se repose
Peut-être, lui qui n'a pitié ni merci
Pour son corps?

LE MARRANO.

Pourquoi donc ne vient-il pas ici,
Puisqu'il doit nous aider quand la besogne est dure?

LE VIEUX.

Il est à ramasser les corps sans sépulture :
Depuis la peste, il fait ce qu'on n'essayait plus.

LE MARRANO, riant.

Il aura son fauteuil au milieu des élus,
Celui qui risque tant par charité chrétienne.

LE VIEUX.

Il dit aux morts : « Ma chair est la sœur de la tienne. »

LE MARRANO.

L'autre matin, j'étais avec lui ; nous allions ;
Des pestiférés bleus saignaient dans des haillons :
Pour les ensevelir, devine ce qu'il ose ?
Il les lave, et, penché sur leur bouche mal close,
Il la baise, et tout bas, dit : « *Quia pulvis es.* »
— Ça dégoûte.

LE VIEUX.

À la mort de doña Dolorès,
Il est allé prier quatre nuits sur sa tombe.

LE MARRANO.

Si la nuit était belle...

LE VIEUX.

On vit une colombe
Planer sur lui, pendant tout le temps qu'il pria.

LE MARRANO, haussant les épaules.

Des fables!... — Le voici.

Don Juan apparaît, en habit de religieux. Le Marrano et le vieux le saluent avec respect.

LE VIEUX.

Frère...

LE MARRANO, avec onction.

Ave Maria.

DON JUAN.

La paix soit avec nous!

LE VIEUX.

Combien de morts?

DON JUAN.

Soixante.

LE MARRANO, les yeux au ciel.

Dieu nous tient dans sa droite.

LE VIEUX.

Et sa droite est puissante.

En silence ils rassemblent leurs outils et s'apprêtent à sortir. Don Juan ramasse une bêche.

LE MARRANO, à don Juan.

C'est l'heure du souper. Ne nous suivrez-vous pas ?

DON JUAN.

Lorsque j'aurai gagné le pain de mon repas.

Sortent le vieux et le Marrano.

SCÈNE II

DON JUAN, seul.

Toi qui donnas ton âme en paiement de la mienne,
Descends dans ma prière, ô forme aérienne,
Doux spectre harmonieux revêtu de soleil ;
Fais que je souffre, afin que je te sois pareil !

Don Juan s'agenouille devant la croix, et prie en silence, puis il relève la tête vers la croix.

O prière, ô mystique étreinte, œuvre suprême,
Épanouissement du cœur hors de lui-même,
Ascension du rêve à travers l'infini,
Extase du baiser divin, tu m'as béni !

Il prie encore en silence.

Don Juan se relève.

...Et le ressuscité, c'est moi ! Dieu me tolère !
Le chaos s'illumine, et le doute s'éclaire.
L'amour qui saignait tant est bleu comme un ciel pur,
Et le ciel est peuplé d'amour ! J'ai le futur,
J'ai l'espace, je suis aimé, je communie,
Et l'amour sort de l'ombre et la honte est finie !

Il revient vers la croix. Pendant ce temps, don Miguel escalade le mur et descend dans le jardin.

Dieu clément qui pouvez m'offrir un paradis,
Donnez ma paix à ceux dont j'ai fait des maudits
Et châtiez mon cœur pour le rachat des autres !

SCÈNE III

DON JUAN, DON MIGUEL.

Don Miguel jette son manteau après en avoir retiré deux épées qu'il plante en terre.
Il s'approche de don Juan, qui a le dos tourné.

DON MIGUEL, à part.

A nous deux !...

Il l'empoigne brutalement par l'épaule.

Tourne ici, mâcheur de patenôtres!
Reconnais-moi!

DON JUAN.

Mon frère?...

DON MIGUEL.

Eh, là ! Suis-je si vieux ?

DON JUAN.

Mon frère, bien des jours ont passé sur mes yeux.

DON MIGUEL.

Ai-je souffert au point d'être méconnaissable?
Ah, l'offenseur écrit l'injure sur le sable,
Mais l'offensé l'écrit sur le marbre. Je suis
Don Miguel de Solis. Je te hais. Je te suis.
Je te veux. J'attendais notre heure. L'heure sonne.
Ne cherche pas autour de toi! Tu n'as personne.
Je t'ai guetté pendant bien des jours, là, caché,
Mais je te tiens!

DON JUAN.

Je sais que j'ai beaucoup péché,
Et vous avez souffert par moi. Je m'en accuse.

DON MIGUEL.

Ah, toujours vil, et lâche, et toujours de la ruse!

DON JUAN.

Hélas, je sais le peu que j'ai toujours valu;
Mais, puisque le Très-Haut, mon frère, a bien voulu
Me confronter avec votre juste colère,
Dites quels châtiments il faut pour vous complaire :
Je les accepte, afin de réparer mes torts.

Il s'agenouille devant don Miguel.

DON MIGUEL.

A genoux?

DON JUAN.

A vos pieds.

DON MIGUEL.

Pleutre devant les forts,
Tu trembles trop, quand vient le jour de rendre compte!
A genoux? Il n'est donc ni bassesse ni honte,
Faquin, qui te répugne en face d'un péril?
Allons, pleure! Fais-toi plus bas, fais-toi plus vil!
Tu n'éviteras pas le fer de ma justice!

DON JUAN.

J'ai péché par orgueil. Que mon orgueil pâtisse!

DON MIGUEL.

Des mots! Elle, sa sœur, son père, tous les trois,
Cent autres, tu les as égorgés, et tu crois
Qu'on va payer du sang avec des litanies?
Tu m'as volé ma femme, abreuvé d'avanies;

Je te dois mes affronts, mes dégoûts, tous mes maux,
Et tu crois que cela se règle avec des mots?
Debout! Pour une fois encor, c'est la dernière!
Debout, vite! Les loups sortent de leur tanière,
Quand le veneur joyeux les a battus du pié!

Il le pousse du talon. Don Juan chancelle.

DON JUAN.

O mon frère, je n'ai pas assez expié,
Mais je vous appartiens s'il vous plaît que je meure.

DON MIGUEL.

Il me plaît. Viens mourir.

Don Juan se lève et suit don Miguel, qui le conduit vers les épées.

Choisis. Prends la meilleure.

Don Juan, avec un geste d'effroi, se détourne et se signe.

DON JUAN.

Je ne me battrai pas, frère, punissez-moi.

DON MIGUEL.

Défends ta vie!

DON JUAN.

Elle est à vous.

DON MIGUEL.

Gueux blanc d'effroi,
Prends l'épée! On t'a donc répété, piètre sire,
Que maintenant, depuis sept ans qu'il te désire,
Ce fer-là, que tu fis balayer aux laquais,
Est prompt comme l'éclair du Dieu que tu narguais
Et dans l'ombre de qui tu viens cacher tes crimes?

DON JUAN.

Dieu les voit, et mon âme appartient aux abîmes;
S'il vous convient d'avoir ma vie, elle est à vous.

DON MIGUEL.

Tu veux rire? Prends-tu les Solis pour des fous?
Que je t'égorge, avec un nimbe autour du crâne,
Pour t'envoyer tout droit au ciel! Non, je te damne!
Je t'arrache à tes croix, à ton froc, à l'autel,
A tout, et que don Juan passe en péché mortel,
Et que don Juan retourne au diable qui l'envoie!
— Prends! Prends!

DON JUAN.

Je vous irrite. Adieu.

Il va se retirer; don Miguel le saisit et le retient.

DON MIGUEL.

Lâcher ma proie!
Tu ne sortiras pas de mes mains, tu m'entends,
Et je te veux damné dans l'infini des temps!

DON JUAN.

Dieu vous garde d'un tel remords, tant il me pèse:
Je dois vous l'épargner. Que Jésus vous apaise!

Il veut encore se retirer; don Miguel se précipite sur son passage, ramasse un bâton et le lève sur lui.

DON MIGUEL.

Reste là! Faudra-il du bâton? — Tu frémis?...

DON JUAN, courbant la tête.

Que pâtisse ma chair du mal qu'elle a commis!

DON MIGUEL, le bâton haut.

Comte de Mañara!

DON JUAN.

Je suis un humble moine.

Don Miguel jette son bâton, empoigne don Juan à la gorge et l'accule au pied de la croix.

DON MIGUEL.

Tes ancêtres t'avaient légué leur patrimoine
De fierté ; ton aïeul était cousin du roi!

DON JUAN, étranglé.

Je vous ai déjà fait trop de mal. Laissez-moi.
Je m'agenouille encore et vous offre ma vie.

Il veut s'agenouiller, mais don Miguel le retient acculé à la croix. Brusquement, il le lâche.

DON MIGUEL.

Eh bien, soit! Puisque c'est en vain qu'on te défie,
Gentilhomme, je vais t'abattre comme un chien!
Mais quand j'aurai vengé mon honneur sur le tien,
Sur l'honneur pur de tes aïeux, sur leur mémoire,
Leurs exploits, leurs vertus, leur nom, toute leur gloire,
Et quand j'aurai, bâtard, pour punir ta maison,
Sur ta face de gueux souffleté leur blason!

Il le soufflette.

DON JUAN, sautant vers les épées.

Tête et sang!

Il en saisit une et serre sa ceinture.

DON MIGUEL, prenant l'autre.

Je te tiens!... Oui! Viens! Sangle ta corde!

Ils se jettent l'un sur l'autre et se battent.

Damné! Je t'ai damné!

L'épée de don Juan le traverse.

Jésus!

Il tombe; don Juan se précipite sur son corps.

DON JUAN.

Miséricorde!
Mon frère, revenez à vous! Je l'ai tué!

Il se lève et crie :

Au meurtre! On tue, ici!

Il se retourne vers don Miguel.

Non! Il a remué!

Il veut courir vers le couvent, mais don Miguel le tient par le pan de sa robe.

Qui me tient?

Il veut fuir.

Lâche-moi! Lâche ma robe! A l'aide!

Il le traîne, accroché, s'arrête et se retourne.

Il est lourd comme mon passé, sa face est laide
Comme tout mon passé qui revit dans un mort.

Il revient vers le corps et se jette à genoux.

Oh, pardon...

Les bras au ciel.

Ouvrez-lui, Seigneur, le divin port,
Accueillez-le vers vous, sainte Vierge Marie!

Il prie.

SCÈNE IV

DON JUAN, LE HERMANO MAYOR.

Le Mayor s'arrête et regarde. Don Juan agenouillé lui cache la vue du corps.

LE MAYOR.

J'ai cru qu'on appelait et qu'on criait. Il prie.

DON JUAN, à don Miguel.

Ne me regarde plus ainsi...

Tandis que le Mayor s'approche.

J'entends tes pas
Qui s'en vont dans la nuit sans fin...

Il se retourne et voit le Mayor.

N'approchez pas!

Pas là !

Il court au-devant de lui et lui montre ses mains sanglantes.

Dites de quoi mes deux mains sont trempées!
O mon père, mon père!...

Il pleure.

LE MAYOR, s'approchant du cadavre.

Un homme? Des épées?
Il est mort !

DON JUAN.

J'ai tué !

LE MAYOR, avec étonnement.

Don Miguel ?

DON JUAN.

Je comprends!
J'ai voulu vivre et mes péchés étaient trop grands.
Mes morts bougent! Avec leurs lèvres de statues,
Ils me hurlent du fond des nuits : « Meurs, toi qui tues! »
J'ai voulu vivre et mes péchés étaient trop lourds...

LE MAYOR.

On ne détache pas ses jours d'avec ses jours.

DON JUAN.

Proscrit de la vertu, marqué pour la Géhène,
Partout je sèmerai la douleur et la haine
Aussi longtemps que Dieu me souffrira debout!

LE MAYOR.

Tu l'as tué. Pourquoi?

DON JUAN.

Sans le savoir, d'un coup!
Il m'a frappé la face.

LE MAYOR.

Et ta chair souffletée,
Ta misérable chair s'est encor révoltée,
Ta chair d'orgueil, que Dieu consentait à punir !
Il daignait t'éprouver sur elle, en souvenir
Des jours damnés où tu t'extasiais en elle !
C'était la pénitence, et ta face charnelle,
C'est Dieu qui la frappait par la main que voilà!

Montrant le cadavre d'un geste impérieux.

La main qui t'a frappé la face, baise-la!

Don Juan, humble, revient vers le corps, et, sans relever de terre le bras de don Miguel, s'agenouillant, incline son front vers la main.

DON JUAN.

Sur la terre où posaient tes pieds, voici ma tête.

Il baise la main du mort.

LE MAYOR, autoritaire.

Et maintenant, afin d'humilier ta bête,
Creuse la tombe avec tes ongles et tes doigts,
Profonde. S'il y faut des semaines, des mois,
Jusqu'à l'achèvement de l'œuvre expiatoire,
Tu gîteras auprès du cadavre; et la gloire
De ce néant que ta folie a tant fêté,
Un corps, tu me diras ce qu'il en est resté,
Combien de jours a pu durer sa beauté fausse,
Et combien elle vaut d'amour. Creuse la fosse!

DON JUAN, toujours agenouillé près du corps.

Avec mes ongles et mes doigts, un grand fossé
Pour coucher mes remords.

LE MAYOR.

Enterre ton passé,
Don Juan!

DON JUAN.

Bénissez-nous...

LE MAYOR, étendant ses mains sur eux.

Paix à toi, créature,
Et prions.

Longuement, il regarde don Juan abîmé dans la prière.

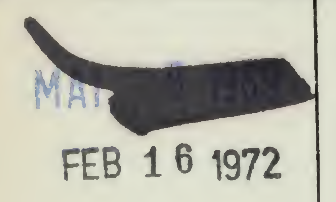
La prière est un baiser qui dure.

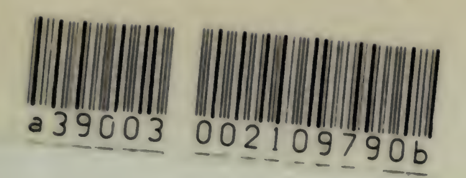
Il s'agenouille de l'autre côté du mort.

Rideau.

(*Grande-Chartreuse, mai* 1893.)

3947. — L.-Imprimeries réunies, 2, rue Mignon, Paris.


FEB 16 1972


a39003 002109790b